

HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.
TOME TROISIEME.

NOUVELLES

LETTRES ANGLOISES,

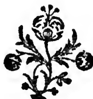
OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMÉLA & de CLARISSE.

TOME TROISIEME.



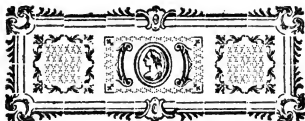


A AMSTERDAM.

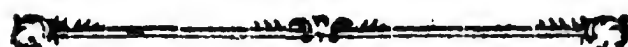


M. DCC. LXXVI.





HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.



LETTRE XXXVIII.

Miss Byron à miss Lucie Selby.

Colnebroke, 7 Mars.

JE me trouve, chere Lucie, dans le plus heureux de tous les asyles ; mais que mes sentimens ressemblent peu à ceux avec lesquels j'y suis entrée la premiere fois! Quels ont été les mouvemens de mon cœur, lorsqu'un des laquais de sir Charles, qui nous accompagnoit à cheval, nous a montré, par l'ordre des deux dames, le lieu où se rencontrerent les deux carrosses, où la

dispute commença ! Ce seul souvenir a renouvellé mon effroi ; mais n'est-ce pas à ce terrible accident que je dois l'amitié avec laquelle je suis admise dans une si charmante famille.

La conversation, pendant la route, est tombée naturellement sur le voyage de sir Charles, dont les deux sœurs se flattent que M. Grandisson leur apprendra le mystere. Elles en ont pris occasion de me raconter que dans le dîner du samedi, sir Hargrave a déclaré qu'il est résolu de voyager un an ou deux, parce qu'il ne peut demeurer dans le royaume sans me voir, & qu'il espere du soulagement de l'absence. M. Bagenhall & M. Merceda consentent à l'accompagner. Mais, ce que vous ne vous imagineriez pas, ma chere, sir Charles ayant parlé du repentir de Wilson à ses convives, & les ayant fait convenir que la corruption d'un jeune homme, que ses bonnes qualités peuvent rendre utile, étoit une perte pour la société, a trouvé le moyen d'engager sir Hargrave à promettre cent guinées pour son mariage. M. Merceda, touché des mêmes argumens, en a promis cinquante. Wilson ne recevra les deux sommes qu'en épousant la jeune fille à laquelle il s'est engagé; & sir Charles prenant sur lui-même la conclusion de cette affaire, après son retour de Cantorbery, a

claré qu'il joindroit une libéralité à celle
s deux autres. Ce n'est pas tout, ma chere
ıcie, il a chargé ses sœurs de me faire
réer cette action, & de me demander si
la lui pardonnois. Ah! je la trouve trop
lle & trop digne de lui, pour ne pas la
garder avec admiration! Je me souviens
lui avoir entendu dire qu'il falloit s'ef-
rcer de rendre le bien pour le mal même.
est joindre la pratique aux maximes. Inf-
rer de la bonté aux méchans, forcer ses
nemis de l'aimer, rappeller un libertin
x bonnes mœurs, & lui faire trouver son
térêt à devenir honnête homme! Si je lui
rdonnerai des actions si nobles! Mais je
e souviens aussi que, suivant la lettre de ce
uvre misérable, je lui ai quelque obliga-
on. Il n'a pas été aussi méchant qu'il pou-
oit l'être. D'ailleurs, la jeune fille de Pa-
ngton a marqué de la compassion pour
oi. Je suis résolue d'ajouter cinquante gui-
ées aux cinquante de M. Merceda, pour
e prouver à moi-même que je suis capa-
le de suivre un bel exemple. O chere Lu-
ie! Je me trouve si petite dans cette admi-
ible famille, que, pour employer une ex-
ression de sir Hargrave, j'ai peine à sup-
orter ma propre bassesse.

Delà nous sommes passées à leurs affaires
omestiques; car j'ai fait souvenir les deux

sœurs qu'elles m'avoient promis un peu d'explication. Voici ce que j'ai pu recueillir de leurs ouvertures.

Le chevalier Thomas Grandiſſon, leur pere, étoit un des plus beaux hommes de ſon tems. Il avoit un goût de magnificence qu'il conſerva toute ſa vie. Tous les plaiſirs à la mode étoient les ſiens, à la réſerve du jeu, pour lequel il avoit de l'averſion; mais il donna dans un autre excès, qu'il appelloit un vice plus noble. Il ſe faiſoit honneur d'avoir les plus beaux chevaux du royaume & la plus belle meute; dépenſe qu'il portoit juſqu'à la profuſion. Son pere, auſſi reſſerré que le fils étoit prodigue, avoit employé toute ſa vie à groſſir ſon bien. Sa ſucceſſion conſiſtoit en ſix mille livres ſterlings de rentes, formées de pluſieurs belles terres dans le royaume, & près de deux mille en Irlande, avec beaucoup d'argent dans ſes coffres. La femme de ſir Thomas étoit d'une naiſſance diſtinguée, ſœur de milord W... C'étoit la meilleure de toutes les femmes. J'ai pris plaiſir au témoignage que ſes deux filles rendoient à ſa bonté & à leur propre mérite, par l'abondance de leurs larmes. Il étoit impoſſible que le caractere d'une ſi vertueuſe mere ne me rappellât point le ſouvenir de la mienne, & je n'ai pu m'empêcher de joindre mes larmes

à celles que je voyois répandre. miss Jervin a pleuré aussi, non-seulement par tendresse & par sympathie; mais, comme elle nous l'a confessé, parce qu'elle n'a pas les mêmes raisons de se réjouir de la vie de sa mere, que nous avons de pleurer celles que nous avons perdues.

Ce que j'ai à dire de plus de sir Thomas Grandisson, est sorti par intervalles, & comme à regret, de la bouche des deux sœurs. Je n'ai pas observé sans plaisir, avec combien de lenteur & de répugnance elles m'ont parlé de ses défauts, & quelle satisfaction, au contraire, elles paroissoient prendre à relever ses bonnes qualités. O chere Lucie! combien n'en auroient-elles pas trouvé à s'étendre sur les louanges d'un pere aussi bon, aussi supérieur que le mien à toutes sortes de foiblesses? Qu'il est agréable pour des enfans vertueux, de se rappeller les perfections de ceux auxquels ils doivent le jour.

Milady Grandisson apporta un bien considérable à son mari. Il avoit des talens distingués pour la poésie, avec une passion extrême pour les cultiver. Quoiqu'héritier d'une si brillante fortune, ce fut à sa figure & à ses vers, qu'il dut la préférence que sa femme lui donna sur un grand nombre de concurrens. Il n'avoit pas néanmoins au-

tant de jugement qu'elle. Sir Thomas étoit poëte ; & j'ai entendu dire que cette qualité demande une imagination ardente, qui nuit quelquefois au jugement. Milady ne se détermina point en sa faveur, sans le consentement de sa famille ; mais on m'a fait entendre que ses parens n'y consentirent que par complaisance pour son choix. L'essor que sir Thomas avoit pris, en succédant aux richesses de son pere, faisoit juger à tout le monde qu'il étoit propre à les diminuer.

Cependant il fut ce qu'on appelle un bon mari. Son esprit, sa politesse, & l'ambition qu'il eut de passer pour le plus galant homme d'Angleterre, ne lui permirent jamais de manquer de civilité & de complaisance... Mais les qualités de milady Grandisson méritoient un homme plus tendre & plus réglé. Ses oreilles & ses yeux lui avoient fait illusion. Une femme, qui fait tomber son choix sur un homme admiré de tout le monde, doit s'attendre, s'il n'a pas toute la bonté qu'elle suppose, à lui trouver des inclinations & des goûts qui ne s'accorderont point avec les devoirs domestiques. Elle s'efforça d'abord de l'attacher à sa maison, & de lui faire mettre son bonheur à vivre avec elle. Aussi l'aima-t-il long-tems avec une vive passion. Il paroissoit fier du

mérite de son épouse. Mais après l'avoir montrée de toutes parts, & lorsqu'elle se trouva dans les circonstances où l'humeur d'une femme commence à devenir plus sérieuse, il retomba dans ses anciennes habitudes. Bientôt, lui laissant toute la conduite de ses affaires, pour laquelle il ne cessoit point de louer ses talens, il ne passoit avec elle qu'une très-petite partie de l'été, & les quatre mois de l'hiver étoient employés à Londres, où il se rendoit le protecteur commun des spectacles & de tous les amusemens publics. Dans les premiers tems de son mariage, il étoit fort empressé d'y mener sa femme avec lui. Elle acceptoit volontiers son invitation, pour ne pas donner à un homme qu'elle avoit reconnu fort dissipé, la moindre occasion de secouer le joug des apparences auxquelles son orgueil le tenoit encore assujetti. Mais ensuite, lorsqu'elle le vit plus froid dans ses instances, & qu'elle eut observé que sa présence lui faisant prolonger son séjour à la ville, c'étoit une augmentation considérable de dépenses, elle trouva des raisons pour se dispenser de le suivre, d'autant plus qu'ayant alors les trois enfans qui lui sont restés, elle jugea que sir Thomas seroit aussi satisfait qu'elle, de la voir renfermée dans les soins domestiques. Milady Gran-

disson voyant qu'elle ne pouvoit engager son mari à diminuer ses excessives dépenses, regarda comme une partie de son devoir d'employer toute son habileté à le mettre en état de les soutenir : leurs enfans étoient si jeunes, que leur éducation n'en demandoit pas de long-tems.

Quelle mere, ma chere Lucie! Dira-t-on que les meres ne soient pas la plus utile partie des familles, lorsqu'elles sont attachées à leur devoirs, & qu'un mari néglige les siens? Sir Thomas Grandisson rapportoit tout à lui-même, & sa femme ne connoissoit de plaisir que dans son mari & ses enfans.

Cependant, avec la plus sage économie, cette vertueuse dame n'avoit pas le cœur étroit. Elle se faisoit aimer par ses généreuses inclinations; tous ses voisins l'adoroient. Sa table étoit abondante; elle y recevoit la meilleure compagnie du canton, autant pour suivre la noblesse de son propre cœur, que pour faire honneur à son mari. Dans l'occasion de faire du bien, c'étoit au nom de sir Thomas que sa générosité s'exerçoit, souvent lorsqu'elle avoit été des mois entiers sans le voir, & qu'elle ignoroit le tems de son retour. Elle n'ambitionnoit que le second degré du mérite, quoiqu'elle eût droit au premier. Je ne suis,

disoit-elle, que l'aumônier de sir Thomas. J'entre dans ses intentions. Ce que je fais, sir Thomas le feroit s'il étoit ici; peut-être sa bonté iroit-elle plus loin. Un jour, qu'il ne l'avoit quittée que pour six semaines, il fut absent six mois entiers. Son dessein, en partant, n'étoit que de faire un tour à Paris; mais une compagnie de son humeur l'engagea dans de plus longues courses; & ce qui paroît incroyable, il n'en informa sa femme que par la main d'autrui; pendant toute son absence, il ne lui écrivit pas un mot de la sienne : cependant, à son retour, il affecta de la surprendre par une apparition subite, avant qu'elle le sût en Angleterre. Insupportable vanité! Il se croyoit si sûr d'une tendresse qu'il ne méritoit pas, qu'il supposa qu'au premier moment, le plaisir de le revoir feroit oublier toutes ses duretés. Cependant, après les premieres émotions, car elle le reçut avec une joie réelle, il lui demanda si elle pouvoit lui pardonner. Vous pardonner, monsieur! oui, lui dit-elle, si vous pouvez vous pardonner à vous-même. Il trouva cette réponse un peu févere. Sir Thomas avoit raison, car elle étoit juste. La bonté de milady Grandisson étoit fondée en principes, sans au-aucun mélange de servilité & de foiblesse. Loin les airs sérieux! reprit-elle, en l'em-

braſſant. Votre queſtion marque elle-même que vous croyez avoir quelque choſe à vous reprocher. Pas une ligne de votre main depuis ſix mois! Mais je vous revois en bonne ſanté; toutes les inquiétudes que vous m'avez cauſées ſont oubliées... Puis-je dire que j'ai vécu ſans inquiétude? Je vous plains, ajouta-t-elle, de mille plaiſirs que vous avez perdus dans une ſi longue abſence. Venez, ou plutôt, que les chers nourriſſons paroiſſent à ce moment, pour recevoir la bénédiction de leur pere. Quelles délices de voir l'aurore de leur raiſon! Leurs progrès paſſent mes eſpérances. De quelle ſatisfaction vous êtes-vous privé par ces longues abſences!

Miſs Grandiſſon me fait preſſer de deſcendre. Quelle m'accorde quelques momens. Le charme du ſujet m'arrête. Qui ne ſeroit pas tentée, ma chere Lucie, de ſe voir à la place de cette femme à demi mépriſée, de cette reſpectable mere; en un mot, d'être milady Grandiſſon!

Une réflexion, chere miſs Charlotte, je ne vous demande que le tems de faire une réflexion, avant que de quitter ma plume. Je regrettois trop de l'avoir perdue. Quel eſt l'homme au monde, qui, conſidérant en général la vie gaie & voluptueuſe de ſir Thomas Grandiſſon, quelque jeune, quel-

qu'ami qu'il ſoit de la joie & de la volupté, puiſſe ſe propoſer d'être plus heureux que ſir Thomas ne s'imaginoit l'être? Quelle eſt la femme, quelque goût qu'elle ait pour le plaiſir & la diſſipation, qui, prenant auſſi toute la vie ſage, utile, paiſible & bienfaiſante de milady Grandiſſon, ne voit pas dans cette eſquiſſe imparfaite, tout ce qu'elle ſouhaiteroit d'être elle-même; & le vain bonheur de l'un, & le ſolide contentement qui ne peut manquer à l'autre, auſſi bien dans cette vie que dans celle qui doit la ſuivre?

Chere miſs Grandiſſon, je donnerois bien plus de force & d'étendue à cette idée, ſi vos inſtances étoient moins preſſantes. Je deſcends, je deſcends.

On m'a forcée, chere Lucie, de lire publiquement une partie de ce que je venois d'écrire. Nous ſommes ſûres, m'a dit miſs Grandiſſon, que votre lettre nous regarde, & nous jugerons qu'elle n'eſt point à notre avantage, ſi vous refuſez de nous en lire quelque choſe. Enſuite, du ton arbitraire qu'elle prend avec tant de grace, elle n'a pas exigé moins abſolument que je lui fiſſe à mon tour, l'hiſtoire de ma famille, en promettant, à cette condition, de continuer celle de la ſienne.

Nous étions à prendre le thé, & milord L... étoit présent. Jugez, ma chere Lucie, avec quelle satisfaction je me suis répandue sur le caractere de mon pere & de ma mere, tel que je l'ai entendu représenter tant de fois par ma grand'maman. Charmant souvenir! Mais croyez-vous qu'on ne m'ait point interrogée aussi sur des circonstances plus récentes? On a pris tant de plaisir à mes récits, qu'on est dans une impatience extrême de connoître personnellement, & ma grand'maman Sherley, & mon oncle Selby, & ma tante, & ma cousine Lucie, & M. Dean, mon parrain. Tout le mérite, ma chere, n'est pas uniquement renfermé dans la famille des Grandisson. Si vous jugez que je me suis étendue particuliérement sur l'histoire d'une jeune personne, dont la prudence a triomphé de l'amour, & qui n'est pas plus chere à elle-même qu'à moi, vous ne serez pas trompée. Tout ce que j'appréhende, Lucie, c'est que les deux sœurs ne vous aiment à présent plus que moi.

Avant que je reprenne l'histoire de leur famille, je vous demande, ma chere, si vous ne pensez pas comme moi, que le ciel a béni ces heureux enfans, en faveur de leur excellente mere? Qui sait si ce n'est pas une récompense du respect qu'ils ont toujours eu pour un pere dont il semble

que la conduite en méritoit moins? Je trouve dans mes idées, que les obligations sont réciproques : la négligence de l'un à remplir ses devoirs, ne dispense point l'autre des siens. Il est difficile à la vérité d'avoir la même tendresse pour des parens vicieux, que pour ceux dont on ne reçoit que des exemples de vertu & de bonté; mais le respect n'est pas moins indispensable; & l'observation de ce devoir donne peut-être d'autant plus de droit à la récompense, que les parens ont moins rempli leurs propres obligations; sans compter une autre considération qui me paroît mériter d'entrer en compte, c'est qu'un enfant bien disposé, ne tire pas moins d'avantage des mauvais exemples que des bons; ce que je croïs merveilleusement vérifié, dans sir Charles, par ceux de son pere & de sa mere.

Milady Grandisson n'eut pas l'heureuse fin qu'elle méritoit par tant de vertus. Un jour son mari, qui n'avoit pris congé d'elle que pour une absence de quelques jours, fut rapporté, une heure après, mortellement blessé dans un duel. La surprise & la douleur dont elle fut saisie à cette vue, la jeterent dans un état dont elle ne revint jamais parfaitement. Sa constitution demeura si altérée par de continuels évanouissemens, & par des alarmes qui durerent long-

tems pour la vie de fir Thomas, qu'après avoir langui près d'un an, elle mourut à la fleur de fon âge, regrettée fort amérement de fon mari, qui fe reprochoit d'avoir mis au tombeau la meilleure de toutes les femmes, & tendrement pleurée de fes enfans, quoique trop jeunes encore pour fentir toute la grandeur de leur perte.

On m'a fait remarquer, en paffant, que ce fouvenir n'a pas peu contribué à fortifier les principes de religion & d'honneur, qui ont toujours donné à fir Charles une jufte horreur pour les duels. Milady L.... qui me faifoit cette relation, y a joint une peinture fort touchante des derniers momens de fa mere : & fur-tout des tendres inftances avec lefquelles fon inquiétude & fon affection pour fes filles lui firent conjurer fon fils de prendre pour fes deux fœurs tous les fentimens que la mort alloit éteindre dans le cœur de leur mere. Avec la bonté dont fir Charles eft rempli, m'a dit milady L.... il n'avoit pas befoin d'être preffé en notre faveur; mais il eft fi éloigné d'avoir oublié les exhortations d'une mere mourante, qu'il paroît quelquefois prendre un délicieux plaifir à nous les rappeller; & fi quelque chofe a pu nous confoler d'avoir perdu les deux cheres perfonnes à qui nous devons le jour, c'eft d'avoir

retrouvé l'une & l'autre dans le plus aimable des freres.

Il fut inconſolable de leur perte commune. Quoiqu'il portât beaucoup d'affection à ſon père, les plus tendres mouvemens de ſon cœur avoient toujours été pour ſa mere. Sir Thomas, qui ne ſe voyoit point d'autres fils, parut l'aimer paſſionnément, malgré le peu de ſoin qu'il avoit donné juſqu'alors à ſon éducation; & ſa joie fut extrême, en s'appercevant que ſa négligence avoit été fort heureuſement réparée par l'attention de ſa femme, qui n'avoit laiſſé manquer aucuns maîtres à l'héritier de leur fortune & de leur nom. Le jeune homme étant tombé dans une profonde mélancolie, que le tems ne guériſſoit point, ſon pere attendit à peine qu'il eût dix-ſept ans, pour lui faire commencer ſes voyages. Il lui donna pour gouverneur un ancien officier militaire, qui avoit ſervi ſous le général W...... frere de milord W.... & mille guinées de penſion pour ſa dépenſe.

Les deux filles furent demandées par milady W.. leur tante, qui ſe chargea de leur éducation; mais la mort leur ayant enlevé cette dame, environ deux ans après celle de leur mere, elles retournerent chez ſir Thomas, qui étoit alors conſolé de ſa per-

te, & qui n'étoit pas moins rétabli de ses blessures. Il mit auprès d'elles, avec la qualité de gouvernante, une femme nommée madame Oldham, veuve d'un de ses anciens amis, dont la fortune n'avoit pas résisté, comme la sienne, aux dissipations dans lesquelles ils avoient donné tous deux. Il me semble qu'on peut appliquer aux débauchés d'une fortune médiocre, ce que je me souviens d'avoir entendu dire des tempéramens foibles; ils doivent craindre de se lier avec les débauchés d'une constitution plus forte, c'est-à-dire, plus opulens qu'eux, parce que les excès, qui ne font qu'ébranler les uns, entraînent ordinairement la ruine entiere des autres.

Madame Oldham avoit des qualités estimables, entre lesquelles on compte beaucoup d'intelligence pour les affaires domestiques. Elle méritoit d'avoir été plus heureuse dans son mariage; & ses jeunes éleves, qui avoient reçu des principes d'ordre & d'économie dans une école encore plus parfaite, tirerent un nouvel avantage de ses instructions; mais elles m'ont appris, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, & comme une chose que je ne puis ignorer long-tems si je continue de fréquenter leur maison, que la reconnoissance de sir Thomas s'exerça, pour cette femme, par

des voies qui lui ont coûté ſa réputation. En un mot, elle ſe vit obligée de quitter la province, pour ſe réfugier à Londres, où elle en fut quitte pour quelques ſemaines de retraite.

Milady L.... étant alors âgée d'environ dix-neuf ans, & ſa ſœur de ſeize, elles eurent toutes deux aſſez de fermeté pour s'oppoſer au retour d'une gouvernante qui n'étoit plus néceſſaire à leur âge. Elles ſe chargerent des ſoins domeſtiques, dans la principale terre de leur pere, qui eſt celle de Hamp-Shire; mais ſir Thomas en avoit une fort belle en Eſſex, où il conduiſit madame Oldham; & pendant quelque tems, tout le monde ſe perſuada qu'ils étoient mariés. Elle avoit de la beauté & de la naiſſance. Quoiqu'elle eût le malheur de s'être laiſſée ſéduire par les préſens & les artifices de ſir Thomas, ſa réputation avoit été ſans tache avant qu'elle ſe fut chargée de l'éducation de ſes filles. Il fut vivement choqué du refus que ſes filles avoient fait de la recevoir. Il s'étoit imaginé que les raiſons de ſon abſence étoient fort ſecretes, parce qu'il ſouhaitoit qu'elles le fuſſent; mais elles faiſoient l'entretien public, dans tous les lieux où il n'étoit pas.

Cette femme vit encore. Elle a de ſir Thomas deux enfans qui vivent auſſi, &

ùn de M. Oldham. Les deux sœurs m'ont promis d'autres circonſtances de ſon hiſtoire, lorſqu'elles ſeront arrivées à celle de leur frere.

Sir Thomas ſe rendit à ſes anciens goûts. L'amour du plaiſir s'étant fortifié par l'habitude, il étoit devenu l'eſclave de ce qu'il nommoit la liberté. Madame Oldham n'étoit pas la ſeule femme avec laquelle il vécut dans un commerce intime. Il avoit à Londres une autre maîtreſſe, qui avoit le même goût que lui pour les vains amuſemens, & qui prit même ſon nom. Cependant il ne ſe diſpenſoit pas de faire, par intervalles, un voyage au château de Grandiſſon. Il affectoit toujours d'y arriver ſans être attendu; mais quoique cette terre eût fait autrefois ſes délices, il y demeuroit peu; il n'y trouvoit aucun amuſement; & lorſqu'il la quittoit, ſon départ avoit l'air d'une fuite. Jamais pere, néanmoins, n'avoit eu plus à ſe louer de la conduite & du reſpect de ſes filles. Il le diſoit lui-même, il en faiſoit gloire dans leur abſence; mais, devant elles, il ne ceſſoit de ſe plaindre & de gronder. Il avoit toujours quelque reproche à leur faire.

Ce qui les ſurprit & les affligea beaucoup, ce fut de ſe voir interdire tout commerce avec leur frere, qui étoit alors dans

le cours de ſes voyages. La déſenſe portoit de ne pas lui écrire, & de ne pas répondre à ſes lettres ; mais leur frere ayant ceſſé depuis le même tems de leur donner de ſes nouvelles, elles jugerent qu'on lui avoit impoſé les mêmes loix ; & la ſuite des événemens confirma leurs ſoupçons. Cette conduite ne pouvoit être expliquée que par la crainte où leur pere étoit que l'oubli de lui-même, dans lequel il paroiſſoit vivre, ne fît le ſujet de leurs lettres ; d'autant plus que ſon bien ſouffroit beaucoup de ſes profuſions. Les deux ſœurs n'en continuerent pas moins d'écrire ; ſur quoi miſs Grandiſſon, qui me faiſoit ce récit, m'a déclaré, avec ſa vivacité ordinaire, qu'elle n'avoit jamais été capable de ſe ſoumettre à des ordres qui bleſſent également la raiſon & la nature. Elle m'a demandé quelles étoient là-deſſus mes idées ; & la comteſſe m'a priée auſſi de lui en dire mon ſentiment.

J'appréhende, leur ai-je répondu, la partialité des enfans ſur un point ſi délicat. S'ils ſe font leurs propres juges ſur la nature & la diſtinction des devoirs, n'eſt-il pas à craindre que leur penchant ne ſoit plutôt écouté que la raiſon ? Mais, chere Henriette, a repliqué miſs Grandiſſon, auriez-vous par écrit dans les mêmes cir-

conſtances? Il me ſemble, ai-je repris, que je ne l'aurois pas fait ; ne fût-ce que par cette raiſon, que j'aurois cru mon frere aſſujetti au même ordre, & qu'en le violant, je me ſerois déclarée rebelle, ſans en retirer aucun autre fruit, ou que, ſi mon frere m'avoit répondu, je n'aurois fait que l'engager dans la même faute. Miſs Charlotte a prétendu que cette idée n'étoit qu'un raffinement politique, & que je ne lui ſoutiendrois pas qu'un commandement qui bleſſoit la nature...... Elle s'eſt arrêtée, en me regardant ; mais ſes yeux m'excitoient à parler. Le commandement, lui ai-je dit, m'auroit paru dur. Cependant, j'aurois jugé qu'il y avoit plus de mérite à ſe ſoumettre. Peut-être aurois-je ſuppoſé à mon pere des raiſons que je ne pénétrois point. Mais, de grace, meſdames, que fit ſir Charles ?

Oh ! m'ont-elles répondu toutes deux, il obéit ſans replique. Me pardonnerez-vous ? ai-je repris : il me ſemble, meſdames, que ſur un point de devoir, quand il auroit été plus douteux, j'aurois eu quelque chagrin que mon frere eût marqué plus de ſcrupule, plus de délicateſſe que moi. miſs Charlotte a loué cette réflexion. Que votre doctrine ſoit juſte ou non, m'a-t-elle dit, d'accord ſur ce dernier point.

La défenſe de leur pere les affligeoit 'autant plus, qu'elle pouvoit jeter dans 'eſprit de ſir Charles les fondemens d'une oideur & d'une indifférence que les deriers diſcours de milady Grandiſſon leur voient appris à redouter. Cette reſpectae mere leur avoit fait enviſager un tems ı l'affection de leur frere pouvoit leur de-nir néceſſaire. D'ailleurs, il leur avoit omis à ſon départ de leur écrire régurement les circonſtances de ſon voya-, & ſes obſervations ſur tous les lieux 'il s'étoit propoſé de viſiter. Il avoit jà commencé à remplir cet engagement; dans ſes dernieres lettres, il leur avoit nandé quelques éclairciſſemens qui redoient ſon gouverneur, auxquels diver-raiſons ne leur avoient point encore mis de répondre.

Elles ſe réduiſirent à demander ſouvent eur pere des nouvelles qu'elles n'eſpént plus de recevoir par une autre voie; eur répondoit avec plaiſir, & quelque-les larmes aux yeux, qu'il avoit un ellent fils, un fils noble, vertueux, dide ſes ancêtres. Dans toutes les comnies, il faiſoit gloire d'être pere d'un fils ue le ſien. Un jour milord W... qui, iis la mort de ſa femme, s'eſt accordé ertement des libertés dont juſqu'alors

on n'avoit fait que le soupçonner (dans ce siecle, ma chere, les caracteres vertueux sont bien rares), répondit à quelques amis, qui s'étonnoient que sir Thomas tînt son fils éloigné depuis tant d'années, qu'il n'en falloit pas chercher d'autre raison que la différence des mœurs entre le pere & le fils, & que sir Thomas n'étoit pas capable de supporter le parallele. Il s'étoit familiarisé avec le vice, jusqu'à tourner ses désordres en badinage avec ses amis. Cependant il ajoutoit quelquefois que son dessein étoit de prendre une conduite plus réglée, & qu'alors il rappelleroit son fils; mais chaque année n'apportant que de vaines résolutions, il ne vécut point assez pour le changement qu'il se proposoit.

Un incident néanmoins, qu'il devoit regarder comme un avis du ciel, sembla le faire penser plus sérieusement à sa réformation. Madame Famborough, cette seconde maîtresse qu'il avoit à Londres, fut enlevée par une mort subite, au milieu de ses plaisirs. Sir Thomas en fut si frappé, qu'il abandonna la ville. Il alla se renfermer avec ses deux filles; il parla de rappeller son fils; & pendant quelque mois, il se conduisit par les principes de raison & d'honneur que tout le monde lui connoissoit. Ce fut dans cet intervalle que milord

L... revint de ses voyages. Il apportoit à sir Thomas quelques présens de son fils, qui n'avoit jamais manqué l'occasion de lui envoyer diverses curiosités des pays étrangers, comme un témoignage de son respect, & du sage emploi qu'il faisoit de ses revenus. Sir Thomas prit tant de goût pour la personne de milord L... par le plaisir qu'il trouvoit apparemment à l'entendre parler de son fils, qu'il le pressa de s'arrêter quelque tems au château de Grandisson.

Ce jeune seigneur y consentit ; mais pendant un séjour de quelques semaines, il ne résista point aux charmes de l'aînée des deux sœurs. Il lui déclara ses sentimens : elle s'en remit aux dispositions de son pere. Sir Thomas ne put s'aveugler sur leur inclination mutuelle ; ce n'étoit un secret pour personne. Celle de milord étoit ardente, & ses intentions trop honnêtes, pour lui faire desirer qu'elle fût ignorée. Cependant sir Thomas voulut fermer les yeux. Ses manieres n'en étant pas moins civiles pour milord, il laissa le tems à sa fille de prendre une passion plus sérieuse ; & par un autre caprice, il évita plusieurs occasions que le jeune amant s'étoit ménagées pour lui faire l'ouverture de ses vues.

Enfin milord lui demanda un entretien

particulier pour une affaire qu'il traita d'importance. Il ne l'obtint qu'après divers délais, & quelques marques de répugnance, qui n'étoient pas un heureux présage. Mais il l'obtint ; & cette importante affaire se réduisit à la déclaration de son amour.

Sir Thomas lui demanda aussitôt s'il s'étoit ouvert à sa fille. Cependant, si l'on peut compter sur le récit plaisant que miss Grandisson fait de cette aventure, il étoit impossible qu'il ne se fût point apperçu de l'état de leur cœur, à tous les momens du jour, par mille circonstances qui trahissent les amans. Milord lui confessa que ses sentimens n'étoient pas ignorés, & qu'ayant demandé à miss Caroline la permission de les déclarer à son pere, elle s'en rapportoit uniquement à ses volontés. Il parut embarrassé, & sa réponse fut bizarre. « Il souhaitoit, » dit-il, que ce ne fût pas milord qui eût » inspiré ces folles idées à sa fille. Il en avoit » deux ; vouloient-elles commencer à faire » le sujet d'autant de romans? Jusqu'alors, » ajouta-t-il, elles avoient été fort modé» rées. Il n'étoit pas d'avis de laisser sitôt » aux jeunes personnes de ce sexe le soin de » penser à leur propre bonheur. Combien » de filles simples & paisibles avoient per» du la tête à cet âge, pour avoir passé » quelques jours avec un homme! Il ne con» cevoit

» cevoit pas pourquoi de jeunes aventuriers » ſe méloient de découvrir dans les filles » d'autrui des qualités que leurs propres » parens ne s'étoient pas encore donné le » tems d'y appercevoir ; mais il ſe flattoit » du moins qu'une fille née de lui, n'a- » voit pas contribué d'elle-même à cette » découverte. »

Que penſez-vous, ma chere, d'un pere tel que ſir Thomas ? ſa vie n'avoit-elle pas été fort plaiſante, pour ſe croire en droit de tenir ce langage ?

En vérité, milord, continua-t-il, je ne puis encore ſupporter la penſée de marier aucune de mes deux filles ; elles n'ont point été élevées dans le terroir ardent de Londres. Ce ſont deux petites provinciales, qui n'ont été formées, dans mes terres, qu'aux ſoins intérieurs du ménage : je n'aime point que les filles penſent au mariage avant que d'avoir ceſſé de croître. Une femme trop jeune fait une mere vaporeuſe. Je ne me ſouviens pas trop de leur âge ; mais elles ſont encore bien loin de vingt-ſix ou vingt-huit ans, qui me paroiſſent l'âge convenable pour les filles ſages & modeſtes.

Milord fut extrêmement ſurpris, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Sir Thomas avoit oublié, ſuivant la remarque de milady L..,

qu'il n'avoit pas cru lui-même miſs W...
trop jeune à dix-ſept ans, pour en faire milady Grandiſſon.

Milord étoit un jeune homme fort ſage. Il demandoit, comme en grace, une jeune perſonne qu'il aimoit éperdument; & cette demande, il la faiſoit au pere de ſa maîtreſſe, homme qui ſavoit le monde, qui y faiſoit depuis long-tems une figure conſidérable, & qui n'avoit, pour lui refuſer ſa fille, que les raiſons qu'il auroit toujours eues, s'il avoit aſſez vécu pour la voir à l'âge de quarante ans. Cependant milord ne fit valoir que ſa paſſion & les excellentes qualités de miſs Caroline, qu'il avoit eu le tems de reconnoître. Il parla modeſtement des ſiennes, & de l'étroite liaiſon qu'il avoit eue avec ſon fils, ſans toucher le moins du monde à ſon origine, à ſes alliances, qu'un autre amant de la même diſtinction, n'auroit pas oubliées. Peut-être avoit-il reconnu que ſir Thomas étoit fier de ſes ancêtres. On lui entendoit quelquefois dire que ſon biſaïeul, ſous le regne de Jacques premier, avoit fait tort à ſon nom, en acceptant le titre de chevalier baronnet.

Sir Thomas ne laiſſa pas d'accorder quelque choſe à l'amitié que milord avoit pour ſon fils. Il proteſta qu'il ne feroit aucune

démarche dans une affaire de cette importance pour sa famille, sans l'avoir consulté, d'autant plus que ce fils étoit fort éloigné de s'attendre de sa part à tant de considération. Il ajouta qu'un fils si vertueux étoit la gloire de sa vie. Milord demanda que ses propositions fussent abandonnées au jugement de sir Charles : il fut interrompu. De grace, milord, lui dit sir Thomas, quelle fortune attendez-vous avec ma fille? Quelques sentimens que vous ayiez pour elle, je suppose que le retour des siens, dont vous paroissez ne pas douter, ne suffit point à vos vues. Peut-elle devenir comtesse sans une maudite pacotille attachée à ses jupes, pour faire un contrepoids dans la balance?

Ma situation, répondit le tendre Ecossois, ne me permet pas de faire à mon amour les sacrifices que mon cœur lui feroit avec transport dans d'autres circonstances; mais je vous exposerai fidelement l'état de mes affaires, & je m'en remettrai à la noblesse de votre cœur. Sir Thomas ne put refuser des éloges à cette réponse; mais il ajouta que les peres, qui connoissoient le monde, étoient bien aises de tirer quelqu'avantage d'une connoissance qui leur avoit coûté si cher; qu'il ne feroit pas fâché de voir alonger un peu le roman par

un homme qui prétendoit à sa fille, quoiqu'il pût n'être pas du même goût, s'il étoit question de la fille d'un autre pour son fils; que tous les peres pensoient de même, mais qu'ils n'avoient pas tous le cœur assez honnête pour faire le même aveu.

Je suis sûr, lui dit milord L.... que vous ne croiriez pas digne de votre fille un homme qui n'auroit en vue que la satisfaction de ses propres desirs, & qui ne feroit pas difficulté d'exposer une jeune personne à des embarras qu'elle n'a pas connus dans la maison de son pere.

A merveille, répondit sir Thomas: nous sommes capables tous deux, milord, de mettre de l'éloquence & de l'esprit dans un compliment, lorsqu'il ne sera question que de politesse. Mais je jouis d'une parfaite santé; je n'ai pas fait un divorce si absolu avec le monde, que je sois disposé à sacrifier mon bonheur pour celui de mes enfans. Comptez, milord, qu'il me reste encore une forte inclination pour le plaisir. Mes filles peuvent être nubiles; il paroît que vous vous en êtes apperçu, & que vous avez communiqué cette persuasion à l'une des deux: d'où je conclus que l'autre ne se croira point fort en arriere, pour avoir trois ans de moins; c'est l'obligation que j'ai à votre amour. Mais comme je ne ferai

pas fâché de vivre un peu plus long-tems pour moi-même, je vous supplie de renoncer à vos vues, & de me laisser la conduite de mes filles. Mon dessein est de les mener à Londres l'hiver prochain. Elles ouvriront les yeux autour d'elles. Elles verront si quelqu'un leur plaît, si elles plaisent à quelqu'un; & du moins ne serontelles pas exposées à se repentir d'avoir pris le premier homme qui s'est offert.

Sir Thomas rompit ici cet entretien, sans faire attention à la douleur de milord L.... qui regrettoit justement d'avoir à combattre un homme d'esprit, plutôt qu'un homme de raison.

Il entra dans son cabinet, où il fit appeller aussitôt ses deux filles; il les railla beaucoup, sans dureté néanmoins, sur ce qu'il appelloit malignement leurs découvertes, & sur la connoissance qu'elles avoient donnée de ce secret à milord L.... sans avoir eu la force de le garder deux ou trois jours en sa présence. Miss Caroline sentit en le quittant, qu'elle avoit le cœur sérieusement touché; autant, peutêtre, des reproches de son pere, que du généreux attachement de milord.

Le jeune amant se hâta d'écrire à sir Charles, pour lui faire approuver ses sentimens. Milady L.... qui sait, comme sa

sœur, l'usage que je fais de leurs confidences, m'a permis de transcrire la réponse de son frere.

MILORD,

« Jamais un frere n'eut plus de tendresse » que moi pour ses sœurs. Par un effet na- » turel de ce sentiment, j'apprends avec » une satisfaction extrême ceux que vous » avez conçus pour ma sœur aînée. Ce n'est » pas de ma part que vous devez attendre » des obstacles. Mais que suis-je, dans » cette occasion? Ma sœur est dans la dé- » pendance absolue de mon pere. J'y suis » moi-même. La considération qu'il mar- » que ici pour moi, me confond. Elle me » lie au respect par une double chaîne. Ce » seroit tirer trop d'avantage de sa bonté, » que de lui offrir mon humble opinion » avant qu'il lui ait plu de me la demander. » S'il le fait, soyez sûr, milord, que dans » la supposition d'un louable retour du côté » de ma sœur, mon suffrage vous est ac- » quis, avec toute la chaleur d'une parfaite » estime & d'une tendre amitié. J'ai l'hon- » neur, &c. »

Une lettre où l'affection de sir Charles éclatoit si vivement pour ses deux sœurs, leur fut d'autant plus agréable, qu'elles commençoient à craindre que la défense de leur pere ne l'eût refroidie.

Je ne vous ferai pas le détail d'une autre converſation ſur le même ſujet, entre milord & ſir Thomas, quoique je l'aie devant les yeux, de la main même de milord, qui ſe hâta de l'écrire auſſi-tôt, pour le communiquer à miſs Caroline, en lui abandonnant la déciſion de ſon ſort. Mais ces longueurs n'auroient peut-être pas ſur le papier l'agrément qu'elles ont pour moi dans un récit finement ſoutenu par l'action des yeux & du viſage. J'ajouterai ſeulement, qu'à peine milord eut commencé à s'expliquer, que ſir Thomas lui demanda nettement quel étoit l'état de ſes affaires. Il répondit de bonne foi, qu'il payoit l'intérêt d'un fonds de 15000 liv. ſterlings, pour le partage de ſes ſœurs, dont trois étoient encore à marier; mais qu'il eſpéroit en établir bientôt deux fort avantageuſement; & qu'après leur avoir payé leur dot, comme il ſe mettoit en état de le faire par une grande économie, il ne lui reſteroit qu'à ſe délivrer d'une dette de quatre mille livres ſterlings, que ſon pere lui avoit laiſſée, pour jouir paiſiblement d'un revenu clair & net, qui monteroit alors à cinq mille. Mon avis, lui dit le Baronnet, eſt que vous ne devez penſer au mariage qu'après avoir achevé de nettoyer entiérement votre bien. Après avoir

marié deux de vos fœurs, il vous reſtera l'intérêt de cinq mille livres à payer pour la troiſieme, & ſans doute encore celui des quatre mille de dettes, juſqu'à ce que vous ayiez acquitté le fonds. Vous oubliez, milord, qu'entre les gens titrés, tels que vous, on ne ſe marie point ſans une augmentation de dépenſe, ne fût-elle qu'en nouveaux équipages, en bijoux, en meubles, & tout ce qu'on eſt forcé de donner à l'oſtentation. En un mot, dans la ſituation où vous êtes, je ne puis vous donner ma fille, & je vous conſeille de remettre à vous marier quelques années plus tard, à moins qu'il ne ſe préſente pour vous quelque veuve ou quelque héritiere, qui puiſſe arranger tout d'un coup vos affaires. Cette réponſe fut la ſeule que ſir Thomas fit d'un air ſérieux, comme l'effet d'une réſolution que rien n'étoit capable d'ébranler. Tout le reſte fut un badinage impitoyable. En vain milord, qui ſentoit le motif de ſon refus, lui offrit de prendre ſa fille ſans dot, & d'attendre tout du tems & de ſa volonté. Il reçut à la fin des reproches de ſon obſtination, & dans des termes ſi durs, que pour ne pas aigrir d'avantage un homme dont il attendoit ſon bonheur, il prit le parti de le quitter, en lui proteſtant néanmoins qu'il ne ceſſeroit pas d'aimer

miss Caroline, & d'employer tous ses efforts pour se conserver son affection.

Sir Thomas fut piqué de ce langage, qu'il prit pour une menace. Il fit appeller ses deux filles; il leur défendit rigoureusement de recevoir les soins de milord, & de tout autre homme qui leur parleroit de mariage ou d'amour, sans sa participation. Mais dans un instant que milord avoit eu pour leur faire ses adieux, il avoit renouvellé toutes les promesses qui passent en amour pour des sermens sacrés, & miss Caroline ne s'étoit pas moins engagée par les siennes. Ensuite, pendant que sir Thomas donnoit ses ordres aux deux sœurs, la crainte de l'irriter, en reparoissant à ses yeux, porta milord à prendre congé par un billet fort civil. Il partit aussi-tôt, sous des prétextes qui déroberent le fond de cette scene à la connoissance des domestiques.

A l'heure du dîner, miss Caroline fit demander la permission de demeurer dans sa chambre; mais ses excuses ne furent point écoutées. N'avez-vous pas pitié d'elle, chere Lucie, dans cette triste situation? Elle avoit vu partir son amant. Il ne lui restoit que l'incertitude de le revoir jamais. Sa sœur lui dit, qu'à sa place elle auroit eu peine à le laisser partir seul, ne fût-ce que pour éviter les tourmens d'une entrevue

avec un pere qui paroissoit trop accoutumé aux larmes des femmes pour en être touché, & qui avoit dans l'esprit une veine si satirique. Pour moi, j'avoue qu'en cet endroit mon impatience est devenue fort vive, pour entendre ce qui s'étoit passé pendant le dîner. Miss Charlotte, qui s'en est apperçue, s'est chargée de satisfaire ma curiosité. Cette narration lui appartenoit, m'a-t-elle dit, par ce qu'elle n'étoit que spectatrice, & que les acteurs étoient son pere & sa sœur. Cruelle scene ! a répondu la comtesse. Je crois que miss Byron ne sera point surprise que je fasse plus de cas, dans mon mari, de la qualité d'homme sensé, que de celle d'homme d'esprit.

Voici le récit de miss Grandisson : j'avois été chargée des excuses de ma sœur ; je remontai avec les ordres absolus de mon pere. O, chere mere ! s'écria Caroline, lorsqu'elle se vit forcée de descendre ; quel besoin j'aurois ici de votre douce médiation ! Mais, Charlotte, je ne puis marcher, ni me tenir sur mes jambes. J'aiderai à vous soutenir, lui répondis-je, & vous ferez vos efforts pour vous traîner. L'amour rampe, dit-on, lorsqu'il ne peut marcher. Je me souviens que Caroline m'accusa de méchanceté ; mais je ne le disois que pour la faire rire & lui rendre un peu de courage.

Elle fait bien que je ne laiffois pas d'avoir les yeux en larmes. Vous penfiez, lui a répondu plaifamment milady, à ce que vous pouviez craindre pour vous-même. Je le crois affez, a repliqué mifs Charlotte; car il me femble que ce que nous fentons pour autrui, ne nous touche jamais au vif.

J'ai fait auffi ma réflexion : un cœur compatiffant, ai-je dit aux deux fœurs, eft un vrai préfent du ciel, quoiqu'il expofe à bien des peines; mais la vie feroit infupportable, fi nous fentions auffi vivement celles d'autrui que les nôtres. Qu'il étoit heureux pour mifs Charlotte de fe fentir capable de rire, lorfque les leçons d'un pere ne la regardoient pas moins que fa fœur! Fort bien, m'a-t-elle répondu; comptez que j'aurai mon tour. Mais je reprends mon récit.

Caroline fuivit mon confeil. Elle s'appuya fur moi, pour fe traîner de fon mieux jufqu'au bas des degrés. Une nouvelle abondance de larmes tomba de fes yeux, lorfqu'elle fut à la porte de la falle à manger. Elle trembloit comme une feuille; & s'affeyant dans le paffage, elle me dit qu'elle ne pouvoit aller plus loin. Auffitôt une voix, à laquelle nous favions qu'il falloit obéir, fe fit entendre affez brufquement : où font donc mes filles? Caroline, Char-

lotte, n'eſt-ce pas vous que j'ai entendu deſcendre? La femme de charge, qui ſe trouvoit dans l'office, accourut à nous d'un air empreſſé : meſdemoiſelles, meſdemoiſelles, votre papa vous demande. Et nous, malgré la foibleſſe de l'une & la répugnance de l'autre, nous retrouvâmes l'uſage de nos jambes, & nous entrâmes dans la ſalle, ſous les yeux de notre pere, ma ſœur toujours appuyée ſur mon bras.

Le premier accueil fut d'un homme étonné. Que diable ſignifie ce ſpectacle? Quels mouvemens de tragédie? Quelle marche compoſée? Les femmes ſont naturellement comédiennes; mais il eſt trop tard, Caroline. La piece eſt finie. Ce rôle eſt de trop.

Monſieur! dit ma ſœur avec un ſanglot, en levant les deux mains, & les joignant d'un air pitoyable! Je pleurai pour elle, & pour moi-même, ſi miſs Byron le veut, dans un cas plus éloigné.

Il reprit : c'eſt donc vous, Caroline, qui êtes chargée du prologue. Je juge que Charlotte a ſon rôle prêt auſſi. Il eſt tems que cette farce finiſſe. Prenez toutes deux vos places; & croyez-moi, ceſſez de faire les folles.

L'avis étoit admirable, lorſqu'il nous rendoit ce qu'il nous reprochoit d'être. Cependant les domeſtiques entrant avec le

ner, nous toussâmes, nous essuyâmes nos
eux, nous jetâmes l'une vers l'autre quel-
ues regards à la dérobée, & nous nous
îmes à table Nous prîmes nos cuillers &
os fourchettes. Nous les remîmes à leur
lace. Nous les reprîmes, lorsqu'il levoit
s yeux sur nous. Nous ne touchâmes aux
limens que du bout des levres. Comme
ous étions proches l'une de l'autre, nos
eux s'exerçoient plus que nos dents. L'a-
iour étoit comme arrêté dans le gosier
e ma pauvre sœur. Elle s'efforçoit d'ava-
er, avec la peine qu'on a dans une esqui-
ancie. On voyoit, à ses contorsions, la
ifficulté que le passage avoit à s'ouvrir. Et
e qui augmentoit son embarras, comme
e puis l'assurer du mien, c'étoient deux
eux, les plus perçans qu'on ait jamais vus
lans la tête d'un homme, sur-tout dans
elle d'un pere, qui se fixoient sur nous
our à tour, & qui, par intervalles, étoient
ombragés par des sourcils, dont le mou-
ement nous faisoit trembler. Les deux
pauvres créatures n'avoient là ni mère,
ni tante, pour soutenir leur courage. Ce-
pendant, elles appréhendoient encore plus
a fin du dîner, le départ des domestiques.
Elles en étoient aimées. Ceux qui servoient
à table avoient la vue baissée & le visage
alongé. Ils parurent fort aises, lorsqu'ils
eurent la liberté de se retirer.

Alors Caroline se leva de sa chaise, fit une révérence d'assez mauvaise grace, de l'air d'une petite fille qui est encore à l'école, les bras croisés devant elle, & se mit en chemin vers la porte. Mon pere lui laissa faire les honneurs : & je me levai aussi pour la suivre. Mais lorsqu'elle fut prête à sortir, il la rappella. J'ose dire qu'il ne l'avoit laissé aller si loin, que pour se faire un plaisir de son embarras, sur-tout à son retour. Qui vous ordonne de sortir, lui dit-il? Où allez-vous, Caroline? Revenez, Charlotte. Mais voilà ce qui arrive toujours ; la compagnie d'un pere devient à charge, lorsqu'on s'est mis l'amour dans la tête. Charmant motif pour approuver une passion qui ne lui laisse que le second ou le troisieme rang dans l'affection de ses filles, après y avoir tenu la premiere place! Vous verrez que je serai fort heureux, à la fin, si mes enfans ne me regardent pas comme leur ennemi. Revenez toutes deux, vous dis-je.

Nous nous étions arrêtées, lorsqu'il avoit commencé à parler. Il fallut retourner sur nos pas, avec autant d'embarras que nous en avions eu à partir. Asseyez-vous, nous dit-il. Nous demeurâmes devant lui, les bras croisés comme deux folles. Asseyez-vous, quand je vous l'ordonne, répéta-t-il,

'ous êtes toutes deux extrêmement hum-
les. J'ai à vous parler. Les deux folles se
emirent sur leurs chaises.

Miss Charlotte m'a dit ici qu'elle ne pou-
oit continuer cette partie de sa narration,
ıns la mettre en dialogue ; & que pour
ıe faire connoître les interlocuteurs, elle
rendroit le ton de chacun, c'est-à-dire, un
on humble pour sa sœur, un ton moins
ıdouci pour elle-même, & le ton impé-
ieux pour son pere. C'est ce qu'elle a fait
'une maniere fort plaisante. Mais pour sup-
léer à cette variété, je mettrai le nom de
hacun à la tête de ce qu'elle lui fait dire.

Sir Thomas. Quelle sorte de congé mi-
ord L... a-t-il pris de vous, Caroline? Il
laissé un billet pour moi. Vous a-t-il écrit
ussi? J'espere qu'il n'aura pas cru vous
evoir un adieu de bouche, lorsqu'il s'en
st dispensé pour moi.

Miss Charlotte. Il vous a cru, monsieur;
ort irrité contre lui. (La pauvre Caroline
'étoit pas encore prête à répondre.)

Sir Th. Et n'a pas cru votre sœur si mal
isposée. Fort bien. Quel adieu vous a-t-il
ıit, Caroline? c'est à vous que je parle...
lle, femme, car je ne sais quel nom je
ois vous donner.

Miss Charl. J'ose vous assurer, mon-
eur, que milord n'a pas eu dessein de
ous offenser.

Sir Th. Je n'aime point vos interruptions, petite fille. N'ajoutez rien, je vous prie. C'eſt à votre ſœur que je parle. Tenez la tête droite, Caroline. Point de grimaces & de contorſions. Un peu plus d'innocence dans le cœur, & vous aurez moins de confuſion ſur le viſage. Je vois quelle ligue vous avez formée entre vous. Elle m'annonce de belles ſuites pour l'avenir. Mais, dites-moi, Caroline, aimez-vous milord L...? Lui avez-vous promis d'être à lui, lorſque vous ferez parvenue à fléchir un pere incommode, ou, ce qui vous plairoit ſans doute encore plus, lorſque la mort vous en aura délivrée ? Tous les peres ſont de cruels perſonnages, lorſqu'ils ne penſent point comme leurs imprudentes filles ſur le compte de leurs amans. Me répondrez-vous, Caroline ?

Miſs Carol. (pleurant d'un langage ſi ſévere.) Que puis-je dire, monſieur, ſans avoir le malheur de vous déplaire ?

Sir Th. Ce que vous pouvez dire ? Dites que vous perdez pour votre pere le reſpect & l'obéiſſance que vous lui devez. Cette réponſe ſeroit-elle contraire à vos ſentimens ?

Miſ. Carol. Je me flatte, monſieur....

Sir Th. Je m'en flatte auſſi. Mais ce n'eſt point aſſez. Il convient à une fille de s'ex-

liquer avec plus de certitude. Ne pouvez-ous répondre pour votre cœur ?

Miſs Carol. Il me ſemble, monſieur, que vous ne regardez point milord L.... comme un homme ſans mérite.

Sir Th. Je ne prends pas meilleure idée d'un homme, pour avoir fait oublier leur devoir à mes filles, & pour leur faire prendre un air de folles avec leur pere.

Miſs Carol. Il ſe peut, monſieur, que j'aie l'air d'une folle devant vous ; mais il ne manque rien à mon reſpect. Vous me glacez de crainte, monſieur. Je n'ai pas la force de ſoutenir votre préſence, lorſque vous paroiſſez irrité contre moi.

Sir Th. Dites-moi que vous avez rompu avec milord, comme je vous en ai donné l'ordre. Dites-moi que vous ne le reverrez jamais, ſi vous pouvez l'éviter. Dites-moi que vous ne lui écrirez point.

Miſs Carol. Pardon, monſieur, ſi je prends la liberté de vous repréſenter que la conduite de milord a toujours été reſpectueuſe avec moi. Il reſpecte auſſi mon pere. Comment pourrois-je lui marquer de la haine & du mépris ?

Sir Th. Bon ; nous ſerons bientôt inſtruits. Continuez, Caroline : & vous, Charlotte, profitez de la leçon que vous allez recevoir de votre aînée.

Miſs Charl. En vérité, monſieur, je puis vous répondre du bon cœur de ma ſœur, & du reſpect qu'elle a pour vous.

Sir Th. Fort bien. Vous, Caroline, rendez-vous caution du cœur de Charlotte. Une bonne offre en mérite une autre. Cependant, meſdemoiſelles, après tous les témoignages que vous pouvez vous rendre mutuellement, c'eſt moi qui prétends être le juge de vos deux cœurs, & comptez que je ne m'arrête qu'aux faits. Savez-vous, Caroline, ſi votre ſœur Charlotte a quelque intrigue qui ſerve à vous encourager dans la vôtre ?

Miſs Carol. J'oſe vous dire, monſieur, que ma ſœur n'eſt pas capable de manquer à ce qu'elle vous doit.

Sir Th. Je ſouhaite, Caroline, que vous en puiſſiez dire autant de la ſœur de Charlotte.

Miſs Carol. Je crois le pouvoir, monſieur.

Sir Th. Eh bien, ma fille, vous ſavez mes volontés.

Miſs Carol. Je juge, monſieur, que votre intention eſt que je paſſe ma vie dans le célibat.

Sir Th. Oh ! oh ! Eh pourquoi, mademoiſelle, portez-vous ce jugement de mes intentions ? Parlez ; je vous l'ordonne.

Miſs Carol. Parce qu'il me ſemble, ıonſieur, ſi vous me permettez de le dire, ue la naiſſance & les bonnes qualités de ıilord L... ne laiſſoient rien à deſirer. Paron, monſieur: de grace pardonnez-moi. En levant les mains avec un mouvement aſſionné.)

Sir Th. Sa naiſſance! je vous admire. Ͻu'eſt-ce donc qu'une pairie d'Ecoſſe? ⁷ous êtes éblouie apparemment du titre e comteſſe; mais je vous apprends que ſi ous avez une véritable eſtime pour milord ..... vous ne devez pas ſouhaiter que dans embarras où il eſt pour ſes ſœurs, il penſe vous épouſer.

Miſs Carol. Je vous aſſure, monſieur, ue le titre n'eſt rien pour moi ſans un bon araſtere. A l'égard des embarras, je ne onnois rien dans moi-même qui ſoit caable de faire oublier à milord les regles de ı prudence.

Sir Th. Je vois que les difficultés ne iendront pas de votre part, & que vous 'avez pas d'objection à faire contre miɔrd, s'il n'en a point contre vous. Vous tes une fille très-humble & fort mortifiée. l faut qu'une femme ſoit bien amoureuſe, our donner ſi volontiers la préférence à ɔn amant ſur elle-même: mais voyons, ;aroline. Je veux ſavoir quelles eſpéran-

ces vous avez données à milord, ou plutôt, quelles espérances, peut-être, il vous a données à vous-même. Vous vous taisez. Me ferez-vous la grace de me répondre?

Miss Carol. J'espere, monsieur, que je ne ferai pas déshonneur à mon pere, en souhaitant toutes sortes de biens à milord L....

Sir Th. Il ne se déshonoreroit pas non plus, tout fiers que ces mendians d'Ecossois sont de leur noblesse, en pensant à s'allier avec moi.

Miss Carol. Milord L... sans être un mendiant, se feroit, monsieur, un honneur extrême....

Sir Th. Il auroit raison. Continuez. Pourquoi vous arrêtez-vous? Mais si milord n'est pas un mendiant pour ma fille, je ne souffrirai pas que ma fille tombe dans la mendicité pour lui. Il se feroit honneur, dites-vous... de quoi? D'être votre mari sans doute. Répondez à ma question: dans quels termes en êtes-vous avec lui?

Miss Carol. Je suis bien malheureuse de ne pouvoir rien dire qui soit agréable à mon pere.

Sir Th. Voyez avec quelle adresse elle élude ma question. Me le ferez-vous répéter, mademoiselle?

Mifs Carol. Je crois pouvoir confeffer, ıs honte, que j'aimerois mieux... (Elle rrêta ici, en baiffant la tête, & cachant moitié de fon vifage dans fon fein. Mifs andiffon dit qu'elle ne lui a jamais paru charmante.)

Sir Th. Que vous aimeriez mieux... être femme de Milord L.... que ma fille. Et us, Charlotte m'apprendrez-vous quand tre affection commencera auffi à fe re-idir pour moi? quand vous commence-; à me regarder comme un obftacle à tre bonheur? quand vos yeux fe laiffe-ıt éblouir par un étranger, & vous le ont préférer à votre père? Je m'apper-s que j'ai fait mon rôle. Il ne me refte 'à partager entre vous le bien que vos ans croiront convenable à leurs affaires, qu'à prendre le chemin du tombeau. ıs joyeux adorateurs viendront danfer :c vous fur ma fépulture, & je ferai ɔlié comme fi je n'avois jamais exifté..... :epté par votre frere, dont je connois ʳertu & l'excellent naturel.

(Ici mifs Caroline fe vit forcée d'élever ʳoix. O, monfieur! s'écria-t-elle, de el trait me percez-vous le cœur? Tous peres font-ils... Pardonnez, monfieur : : crut lui voir froncer le fourcil.)

Sir Th. L'impertinence m'irrite. Je ne

puis ſupporter... (Il s'arrêta, comme pour éventer ſa colere.) Miſs caroline, pourquoi toujours éluder mes queſtions ? Vous ſavez ce que je vous demande. Répondez.

Miſs Carol. Je ſerois indigne de l'affection d'un homme tel que milord L.... ſi je déſavouois l'eſtime que j'ai pour lui. Il eſt vrai, monſieur, j'ai pour milord des ſentimens qui me le font diſtinguer de tous les autres hommes. Vous-même, monſieur, vous n'avez pas toujours penſé ſi mal de lui. Mon frere...

Sir Th. Ainſi tout eſt dévoilé. Vous avez la hardieſſe..... Mais j'ai moi-même eſtimé milord ; & ce ſentiment n'eſt pas changé ; s'enſuit-il qu'il doive être mon gendre ? Il eſt venu comme l'ami de mon fils. Je l'ai retenu à ce titre. Il ne vous connoiſſois point alors ; mais à peine vous êtes-vous vus, que le beſoin d'être mariés vous a ſaiſis tous deux. Vous vous donnez pour une fille reſpectueuſe, vous vantez ſa prudence, & cependant il vous fait ſes déclarations ; ou vous lui faites les vôtres, je ne ſais lequel des deux ; & lorſqu'il ſe croit ſûr de vous, l'imbécille de pere eſt alors conſulté : & dans quelle vue ? de ſavoir uniquement ce qu'il eſt diſpoſé à faire pour deux perſonnes qui ne lui ont pas accordé la moindre part au choix. C'eſt l'artifice

nmun ; & le pauvre pere doit fermer les
ıx & la bouche, ou paſſer pour un
'an.

Miſs Carol. (Fondant en larmes.) Le
m'eſt témoin, monſieur, que je n'ai
u les propoſitions de milord que condi-
ınellement, & que j'ai fait tout dépen-
de vos volontés : lui-même n'a pas
iré mon approbation dans d'autres ter-
ı.

Sir Th. Où eſt le bon ſens dans cette
onſe ? avez-vous laiſſé quelque choſe à
n choix ? Voyons, Caroline : faiſons
ſai de mon pouvoir. J'ai deſſein de vous
duire à la ville. Un jeune homme de
ılité m'a fait des ouvertures en votre
ur. Ses propoſitions me plaiſent ; & je
sûr qu'elles vous plairont à vous-même,
ous n'avez pas le cœur prévenu. Expli-
z-vous. Etes-vous libre de vous rendre
ıa recommandation ? Vous ne me ré-
dez pas. Votre traité avec milord eſt
ditionnel, dites-vous: quoi? Vous vous
z ? Vous êtes confondue ? C'eſt avec
ɔn, ſi vous ne pouvez pas me faire la
ɔnſe que je deſire. Si vous le pouvez,
rquoi ne la faites-vous pas ? Je vous
ſerſe, comme vous le voyez, avec vos
ɔres armes.

Miſs Carol. Il ne me convient point,

monsieur, de disputer avec mon pere. Je suis sûre qu'il n'a rien manqué à mon respect. Je ne le suis pas moins de n'avoir pas fait déshonneur à ma famille, en recevant les propositions conditionnelles de milord L......

Sir Th. Conditionnelles! Folle que vous êtes! Ne sont-elles pas absolues, lorsqu'elles ne laissent rien à mon choix? Mais j'ai toujours éprouvé qu'un homme, qui s'abaisse à raisonner avec une femme, particuliérement sur certains points où la nature a plus de part que la raison, doit s'attendre à la suivre par mille détours, & à se trouver rejeté bien loin du terme, lorsqu'il croyoit y toucher. Il faut qu'il se contente, à la fin, de revenir prendre haleine dans le lieu d'où il est parti; tandis qu'elle voltige à l'entour, & qu'elle est prête à lui faire recommencer une nouvelle course.

Miss Carol. J'espere, monsieur.....

Sir Th. Laissons les espérances, mademoiselle. Il me faut des certitudes. Puis-je compter...... Mais je vous amenerai, si je puis, à raisonner juste, toute femme que vous êtes. Puis-je recevoir pour vous des propositions de tout autre homme? Répondez, oui ou non. N'en usez point avec moi comme les filles avec le commun des peres. Ne commencez point par désobéir dans

dans la confiance que j'aurai la foiblesse de vous pardonner. Je ne suis point un pere ordinaire. Je connois le monde. Je connois votre sexe. J'y ai trouvé plus de folles que je n'en ai fait. Les femmes n'ont pas besoin du secours des hommes pour être folles. C'est la nature qui les a formé telles. Je n'en ai pas connu une, que l'expérience des autres ait rendu sage ; mais répondez-moi, Caroline. Dites, puis-je recevoir de nouvelles propositions pour vous, ou ne le puis-je pas ?

(Miss Caroline ne répondit que par ses larmes.)

Sir Th. Une constance héroïque, apparemment. Ainsi vous sacrifiez une vertu réelle, l'obéissance que vous devez à votre pere, aux idées romanesques de constance & de fidélité pour un amant ? Approchez-vous de moi, mon amoureuse fille, approchez-vous, dis-je, quand je vous l'ordonne.

(Miss Caroline se leva. Quatre pas qu'elle fit en rampant, son mouchoir à ses yeux, la mirent à la portée des mains de son pere. Il saisit brusquement une des siennes, & lui faisant toucher sa manche, il l'attira jusqu'à ses genoux. Il tira son autre main, qu'elle avoit sur ses yeux. Le mouchoir

tomba. Il ne lui étoit pas difficile de voir qu'elle avoit les yeux rouges & enflés de larmes. Elle auroit volontiers tourné la tête, pour cacher le désordre de son visage; mais il lui tenoit fortement les deux mains ; & tout d'un coup il se mit à faire de grands éclats de rire.)

Sir Th. Eh! de quoi pleure cette fille ? Consolez-vous, Caroline ; vous aurez un mari. Je vous le promets. Je veux me hâter de vous conduire au grand marché de Londres. Vous serez étalée dans tous les lieux publics. J'aurai soin de vous faire parer des diamans de votre mere, pour attirer les yeux des galans. Il faut que vos conquêtes soient promptes, tandis que vous aurez le mérite de la nouveauté ; sans quoi vous seriez bientôt confondue dans la foule des femmes qui prodiguent leur visage dans toutes les assemblées. L'impatiente personne! Qu'elle est à plaindre! Regardez-moi, Caroline. (Avec de nouveaux éclats de rire.)

Miss Carol. En vérité, monsieur, si vous n'étiez pas mon pere.....

Sir Th. Bonté du ciel! Eh! qu'arriveroit-il ?

Miss Carol. Je dirois, monsieur, que vous me traitez fort cruellement.

Sir Th. Est-ce là ce que vous diriez,

pauvre créature ! à tout autre homme, n'est-ce pas ? dans les mêmes circonstances ? Fort bien ; mais en attendant, vous ne me dites pas si vous vous accommoderez d'un autre homme que votre Ecossois. (Lui tenant toujours les mains.)

Miss Carol. Je suis traitée avec une rigueur extrême. En vérité, monsieur, vous ne me faites pas éprouver votre bonté. J'ose vous dire que je ne suis point une amoureuse créature, comme il vous plaît de me le reprocher. Je n'ai point d'impatience d'être mariée. J'attendrai vos ordres, le tems qui vous conviendra ; mais comme il me semble qu'il n'y a point d'objection à faire contre milord L.... je n'ai aucun desir d'être menée au marché de Londres.

Sir Th. (Gravement.) Si je suis disposé à vous railler, Caroline, si je prends le parti de tourner en badinage un empressement que je n'attendois pas de mes filles, & qui m'a fait quelquefois mépriser celles d'autrui, quoique je ne leur en aie rien témoigné, je ne souffrirai point que vous me fassiez d'impertinentes réponses. Croyez-moi, ne vous oubliez point.

Miss Carol. (Avec une profonde révérence.) Je vous demande en grace, monsieur, la permission de me retirer. Je me

rappellerai mes réponſes, avec un mortel regret, ſi....

Sir Th. Eſt-il néceſſaire que vous vous retiriez pour vous rappeller à votre devoir ?

Mais vous répondrez enfin à ma queſtion. Où en êtes-vous avec milord L....? Eſt-il bien décidé qu'il ſera votre mari, & que vous n'en voulez point d'autre ? Aurez-vous, aura-t-il la patience d'attendre que la mort m'ait fait entrer dans le caveau de mes ancêtres ?

Miſs Carol. Oh monſieur ! quel langage! (Elle chercha des yeux ſon mouchoir, qui étoit toujours à terre. Elle vouloit retirer une de ſes mains pour le prendre ; & lorſqu'elle l'eut tenté inutilement, ſes larmes coulant comme deux ruiſſeaux, elle ſe laiſſa tomber à genoux.) J'implore votre pitié, lui dit-elle ; je redoute votre colere ; mais je répéterai encore que je ne ſuis point une amoureuſe créature ; & pour vous en convaincre, je ne me marierai jamais, ſi ce n'eſt point avec milord L....

Miſs Charlotte raconte que pendant toutes ces agitations de ſa triſte ſœur, n'étant elle-même guere moins agitée, elle tiroit des chaiſes ; elle les remettoit à leur place ; elle regardoit miſs Caroline; elle détournoit les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux

de leur pere ; elle les fixoit sur le bout de ses doigs, en souhaitant d'y voir des griffes, & que l'homme, au lieu d'être un pere, fût un mari. En vérité, miss Byron, m'a-t-elle dit, il m'étoit impossible de ne me pas mettre à la place de ma sœur ; & le cas n'étoit pas aussi éloigné que milady L.... se l'imaginoit. Une fois, j'entendis mon cœur qui se disoit à lui-même : si quelque milord L.... pour qui j'eusse autant de goût, s'offroit à moi avec la même honnêteté, je n'attendrois pas toutes ces persécutions. Au premier clair de lune, s'il me pressoit de bonne-foi, & si j'étois sûre de trouver un ministre prêt, je serois bientôt sous une autre protection, quelque mépris que j'aie toujours eu pour les filles qui prennent la fuite avec un homme. Miss Byron m'auroit-elle condamnée ?

Miss Grandisson, ai-je répondu, oublie quelle mere elle avoit reçue du ciel, & les exemples dont elle lui avoit l'obligation. Le public, qui auroit porté son jugement de l'action de la fille, auroit ignoré le cruel traitement du pere. Vous êtes fort aise, en un mot, de n'avoir pas été mise à l'épreuve, & vous voyez que la respectueuse patience de milady est parfaitement récompensée.

La comtesse a fort approuvé ma reponse ; & se tournant vers sa sœur, qui vouloit plaider plus long-tems pour la vertu & la raison, contre la cruauté, elle l'a fait souvenir que son récit l'avoit laissée à genoux. Relevez-moi, lui a-t-elle dit agréablement, & renvoyez-moi le plus vîte que vous pourrez à ma chambre. Miss Grandisson a continué.

Sir Th. Vous ne vous marierez jamais, si ce n'est... Et vous me faites cette déclaration, pour me prouver que vous n'êtes point une fille amoureuse ! Quelle extravagance ! Si vous n'aviez point été fort amoureuse, vous ne vous seriez pas jetée dans une situation qui vous inspire la hardiesse de me tenir ce discours. Effrontée ! petite folle ! Retirez-vous de devant mes yeux.

(Elle se leva ; mais elle fut retenue par les mains.)

Sir Th. Et vous m'osez faire une déclaration de cette nature ! Quelle est donc, s'il vous plaît, l'autorité qui me reste ici ? Cependant, & vous & milord L...., comme vous le prétendiez à ce moment, vous ne vous êtes engagés que dans un amour conditionnel, que vous faites dépendre de mon approbation ? Malédiction sur votre sexe ! Tel il a toujours été, & tel il sera toujours. Le dieu aveugle vous

ait partir sur une monture paisible. Il vous ait suivre un chemin qui n'offre à votre œur que de la sûreté & de l'agrément. Vous marchez d'un pas gai & triomphant, usqu'à ce que la tête vous tourne : alors vous galopez par-dessus les haies & les ossés, vous franchissez tous les retranchemens ; & le devoir, la décence, la discrétion, sont foulés aux pieds.

(Chere miss Caroline ! n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici, je m'attendois à cette cruelle attaque. Je la pressentois aussi, m'a-t-elle répondu, & c'est ce qui m'avoit empêché de déclarer plutôt la préférence que je donnois à milord L.... sur tous les hommes : quoiqu'étant si sûre de son mérite, mon cœur m'y portât sans scrupule. Mais laissons finir ma sœur.)

Sir Th. Sortez, vous dis-je, de ma présence (quoiqu'il continuât de la tenir par es mains). Et cette petite coquine (en e tournant vers la pauvre Charlotte qui vous parle), je n'ai pas cessé d'observer ses yeux, & le jeu de tous les petits muscles effrontés de son visage. Elle prend part à vos ridicules peines. Vous en ressentez de vives, je me l'imagine. Vous me regardez outes deux comme votre tyran. Vous souhaiteriez que je fusse bien loin, pour avoir la liberté de vous abandonner en-

femble à vos indifcrettes réflexions. J'en ferai le fujet. Tout le reffentiment que vous vous efforcez de cacher ici, ne manquera point d'éclater librement. Je ne ferai pas plus refpecté que l'intérêt de votre folle paffion ne le permettra. Milord L..... fera confulté plutôt que moi, & jouira de la confiance de mes deux filles contre leur pere. Je prévois que dans ce moment vous m'allez regarder comme votre plus mortel ennemi. Mais je vous renoncerai toutes deux pour mon fang, & je permettrai à votre frere, la joie de ma vie, l'efpérance de mes jours plus heureux, de repaffer promptement la mer. Il vous renoncera auffi pour fes fœurs, ou je le renoncerai lui-même ; & je ferai alors un pere fans enfans, quoique j'en aie trois pleins de vie, & de la meilleure de toutes les meres. Quel chagrin n'auroit-elle pas ?

L'émotion de mifs Charlotte fut fi vive, qu'elle n'eut pas le pouvoir d'y réfifter. O ma chere mere ! s'écria-t-elle ; quel malheur pour nous de vous avoir perdue ! C'eft aujourd'hui que vos filles fentent que vous leur manquez. Elle fut prête à prendre la fuite, après cette exclamation. Les regards de fon pere la firent trembler. Il fe leva. Caroline, ne remuez pas, dit-il à l'aînée. Il me refte quelque chofe à vous dire. Vous,

Charlotte, approchez: & la prenant par les deux mains, il lui reprocha d'avoir osé l'interrompre avec une effronterie qu'il prétendoit avoir lue jusque dans ses yeux. Elle se laissa tomber à ses pieds. Elle lui demanda pardon. Mais tenant d'une main les deux siennes, & la menaçant de l'autre; que le ciel me punisse, lui dit-il, d'un ton furieux, si je vous pardonne! J'avois souhaité que vous fussiez présente, pour vous faire tirer une bonne leçon de la folle conduite de votre sœur. Milord est un incendiaire, un voleur. Il a mis le feu dans ma maison. Il m'a dérobé l'affection de l'aînée de mes filles, par un artifice usé, en prétendant qu'il ne lui demandoit rien qu'avec mon approbation. Je ne veux pas de lui; & j'espere qu'on ne me contestera point le droit de suivre mes volontés. Cependant une rebelle ose me déclarer qu'elle n'aura point d'autre mari. N'ai-je donc élevé mes deux filles jusqu'à l'âge où je devrois en attendre quelque secours & quelque consolation; n'ai-je vécu dans le veuvage en leur faveur, que pour m'en voir enlever une par un homme que je rejette, & pour entendre l'autre qui appelle sa mere au secours, du fond de son tombeau, contre la tyrannie d'un pere? Que dois-je attendre à l'avenir de l'une & de l'autre? Mais c'est à quoi

je n'aurai point la folie de m'exposer. Vou me quitterez toutes deux. Quittez-moi Quittez cette maison. Cherchez votre fortune ailleurs. Vous pouvez prendre vos habits & tout ce qui vous appartient; mais gardez-vous de toucher à ce qui m'est resté de votre mere. Je vous donnerai à chacune cinq cents guinées à prendre chez mon banquier. Lorsque vous serez à la fin de cette somme, j'apprendrai quelle sera votre conduite, & je verrai ce que je dois faire de plus.

Mon cher pere, lui dit Caroline, en se jetant à genoux devant lui, pardonnez à ma sœur! Quelque rigueur qu'il vous plaise d'exercer contre moi, faites grace à ma sœur!

Sir Thom. C'est-à-dire, Caroline, que vous ne craignez rien pour vous-même. Vous vous jetterez dans les bras de milord L.... je n'en doute point.... Mais je vais rappeller sur le champ votre frere... & vous n'en sortirez pas moins de cette maison. La porte sera fermée, au moment que vous partirez; de ma vie elle ne se rouvrira pour vous. Quand mes cendres seront mêlées avec celles de votre mere, vous y rentrerez alors, pour les fouler toutes deux aux pieds.

Miss Charl. (Avec un mêlange de

ſanglots & de larmes.) Monſieur, je demande pardon au ciel & à vous. En invoquant ma mere, je n'ai pas eu l'intention de vous offenſer. Je l'ai regrettée pour vous, monſieur, autant que pour ma ſœur & pour moi. Elle auroit adouci...

Sir Thom. La dureté de mon cœur, apparemment. Je lis dans vos penſées, mademoiſelle.

(Ils s'éloigna de quelques pas, en nous laiſſant à genoux près de la chaiſe qu'il avoit quittée. Il ſe promena dans la ſalle, avec les marques d'une vive agitation. Enſuite, ayant ſonné, il s'approcha de la porte; il l'ouvrit; & la tenant d'une main, il fit appeller la femme de charge. Elle entra. C'étoit une femme de fort bon naturel, qui ſe mit à trembler de toute ſa force lorſqu'elle vit ſes deux jeunes maîtreſſes à genoux.)

Sir Thom. Beckford, aidez ces deux filles à raſſembler tout ce qui leur appartient ici. Vous me donnerez un mémoire de tout ce qu'elles prendront. L'autorité de leur pere commence à leur être à charge. Elles veulent ſecouer le joug. Elles croient avoir paſſé l'âge de la ſoumiſſion. Il leur faut des hommes, des maris.

Miſs Carol. Non, Beckford; hélas! non, non....

Sir Thom. Vous osez me démentir, effrontée !

Madame Beckfort. Monsieur, je vous supplie... je vous conjure.... Jamais deux demoiselles ne furent plus modestes. Elles sont renommées toutes deux dans le canton, pour leur modestie & leur bonté.

Sir Thom. Qu'on ne me réplique point. La modestie ne s'écarte jamais du devoir. Caroline hait son pere. Milord L.... m'a dérobé son affection. Charlotte prend son parti contre moi, & je m'imagine que vous le prenez aussi. Croyez-moi, recevez mes ordres en silence; ces deux filles ne seront pas ici dans quatre jours.

(Madame Beckford se mit à deux genoux, en répétant : je vous supplie.... je vous conjure... Les deux sœurs se leverent, approcherent de leur pere, & se jeterent aussi à ses pieds.)

Miss Carol. Pardonnez-nous monsieur ! Je vous demande pardon, au nom de ma mere !

Miss Charl. (D'un ton lamentable.) Pardon, monsieur, au nom de ma mere & de mon frere !

(Toutes deux tirant le bas de son juste-au-corps, & madame Beckfort faisant la même chose à leur exemple, & lui les regardant sans paroître ému.)

Sir Thom. C'eſt un plaiſir que je vous fais, meſdemoiſelles. Je ſais que mon autorité vous peſe. Il ne vous manque rien pour être femmes. Un pere ne connoît le malheur d'avoir des filles qu'au moment que des hommes viennent leur faire envisager, hors de la maiſon paternelle, un bonheur qu'elles trouvent rarement néanmoins hors du lieu qu'elles brûlent de quitter.

Miſs Charl. Nous ſommes à vous, mon cher papa. Nous ne voulons être qu'à vous. N'expoſez point vos filles aux cenſures du public. Juſqu'à préſent notre réputation eſt ſans tache.

Miſs Carol. Ah! mon cher pere, ne nous précipitez pas dans un monde que nous ne connoiſſons point encore! Gardez-nous ſous votre protection! Nous n'en deſirons point d'autre.

Sir Thom. L'expérience vous viendra, meſdemoiſelles. Vous ne me croyez plus propre à vous ſervir de conſeiller. Milord L.... en aliene une de moi, l'autre invoque l'ombre de ſa mere, pour la mettre à couvert de ma cruauté; & milord L...... n'a-t-il pas eu l'inſolence de me faire entendre que j'étois trop jeune encore pour entreprendre de conduire des filles auſſi formées que les miennes? Je le penſe comme lui. Beckford, vos larmes ſont inutiles;

préparez-les à partir. Huit jours sont le plus long terme que je puisse leur accorder dans cette maison. Elle leur sera fermée pour n'y rentrer jamais.

Miss Carol. Oh ! monsieur, ne réduisez pas vos enfans au désespoir. Nous sommes des filles. Jamais nous n'avons eu tant de besoin de la protection d'un pere.

Miss Charl. Qu'avons-nous fait, monsieur, pour mériter d'être chassées de votre maison ? Nous vous demandons pardon de tout ce qui peut vous avoir offensé. Notre obéissance & notre respect seront sans bornes. Permettez-moi d'écrire à mon frere.

Sir Thom. Excellente voie pour m'appaiser ! Vous pensez donc à mettre votre frere dans vos intérêts ! Ne voudriez-vous pas en appeller à lui, & l'établir juge de son pere ? Insupportable folie ! Loin, vous dis-je. Qu'on se dispose au départ, & que cette maison vous soit fermée pour jamais !

Miss Charl. Nous ne pensons qu'à vivre sous votre protection & sous vos ordres. Oh monsieur !

Sir Thom. Je suppose, Caroline, que milord L.... n'aura pas plus de peine à vous trouver, qu'il n'en a eu à s'assurer de votre inclination. Pour vous, Charlotte, vous vous retirerez chez votre vieille tante d'Yorck-Shire, qui est capable de vous

apprendre que la patience est une vertu, & qu'une fille ne doit pas se rendre à la premiere offre, quand elle veut qu'on lui en fasse une seconde. (Il lui jeta ici un regard fort dédaigneux.)

Remarquez, ma chere Lucie, que cette vieille tante d'Yorck-Shire est une sœur de sir Thomas, dont il a toujours empêché le mariage, & qu'il entretient par une pension assez médiocre, quoiqu'elle ait des droits auxquels il ne pourroit rien opposer, mais dont il a l'adresse d'éluder l'exécution.

Miss Carol. Je suis votre fille, monsieur. Tout est respectable de la part d'un pere. Mais vous n'aurez rien à me reprocher : je n'aurai point d'empressement ; & je vous promets à genoux, de n'être jamais à milord L.... sans votre consentement. Ce que je vous demande uniquement, monsieur, c'est de ne me proposer jamais d'autre homme.

Sir Thom. (Un peu ralenti.) Je vous prends au mot, mademoiselle. Mais j'exige en même tems que vous n'ayiez aucune correspondance avec lui ; que vous ne vous voyiez & ne vous écriviez point. En un mot, vous connoissez mes intentions : & pour la derniere fois, indépendamment de toutes vos réponses, je veux de l'obéis-

fance. Beckford, vous pouvez vous retirer. Levez-vous, Caroline.

Mifs Carol. (Avec un tranfport de joie.) Ah, fuis-je pardonnée, monfieur? Faites donc grace auffi à ma fœur.

Sir Thom. Charlotte, profitez de cette fcene; fur-tout, pour vous bien garder de toute efpece d'engagement dont votre pere ne foit pas informé. J'en charge férieufement votre mémoire. Caroline s'eft attiré quelques chagrins, par ceux qu'elle m'a caufés. Rien n'eft fi jufte. Que fon exemple foit une leçon pour vous!

Madame Beckford étant fortie, il ranima un peu les deux fœurs, par un fourire affez obligeant. Il paroiffoit triompher de tous les tourmens qu'il leur avoit fait fouffrir: à l'occafion de quoi, chere Lucie? Je ne crois pas que vous le deviniez plus que moi. Il me femble, au fond, que le monde n'en iroit pas plus mal, quand ces vains emportemens feroient moins communs parmi les peres & les meres.

Mais comment la vivacité de mifs Charlotte, ai-je penfé en moi-même, fe laiffat-elle fi facilement fubjuguer? Cette réflexion m'a fait fourire. Milady, qui s'en eft apperçue, m'a demandé ce qui fe paffoit dans mes idées? Me le pardonnerez-vous? lui ai-je dit. C'eft ce que j'ignore,

m'a-t-elle répondu. Je me fie donc ; ai-je repliqué, à votre bon naturel ; je souriois d'admiration pour les charmans progrès que notre Charlotte a faits depuis ce tems-là. O la malicieuse fille! s'est écriée miss Grandisson ; mais elle paroît avoir oublié que je lui en dois déjà beaucoup. Le trait est fort bon, a repris milady. Cependant je dois cette justice à Charlotte, qu'elle a toujours eu le même feu que vous lui connoissez, excepté sous les yeux de son pere.

Mais je veux joindre, a continué la comtesse, quelques mots à son dernier récit. Mon pere nous retint jusqu'à ce qu'il eût lu le billet de milord, qu'il n'avoit point encore ouvert, & qu'il n'ouvrit alors, ou je suis trompée, que pour y trouver l'occasion de nous faire quelque reproche. Cependant j'en fus quitte à meilleur marché que je ne l'avois appréhendé ; car je n'avois pas vu moi-même cet important billet.

Vous ne serez pas fâchée, chere Lucie, que je vous le transcrive, sur l'original même que la comtesse m'a laissé ce soir, en nous retirant.

« Permettez, monsieur, que j'emploie » ma plume, par la seule raison qu'elle » pourra vous être plus agréable que ma » présence, pour vous remercier du fond » du cœur, de tous les témoignages de bonté

» & d'amitié que j'ai reçus de vous, dans un » mois de séjour que j'ai fait au château de » Grandisson, au lieu de vingt-quatre heu» res seulement que j'avois eu l'intention de » m'y arrêter. Il m'est resté, du dernier en» tretien que j'ai eu avec vous, une juste » crainte de m'être emporté à quelques ex» pressions trop ardentes. Si vous en portez » le même jugement, je vous fais de très» humbles excuses, & je reconnois que je » vous le dois. Qui peut contester les droits » d'un pere sur ses enfans ? Mais je serois le » plus heureux de tous les hommes, si les » vôtres, & mon amour pour miss Caroline » Grandisson, pouvoient se concilier. Peut» être me trouverez-vous coupable de n'a» voir pas commencé par m'adresser à vous; » & je vous en demande pardon aussi.

» Mais je crains d'avoir une faute plus » grave à me reprocher; & quoique rien » ne m'oblige de vous en faire l'aveu, » j'aime mieux devoir votre indulgence à » mon ingénuité, que d'employer le moin» dre déguisement dans une affaire de cette » importance. J'avoue donc qu'en vous » quittant, je suis allé me jeter aux pieds » de miss Grandisson, & lui demander sa » main. Une alliance avec moi n'entrainant » aucun déshonneur, je l'ai assurée que mon » bien nous suffisoit, sans rien attendre de

» vous ; & qu'une économie, à laquelle
» j'étois sûr qu'elle auroit la bonté de con-
» tribuer, ne tarderoit point à le rendre libre
» Mais elle a rejeté mes instances, dans la
» résolution d'attendre le consentement de
» son pere ; en me laissant espérer, néan-
» moins, que les obstacles ne viendront pas
» d'elle, si nous pouvons l'obtenir. Le résul-
» tat, monsieur, est qu'aussi long-tems qu'il
» me restera une ombre de cette espérance,
» je ne penserai point à d'autre femme. La
» familiarité dans laquelle j'ai vécu pen-
» dant quelques mois en diverses contrées
» d'Italie & d'Allemagne, avec votre fils,
» le meilleur de tous les hommes, m'a
» donné l'ambition de suivre son exemple ;
» & si je puis obtenir, par votre faveur,
» une femme si chere & un frere si ver-
» tueux, rien n'égalera, monsieur, le bon-
» heur de votre très-humble & très-obligé
» serviteur L... »

Cette lettre, m'a dit milady L.... parut artificieuse à sir Thomas. Il prétendit que milord devoit se croire bien sûr d'elle, pour lui faire une proposition qui ne pouvoit être justifiée par aucun principe. Un refus, lui dit-il, est d'une fille adroite. Vous n'avez pu douter que milord L..... ne vous en aime mieux, pour avoir rejeté un

mariage clandestin, n'en tirât-il que l'espoir de faire tourner cette affaire plus utilement pour lui-même. L'orgueil, continua-t-il, fait la vertu d'une moitié des femmes, & la politique celle de l'autre. Supposez-les sûres qu'un homme n'en aura pas plus mauvaise opinion d'elles, vous ne leur verrez jamais refuser une premiere offre. Si vous jouissiez d'une fortune indépendante, dites, mademoiselle, qu'auriez-vous fait? Allez, vous êtes foible; mais vous êtes encore plus rusée. La ruse tient lieu de sagesse aux femmes, & leur foiblesse est la force des hommes. Je suis fâché que mes filles ne soient pas composées de matériaux moins fragiles. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme qui connoît votre sexe, puisse penser au mariage.

Telle fut, chere Lucie, la réponse de ce pere, qui avoit passé toute sa vie dans l'excès du libertinage; comme s'il avoit cru ses vues bien justifiées par des traits vagues de satire contre les femmes. C'est ainsi que la malignité, jointe à la dépravation des mœurs, passe pour connoissance du monde & du cœur humain. Combien d'auteurs doivent leur réputation à ces odieuses peintures! Mais gardons-nous de croire que le caractere de la nature humaine, c'est-à-dire, de tant de créatures formées à l'image de

Dieu, doive être pris des égaremens d'une sale imagination. Ce qu'il faut juger du plus grand nombre de ces peintres satiriques, c'est qu'ils ont généralement vécu en fort mauvaise compagnie.

J'ai cru, ma chere, que la nouveauté du sujet me feroit pardonner l'excessive longueur de cette lettre.

Les deux dames en étoient à cet endroit de leur histoire, lorsqu'on m'a remis les lettres de ma grand'mere & de ma tante. Vous jugerez, par ma réponse, de l'émotion qu'elles m'ont causée. Je n'ai pu la déguiser, & les deux sœurs en ont voulu savoir la cause. Je leur ai dit d'où ces lettres venoient, & que ma tante devoit faire, samedi prochain, ma réponse à miladi D....: Elles m'ont permis de me retirer pour vous écrire. Mais, après le départ du messager, elles m'ont demandé quelle étoit ma résolution? Je n'ai pas fait difficulté de leur dire que j'avois confirmé mon refus. Miss Grandisson a levé les mains & les yeux: ensuite jetant sur moi un regard pénétrant; vous nous apprendrez la vérité, m'a-t-elle dit, mais je prévois que nous ne la saurons pas entiere. J'ai rougi. Elle a continué de me regarder. Ah, chere Henriette! a-t-elle repris d'un air mystérieux. Chere miss Gran-

diſſon ! ai-je répondu naturellement. Vous ne me perſuaderez pas, a-t-elle ajouté, qu'il n'y ait dans Northampton-Shire, quelque homme dont nous n'avons point encore entendu parler.

Cette concluſion m'a rendu un peu plus tranquille. Cependant la curieuſe miſs auroit-elle quelque choſe en vue ? Je la crois trop généreuſe pour ſe faire un jeu de ma ſituation, quand elle me croiroit quelque foible. Ma crainte eſt pour ma ſanté, qui n'eſt plus telle que je l'ai toujours eue. Je ne ſuis plus auſſi heureuſe que je l'étois en moi-même. Au fond, ma chere, ne vous ſemble-t-il pas que toutes les circonſtances où je me ſuis trouvée depuis ſix ſemaines, doivent avoir produit cette altération. Mais paſſons à quelque choſe de plus amuſant.

A ma priere les deux ſœurs ont repris l'hiſtoire de leur famille.

Sir Thomas ne parut pas changer de diſpoſitions ; quoiqu'il leur fût aiſé d'entrevoir qu'il ſe ſeroit laiſſé vaincre par le reſpect de miſs Caroline, & par la généroſité de milord L... ſi dans le déſordre de ſes affaires, il n'avoit eu de la peine à ſe défaire de ſon argent. Il ſe rendit à Londres, accompagné de ſes filles. On a cru qu'il n'auroit point été fâché que les deux amans

ſe fuſſent mariés ſans ſa participation ; car ſon premier ordre, en arrivant à la ville, fut une nouvelle défenſe de recevoir les viſites de milord : & pendant quelques ſemaines, ils eurent obligation à leur ſœur, comme elle en a fait ſouvenir plaiſamment milady, de mille moyens qui furent employés pour favoriſer leurs entrevues.

Les affaires étoient dans cette fâcheuſe ſituation, lorſqu'on fit des ouvertures à ſir Thomas, pour la plus jeune de ces deux filles. Mais quoiqu'il n'eût point, contre miſs Charlotte, les mêmes prétextes qu'il avoit eus contre ſa ſœur, il ne lui communiqua rien, & ce fut par d'autres voies qu'elle fut informée. Auriez-vous été ſurpriſe, m'a-t-elle demandé, ſi l'exemple de ce qui s'étoit paſſé devant mes yeux m'avoit précipitée dans quelque démarche téméraire ? Je ſuis perſuadée, lui ai-je répondu, qu'il n'y a point d'injuſtice, de la part d'un pere, qui puiſſe autoriſer une témérité dans un enfant. Votre vertu vous ſauva, & vous vous en réjouiſſez ſans doute aujourd'hui. Miſs Charlotte a rougi, & s'eſt mordu la levre. Quel ſujet peut-elle avoir eu de rougir ?

Enfin ſir Thomas prit la réſolution de régler ſes affaires, dans le deſſein de rappeller un fils dont la ſageſſe & le reſpect

devoient faire, difoit-il, le bonheur de fes jours. Mais il fe trouvoit embarraffé de madame Oldham & de fes deux enfans. Quoiqu'il eût raifon de croire que fon fils n'avoit point ignoré cet ancien commerce, il ne vouloit point lui donner pour fpectacle, à fon arrivée, une nouvelle famille établie dans une de fes terres. D'un autre côté, cette femme lui ayant fait de trop grands facrifices pour être traitée fans ménagement, il fe crut obligé de pourvoir à la fortune des enfans qu'il avoit eus d'elle.

Pendant qu'il s'occupoit de ces foins, il reçut des propofitions de mariage pour fon fils, d'un des premiers feigneurs du royaume, dont la fille, ayant accompagné fon frere dans un voyage de France & d'Italie, avoit conçu des fentimens fort tendres pour le jeune Grandiffon, qu'elle avoit fouvent vu à Florence. Son pere & fon frere, qui connoiffoient tout le mérite du jeune chevalier, avoient approuvé cette inclination. Sir Thomas eut là-deffus plufieurs conférences avec eux, & fut fi flatté de leurs vues, qu'il forma le deffein d'abandonner tout fon bien à fon fils en faveur de ce mariage, & de fe réduire à une penfion annuelle. Les deux fœurs m'en ont montré la preuve, dans une réponfe de leur frere, qu'elles trouverent avant fon

retour,

retour, entre divers papiers, & qu'elles m'ont permis de transcrire.

M.

Votre derniere lettre m'a rempli d'étonnement. Si la proposition qu'elle contient part de la grandeur naturelle de votre ame, & de cette même indulgence dont j'ai ressenti tant d'effets, que puis-je répondre ? Ma reconnoissance manque d'expressions ! Mais si vous vous étiez laissé engager à cet excès de bonté par quelques sollicitations, me préserve le ciel de donner votre nom à une femme, quelques avantages qu'elle pût m'apporter du côté de la naissance & des richesses, dont les amis auroient été capables de proposer des conditions de cette nature à mon père ! Je reçois, avec une joie inexprimable, l'espoir que vous me donnez de reprendre bientôt le chemin de ma patrie, pour m'y jeter à vos pieds. Lorsque cette permission m'arrivera, je vous ouvrirai le fond de mon cœur. Le crédit de votre nom, & la connoissance de votre bonté, feront ma plus glorieuse recommandation pour l'établissement que vous paroissez desirer. Mais je vous demande en grace, monsieur, de suspendre jusqu'à mon retour le traité que vous m'avez fait la grace de commencer.

Vous me faites celle de me demander mon opinion, sur la personne qu'on vous propose. Je me souviens de lui avoir trouvé beaucoup de mérite & dagrémens.

Je n'apprends point, sans une vive affliction, que vous ayiez trouvé quelque sujet de mécontentement dans la conduite de mes sœurs. Comment les filles d'une mere telle que la nôtre sont-elles capables de s'oublier? Elles ne doivent pas s'attendre à me voir favoriser leurs fautes. Je leur ferai connoître que mon estime & mon amitié, si elles y attachent quelque prix, sont moins fondées sur le sang que sur le mérite, & que les meilleures qualités deviennent suspectes, lorsqu'elles ne sont point accompagnées du respect qu'on doit à son pere.

Vous me demandez, monsieur, ce que je pense de milord L....... & s'il a fait quelque démarche pour m'engager dans ses intérêts, à l'occasion des sentimens qu'il a conçus pour ma sœur Caroline. Il m'a fait l'honneur de m'écrire. Je vous renvoie sa lettre, avec une copie de ma réponse. A l'égard de son caractere, je dois dire que de tous les Anglois que j'ai rencontrés dans mes voyages, il n'y en a point dont la conduite & le bon naturel m'aient inspiré plus d'estime & d'amitié. La justice & mon inclination m'obligent également de lui ren-

dre ce témoignage. Quel feroit mon chagrin, s'il s'étoit démenti pour vous, & si ma fœur avoit oublié ce qu'elle vous doit!

Votre bonté vous fait ajouter que mon retour augmentera vos forces : que le ciel m'ôte les miennes, qu'il me prive à jamais du pouvoir de faire du bien, soit à moi, soit à ceux que j'aime, si j'oublie, ou si je cesse d'honorer & de respecter le plus indulgent de tous les peres! Je suis, &c.

CHARLES GRANDISSON.

Que dites-vous, Lucie, de cet admirable jeune homme? Mais observons qu'il promet, à son retour, d'ouvrir le fond de son cœur, & que jusqu'alors il demande que le traité qui le regarde soit interrompu. Ah, ma chere! quel pourroit être l'espoir d'une nouvelle connoissance, dont le cœur se seroit mal défendu? Considérons, si le chevalier Charles Grandisson étoit actuellement marié, cet obstacle ne donneroit-il pas à une femme raisonnable la force de surmonter sa passion? Il n'est donc pas impossible d'en triompher : & si celle qui croit la victoire possible dans une supposition, y trouvoit de l'impossibilité dans une autre, je l'exhorterois à mourir de honte, ou du moins à pleurer sa folie dans une profonde humiliation.

La lettre du jeune chevalier ne tomba dans les mains de ses sœurs qu'après la mort de leur pere, qui arriva quelques semaines après qu'il l'eut reçue, c'est-à-dire, avant qu'il eût envoyé à son fils la permission de revenir. Vous jugerez sans peine qu'elles furent vivement alarmées des préventions que leur pere avoit cherché à faire naître contr'elles dans le cœur de leur frere, & que cette crainte ne fit qu'augmenter après sa mort. Il avoit suspendu le traité de mariage; & tous ses soins s'étoient tournés à l'arrangement de ses affaires. Il fit venir d'Irlande l'intendant qu'il y avoit pour cette partie de son bien. Il employa quelques jours à lui faire rendre ses comptes. L'intendant des biens d'Angleterre rendit aussi les siens; mais ces deux hommes, agissant de concert, trouverent le moyen de lui faire approuver tous leurs mémoires, sur des résultats généraux qu'il promit de signer. Il sembloit que dans tous ses arrangemens, il ne redoutoit que l'œil de son fils. Etrange force du vice, pour dégrader jusqu'à la fierté!

Mais qui répondra de la réformation d'un libertin d'habitude, lorsqu'il se trouve exposé à la tentation? Observez ce qui suit. M. Filmer, Intendant d'Irlande, connoissant les foiblesses de son maître, avoit ame-

né de Dublin une jeune fille d'environ seize ans, sous prétexte de visiter deux vieilles tantes qui faisoient leur demeure à Londres. Elle avoit toujours vécu dans l'innocence, mais ces parens irlandois, gens sans vertu, avoient si peu pensé à lui en inspirer, qu'ils l'avoient élevée, au contraire, dans l'idée que ses agrémens naturels serviroient quelque jour à sa fortune, & n'avoient pas cessé de lui répéter qu'elle n'en devoit pas attendre d'autre. M. Filmer, dans toutes les occasions qu'il avoit de voir sir Thomas, lui vantoit la beauté de miss *Orban*, & sur-tout son innocence, qui est un attrait puissant pour les libertins. Le chevalier Baronnet, qui suivoit de bonne foi ses nouvelles idées, se contenta d'abord de prêter l'oreille à ces artificieuses insinuations. Enfin la curiosité lui fit souhaiter de rendre une visite aux deux tantes. La niece n'étoit point absente. Sa beauté répondoit aux éloges de Filmer. Sir Thomas la vit plusieurs fois, & prit pour elle une si vive passion, qu'il ne dissimula point à son intendant, qu'il ne pouvoit vivre sans elle.

On ne pensa qu'à tirer avantage de son aveuglement. Il offrit des conditions brillantes; mais, pendant quelque tems, les vieilles tantes ne voulurent entendre parler que de mariage. Sir Thomas avoit vécu

trop long-temps dans le monde, pour devenir aisément leur dupe. Cependant on lui fit des propositions, desquelles on parut déterminé à ne pas se relâcher, la jeune fille, qui l'aimoit, lui disoit-on, avec une tendresse qu'elle n'avoit jamais eue pour personne, dût-elle en mourir de chagrin & de langueur. C'étoit flatter bien adroitement un homme qui avoit trois fois l'âge de sa maîtresse, & qui étoit encore sensible au plaisir d'être aimé.

Les conditions étoient, qu'il commenceroit par assurer à miss Orban une pension viagere de cinq cents livres sterlings; & que si l'on pouvoit obtenir le consentement de son pere & de sa mere, il leur en feroit une de deux cents sur les deux têtes; que miss Orban feroit sa demeure dans une des terres de sir Thomas, avec un équipage & la livrée de son amant, & que, pour sauver bienséance, il consentiroit tacitement qu'elle prît son nom : les deux tantes se remettoient à sa générosité, de la récompense qu'elles croyoient mériter pour cet inportant service.

Leurs demandes parurent excessives à sir Thomas. Il résista quelque tems; mais l'artifice étant employé de tous côtés pour le séduire, l'amour, ce *nom prostitué*, comme je l'ai déjà dit, le força de se courber

ſous le joug. Son embarras étoit de fournir à cette nouvelle dépenſe, ſans augmenter le déſordre de ſes affaires, & de trouver des prétextes pour continuer de tenir ſon fils dans l'éloignement. D'ailleurs, madame Oldham n'étoit pas plus tranquille depuis qu'il lui avoit parlé du retour de ſon fils, & ſouhaitoit de quitter le ſéjour d'Eſſex, dans la crainte de ſe rendre auſſi odieuſe au jeune Grandiſſon, qu'elle l'étoit à ſes deux ſœurs. Dans cette variété d'inquiétudes, il crut devoir commencer par ſe défaire de ſon ancienne maîtreſſe; & prenant le chemin d'Eſſex, avant que d'avoir ſigné ſon nouveau traité avec les tantes de miſs Orban, il réſolut, pour fournir à tant de frais, de faire abattre une magnifique futaie, qui attendoit, diſoit-il, impatiemment la cognée, & qu'il avoit toujours réſervée, néanmoins, comme une reſſource qui devoit aider ſon fils à nettoyer une partie de ſa ſucceſſion.

Il arriva dans ſa terre d'Eſſex. Mais là, tandis qu'il étoit rempli de ſes projets, & qu'il commençoit à traiter paiſiblement avec madame Oldham, qui prenoit ce changement pour le plélude d'une véritable réformation, il fut attaqué d'une fievre violente, qui le priva, dans l'eſpace de trois jours, de cette force de

corps & d'esprit dont il avoit si long-tems abusé. Son intendant anglois prit la poste aussitôt, dans l'espérance de lui faire signer ses comptes. Mais l'empressement avec lequel il se présenta au château, fit naître des soupçons qui ne permirent point à madame Oldham de lui accorder la vue de son maître. Filmer, qui étoit allé au-devant de madame Orban, pour l'amener à Londres, & la faire assister à la conclusion de l'infame traité de sa fille, arriva aussi, ses comptes à la main; & ne trouvant au château que le sujet d'une affreuse consternation, il se retira dans une hôtellerie voisine, avec un reste de confiance au vigoureux tempérament du malade. Ce ne fut que le sixieme jour, lorsque les médecins eurent déclaré qu'ils n'en espéroient plus rien, que madame Oldham fit avertir les deux sœurs, de la misérable situation de leur pere. Elles partirent sur le champ. On ne pouvoit leur supposer beaucoup d'affection pour une femme qui avoit causé une partie de leurs chagrins. M. Everard Grandisson, dont elles étoient accompagnées, lui fit dire, de leur part, que rien ne devoit l'arrêter plus long-tems auprès de leur pere. Elle avoit déjà eu la prudence d'éloigner ses enfans: mais elle insista

conſtamment à demeurer, ſoit par des motifs de tendreſſe, ou pour éviter les ſoupçons d'avoir détourné quelques effets; car après la mort de ſir Thomas, elle n'attendoit aucune pitié de la famille. Malheureuſe femme! A quel titre y auroit-elle pu prétendre? Miſs Caroline conſentit, & fit conſentir ſa ſœur, à la voir demeurer. Rien ne fut ſi choquant pour elles que d'entendre leur pere, dans ſon délire, répeter ſans ceſſe le nom de miſs Orban, quoiqu'elles n'euſſent rien appris du nouveau traité, & que madame Oldham n'en fût pas mieux informée. Quelquefois auſſi, on lui entendoit prononcer le nom de ſon fils; mais c'étoit toujours avec quelques marques de crainte ou de confuſion. Le huitieme jour, les médecins l'ayant abandonné, ſes filles dépêcherent un courier à leur frere, pour lui faire hâter ſon retour. Elles ſavoient par des lettres récentes, qu'ayant laiſſé Miſs Emilie Gervin à Florence, ſous la garde du docteur Barlet, il étoit venu attendre à Paris la permiſſion de repaſſer en Angleterre. Le dixieme jour, ſir Thomas revint un peu à lui-même. Il reconnut ſes filles. Il pleura ſur elles. Il regretta de ne les avoir pas traitées avec plus de tendreſſe. Madame Oldham s'é-

tant, approchée, de lui il se reconnut coupable du désordre dans lequel il l'avoit engagée. Mais cet intervalle de raison dura peu. Il retomba dans son délire, & vers le soir il expira dans les plus violentes agitations. Joignez une larme aux miennes, ma chere Lucie, pour la terrible fin de sir Thomas Grandisson, quoique nous ne l'ayions pas connu.

Les deux sœurs, M. Grandisson & madame Oldham, pour sa sûreté, mirent leurs sceaux dans tous les lieux où l'on pouvoit supposer qu'il y avoit des papiers d'importance, ou de précieux effets ; & M. Grandisson prit sur lui l'office de congédier madame Oldham. Il eut la dureté, lui qui ne valoit pas mieux qu'elle, de lui refuser jusqu'à la permission d'emporter ses habits. Les méchans, ma chere, sont ceux qui affectent le plus de sévérité pour la punition des autres. Madame Oldham pleura fort amérement, & fit des plaintes de cette rigueur ; mais loin d'exciter la pitié de M. Grandisson, elle fut renvoyée à l'arrivée du jeune chevalier, dont on lui fit craindre une justice encore plus févere. Elle en appella aux deux sœurs, qui lui reprocherent la vie qu'elle avoit menée contre ses propres lumieres ; & sur-tout l'abus qu'elle

avait fait de la confiance de leur pere, pour lui inspirer, à l'égard de ses enfans, une cruauté qui n'étoit pas dans son naturel. Des filles si bien nées avoient raison, sans doute, de chercher des excuses pour la conduite de leur pere ; mais la malheureuse Oldham paya pour tout.

Je me laisse tellement entraîner par l'intérêt que je prends à cette histoire, qu'il ne m'est point encore arrivé de l'interrompre pour vous parler de l'agrément avec lequel nous vivons ici. Les deux sœurs apportent tous leurs soins à me faire trouver le tems trop court. Miss Emilie me paroît charmante, par la douceur de son naturel, & par je ne sais quoi de simple & d'enfantin, qu'on ne croît pas devoir attendre de la grandeur de sa taille. Milord L.... est l'homme aimable & judicieux que je vous ai déjà représenté.

Mais il est vendredi matin, & point de sir Charles ! Cantorbery doit être une ville bien séduisante. Avez-vous jamais été à Cantorbery, ma chere ?

C'est demain que milady D...... doit faire sa visite à ma tante. Je compte que ma lettre est arrivée dans son tems. Mon impatience est assez vive.... mais pourquoi serois-je impatiente ? Milady D..... est la

bonté même : j'espere qu'elle prendra bien mon refus, & sur-tout qu'elle n'en appellera point.

Il me reste une grande partie de l'histoire de cette famille à vous raconter. Pourquoi n'écrit-on pas aussi promptement qu'on parle? Mais, chere Lucie, n'êtes-vous pas curieuse d'être un peu mieux informée de ce qui regarde cette jeune personne avec laquelle sir Thomas avoit commencé à traiter pour son fils? Ah! ma chere, dans quelque état que cette négotiation soit à présent, il y a une jeune personne au monde, en faveur de laquelle les deux sœurs s'intéressent; c'est ce que j'ai découvert; & suivant les apparences, je ne serai pas long-tems sans savoir son nom, ou du moins si sir Charles a du goût pour elle. Adieu, très-chere Lucie. Vous aurez bientôt la suite de ma relation.





LETTRE XXXIX.

Miss BYRON *à miss* SELBY.

VOUS savez, ma chere, combien d'affaires importantes dépendoient de la conduite & de la décision du jeune chevalier. Milord L..... étoit alors en Ecosse, où il avoit marié deux de ses trois sœurs, pour éclaircir son bien, & dépendre moins, soit de la justice, soit de la générosité de sir Thomas Grandisson. Miss Charlotte étoit dans une dépendance absolue de l'amitié de son frere. La malheureuse Oldham avoit deja reçu de tristes preuves du changement de sa fortune, & ne pouvoit douter que les deux sœurs, avec tant de sujets d'aversion, n'animassent contr'elle un frere dont elle avoit contribué à diminuer la fortune par les profusions de leur pere. Les deux intendans trembloient à l'approche de leur nouveau maître, dans le doute qu'il voulût signer des comptes informes, auxquels le délire continuel de leur pere ne lui avoit pas permis de mettre la derniere main. Miss Orban, sa mere, & ses deux tantes, quoi-

que trompées dans leurs principales eſpérances, avoient quelques prétentions, qu'elles étoient embarraſſées à faire valoir ſans honte. Milord W...... oncle maternel de ſir Charles, n'avoit actuellement aucun intérêt à démêler avec le fils de ſa ſœur; mais n'ayant point de plus proche héritier, il ne pouvoit éviter des communications dont la crainte empoiſonnoit déjà ſes plaiſirs. Outre qu'il avoit mal vécu avec le pere, & que cette ancienne diſpoſition s'étendoit juſqu'au fils, il étoit gouverné depuis la mort de ſa femme par une maîtreſſe qui n'avoit ni la naiſſance ni l'eſprit & l'éducation de madame Oldham; & cette femme, qui ne devoit qu'à ſon adreſſe l'aſcendant qu'elle avoit ſur lui, n'en uſoit pas pour lui faire ſouhaiter le retour & l'affection de ſon neveu. Enfin, le traité de mariage qui avoit été commencé par ſir Thomas, demandoit auſſi quelque conſidération, pour être renoué, ou tout-à-fait rompu. Telle étoit la ſituation des affaires de cette famille, lorſque ſir Charles reçut le courier de ſes ſœurs.

Il ne leur fit point de réponſe; mais partant auſſi-tôt pour Calais, il fit le voyage avec tant de diligence, qu'il entra dans Londres deux jours après la mort

de son pere. Ses sœurs, qui ne recevoient point de ses nouvelles, conclurent qu'il arriveroit aussitôt qu'une lettre, & l'attendoient d'heure en heure. Jugez, ma chere, quelle devoit être leur agitation à l'approche d'un frere qu'elles n'avoient pas vu depuis huit ou neuf ans, de qui toute leur fortune dépendoit, aux yeux duquel un pere les avoit représenté coupables, & qui avoit été lui-même invariablement fidele à tous ses devoirs.

Au moment qu'il parut dans sa chaise de poste, toutes les portes furent ouvertes. Il descendit, il entra, & ses deux sœurs allerent au-devant de lui Son air noble, que les circonstances rendoient plus grave & plus majestueux, les frappa d'autant de respect que de tendresse & d'admiration. O mon frere! s'écria miss Caroline, en s'avançant, les bras ouverts. Mais, comme arrêtée par un mêlange de crainte, puis-je dire mon frere? ajouta-t-elle; & dans son trouble, elle parut prête à s'évanouir. Il se hâta de l'embrasser, pour la soutenir entre ses bras. Miss Charlotte, également frappée de l'émotion de sa sœur & de la présence de son frere, rentra promptement dans la chambre d'où elle venoit de sortir, & n'eut que la force de se jeter dans un fau-

teuil. Sir Charles la ſuivit, en tenant les bras paſſés autour de miſs Caroline, & la raſſurant par les plus tendres expreſſions. Ses regards empreſſés, en s'avançant vers Charlote, ſa main qu'il lui tendit, pour l'inviter à la confiance, eurent bientôt le pouvoir de la fortifier. Elle ſe leva, elle jeta les deux bras autour de ſon cou: & lui, preſſant ſes deux ſœurs contre ſon ſein, recevez, leur dit-il, votre frere, votre ami; repoſez-vous ſur ſa plus tendre & ſa plus conſtante affection.

Elles m'ont dit que ce langage & le ton dont il fut prononcé, avoient eu l'effet d'un baume pour calmer leur agitation. Lorſque chacun ſe fut aſſis, ſir Charles qui s'étoit placé vis-à-vis d'elles, les regarda pluſieurs fois, l'une après l'autre, comme s'il n'eût pu ſe raſſaſier du plaiſir de les voir. Enſuite les prenant toutes deux par une main, que de charmes! leur dit-il. Avec quelle admiration je regarde mes ſœurs! Il faut que les qualités de l'ame répondent à cette figure. Quel plaiſir, quel orgueil je vais prendre dans mes deux ſœurs!

Chere Charlotte, dit alors miſs Caroline, en prenant l'autre main de ſa ſœur; ne trouvez-vous pas dans les traits de

non frere tout ce qu'on nous a dit de à bonté? De quoi me suis-je effrayée? 'avoue, répondit Charlotte, que le cœur n'a manqué aussi. Je ne puis dire pourquoi. Mais nous avons tremblé...... Oui, monsieur, nous avons tremblé.... O mon frere! nous n'avons jamais eu dessein de manquer au devoir. Elles versoient toutes deux un torrent de larmes.

Aimez votre frere, leur dit-il; aimez-moi toutes deux; comme je ferai mes efforts pour mériter votre affection. Les filles de ma mere ne peuvent s'être écartées du devoir. Des méprises apparemment, de fâcheux mal-entendus, chacun de nous n'a-t-il pas ses jours & ses ombres? Jetons un voile respectueux..... Il ne put achever. Il pressa successivement de ses levres les deux mains qu'il tenoit encore; & s'étant levé, il marcha vers la fenêtre, en tirant son mouchoir. Quelles idées purent lui causer cette émotion? C'étoit sans doute la malheureuse conduite de son pere, & l'image de sa mort récente. Il n'est pas surprenant qu'un tel fils ne pût se défendre dans cet instant, d'une infinité de tristes réflexions. Ensuite revenant vers ses sœurs, il leur demanda la permission de se retirer pour quelques momens. Un pere, leur dit-il en détour-

nant le visage, exige ce tribut. Il attacha les yeux, d'un air attendri, sur les portraits de son pere & de sa mere, qui se trouvoient devant lui; & sans ajouter un seul mot, il quitta ses deux sœurs avec une profonde révérence.

Une demi-heure après, il reparut dans un autre habillement; & les ayant saluées d'un air de tendresse, qui acheva de bannir toutes leurs craintes, il fit recommencer l'heureux regne de la confiance & de l'union fraternelles. M. Grandisson se présenta aussi. Je crois avoir observé dans une autre lettre, que prenant quelquefois un ton conforme à sa conduite, il s'étoit promis de rire beaucoup du caractere sérieux qu'on attribue à son cousin, & qu'il se vantoit même de l'initier aux plaisirs de Londres, & d'en faire un homme de goût. Mais il fut si surpris de l'air de dignité qu'il vit répandu dans toute sa personne, & si charmé néanmoins de l'agrément & de la facilité de ses manieres, qu'il ne put s'empêcher de dire ensuite aux deux sœurs : quel homme que votre frere ! De quelle satisfaction mon oncle s'est-il privé !

Il entretint sir Charles des circonstances de la maladie & de la mort de son pere. Il s'emporta contre madame

Oldham, en se faisant un triomphe de la conduite qu'il avoit tenue avec elle; & rappellant tout ce qu'il avoit à lui reprocher dans l'état où elle avoit vécu, il ne manqua point de relever l'obstination qu'elle avoit eu à demeurer au château jusqu'au dernier moment de la vie de sir Thomas, & la présomption qui lui avoit fait exiger que son sceau fût mis par-tout avec celui de la famille. Sir Charles prêta l'oreille à ce récit, sans aucune marque d'approbation ni de blâme. Il demanda si l'on avoit trouvé un testament; M. Grandisson répondit qu'on avoit cherché partout, sans en avoir pu trouver. Ce que je pense à faire, dit alors sir Charles, c'est de placer les vénérables restes avec les cendres de ma mere. Mon pere, je le sais, a toujours eu cette intention. Je ferai faire, à la mémoire des deux, un tombeau moins somptueux qu'élégant, avec une inscription modeste, qui contiendra plutôt une instruction pour les vivans que l'éloge des morts. Les funérailles seront décentes, mais sans ostentation; & ce qui ne sera point employé à des formalités plus éclatantes, servira secrétement à soulager les misérables de la paroisse, ou quelques pauvres fermiers de mon pere, qui sont chargés d'une nom-

breuse famille, & qui employoient honnêtement leur travail & leur industrie à la soutenir. Ces sentimens parurent étranges à M. Grandisson. Il fit souvenir sir Charles du goût que son pere avoit toujours eu pour la magnificence. Mais les deux sœurs trouverent une vénérable noblesse dans les idées de leur frere, & se firent honneur d'y applaudir. La cérémonie fut exécutée avec un air égal de décence & de piété.

Après avoir rempli ce premier devoir au château de Grandisson, sépulture de leurs ancêtres, sir Charles se rendit d'abord à Londres avec ses sœurs, pour commencer, en leur présence, à lever le scellé dans la maison de Saint-James-Square. Ils n'y trouverent d'important que les meubles, & un grand nombre de papiers, qu'il mit en peu de jours dans un ordre admirable, où ils n'avoient pas été depuis long-tems. Delà ils se transporterent à leur terre d'Essex. Sir Charles dit à ses sœurs qu'on ne pouvoit se dispenser de faire avertir madame Oldham, qui s'étoit logée dans une ferme voisine, & que sa présence étoit nécessaire pour la levée des sceaux, puisqu'elle y avoit mis aussi le sien. Les deux demoiselles prierent leur frere de ne pas les obliger de la voir.

y consentit, en leur disant qu'il au-
oit souhaité de pouvoir s'en exempter
ui-même; mais que tous les devoirs de-
oient être remplis. Cette pauvre dame
ut appellée, & ne vint au château qu'en
remblant.

Je suis sûre, ma chere Lucie, que le
récit où je vais entrer ne peut vous dé-
plaire. Mon attention s'est soutenue plus
que jamais pour toutes ces circonstances,
à mesure qu'elles sortoient de la bouche
de miss Charlotte Grandisson, dont la
mémoire étoit aidée par celle de sa sœur.
Vous savez que j'aime ces scenes tou-
chantes, où la représentation des paroles
& des mouvemens forme un tableau vif
& naturel.

Sir Charles, ne s'attendant point à voir
arriver sitôt madame Oldham, étoit
dans ses écuries avec son écuyer, occupé
à visiter les chevaux de son pere, qui
étoient en grand nombre, & des plus
beaux du royaume. Par la méprise d'un
valet de chambre, la pauvre femme fut
conduite à l'appartement des deux sœurs.
Comment donc? dit miss Caroline au
valet, nous ne devions pas la voir. Mille
pardons! répondit-elle humblement; &
faisant une profonde révérence, elle alloit
se retirer. Mais elle fut arrêtée par les

discours de miss Charlotte, qui lui dit : c'est mon frere qui vous a fait appeller. Comptez, madame, que nous n'y avons aucune part. Mon frere assure que vous devez assister à la levée des sceaux, parce que vous avez jugé à propos d'y mettre aussi le vôtre. Votre présence ne lui fera pas plus de plaisir qu'à nous. Cependant, préparez-vous à le voir. Vous ne paroissez pas trop en état. Je n'en suis pas surprise.

Je vous ai dit plusieurs fois, Lucie, que miss Charlotte se reproche d'avoir été trop vive, & qu'elle croit devoir à l'exemple de son frere plusieurs changemens avantageux qu'elle reconnoît dans son propre caractere.

En état ? répondit la pauvre femme ; hélas ! très-peu en effet ; moins que vous ne le pouvez croire. Permettez, mesdemoiselles, que je me recommande à votre générosité ; & je ne crains pas de dire à votre pitié. J'implore l'une & l'autre. En vérité, mon sort est à plaindre.

Il est tel que vous le méritez, lui dit miss Charlotte.

Je suis sûre, lui dit miss Caroline, que les plus grandes peines sont pour nous. Elle m'a confessé qu'elle avoit alors son amant dans la tête, comme dans le cœur.

Si je pouvois ſortir ſans voir ſir Charles, reprit madame Oldham, je lui en ſerois obligé comme d'une faveur. Je ne me ſens point la force de ſoutenir ſa vue. Je renonce volontiers à voir lever le ſcellé. C'eſt de votre pitié, meſdemoiſelles, & de la ſienne, que je veux tout attendre.

Cruelles filles! Leur donnerai-je ce nom, chere Lucie? oui, en vérité. Elles ne lui propoſerent pas de s'aſſeoir, quoiqu'elles viſſent l'excès de ſa terreur, & qu'elle eût la modeſtie de demeurer debout devant elles. Dans quelle humiliation la conſcience ne jette-t-elle pas une ame coupable, lorſque ſes reproches ſont accompagnés du poids de l'infortune? Mais la vertu ne devroit-elle pas s'appaiſer, en voyant reconnoître au pécheur, par la contenance, par ſon langage & ſa conduite, que la main de Dieu eſt appeſantie ſur lui? Cependant il en coûte peut-être à ceux qui ſouffrent.... Voyons; c'eſt à moi d'examiner ſi j'ai pardonné du fond du cœur à ſir Hargrave Pollexfen. Je ferai quelque jour cet examen.

Vous avez donc pris le deuil, madame? Dirai-je que ce fut miſs Caroline qui lui fit cette queſtion, & qui ajouta;

& le grand deuil même ; vos titres sont apparemment dans le lieu de votre demeure ?

Je vous ai dit, ma chere, que bien des gens donnoient à madame Oldham le nom de milady Grandisson ; & que sa naissance, son éducation, son esprit, quoique trop foibles pour soutenir sa vertu contre la nécessité & la tentation, auroient pu la faire aspirer à ce titre.

Elle répondit modestement : mon deuil est réel, mesdemoiselles ; mais je vous assure que je n'ai jamais pris un titre auquel je n'ai jamais eu la moindre pensée de me procurer des droits. Le public, repliqua miss Charlotte, vous fait donc une grande injustice. Alors la triste Oldham remit aux deux sœurs les clefs du garde-meuble, de l'office & des caves, que personne n'avoit pensé à lui redemander lorsqu'elle avoit quitté le château, & leur demanda pardon, encore une fois, de s'être présentée devant elles sans y être attendue. Elles firent prendre les clefs par une de leurs femmes. J'entends mon frere, dit Caroline. Vous allez savoir, madame, ajouta Charlotte, ce que vous devez attendre de sa part. La pauvre femme pâlit & trembla. Qu'il devoit se passer de choses dans son cœur ! Sir

Sir Charles entra. Les deux sœurs étoient au fond de la chambre, & madame Oldham proche de la porte. Il la salua fort civilement. Je suppose, lui dit-il, que j'ai l'honneur de saluer madame Oldham? Prenez la peine de vous asseoir, madame. Je vous ai fait appeller pour assister à la levée des sceaux. De grace, madame, asseyez-vous. Il la prit par la main, & la conduisit sur un fauteuil; il s'assit entr'elle & ses sœurs. Elles avouent que cette politesse les surprit. Les cheres personnes avoient oublié, dans ce moment, que la justice & la bonté doivent être inséparables dans une ame vertueuse.

Rassurez-vous, madame, reprit leur généreux frere, en observant d'un œil de pitié l'embarras de madame Oldham. Il se tourna aussitôt vers ses sœurs, comme pour lui laisser le tems de se remettre. Un torrent de larmes la soulagea. Elle fit ses efforts pour étouffer quelques sanglots, qui ne laisserent pas de se faire entendre. Cette agitation attirant les regards des deux sœurs, il se leva; & sous prétexte de leur faire quelques demandes, sur un tableau qui étoit de l'autre côté de la chambre, il les y conduisit toutes deux.

Enſuite, retournant vers elle, il approcha ſon fauteuil auſſi près qu'il put du ſien; il la prit encore par la main: Je n'ignore point, lui dit-il, votre triſte hiſtoire. Raſſurez-vous, madame. Il lui laiſſa quelques momens pour rappeller ſes eſprits; & reprenant: vous voyez en moi, madame, ajouta-t-il, un ami prêt à vous remercier de tous les bons offices que vous nous avez rendus, & prêt de même à jeter le voile ſur tous les ſujets de plainte.

Elle ne put ſoutenir tant de bonté; & dans ſon premier mouvement, elle voulut ſe jeter à ſes pieds; mais il la retint. Votre malheur, lui dit-il, eſt de n'avoir point aſſez veillé ſur vous-même. Cependant j'ai ſu que l'amour y avoit eu beaucoup de part, & que vous méritiez celui qu'on a eu pour vous. C'eſt le déſordre de votre fortune qui vous a jetée dans notre famille. Vous avez fort bien gouverné cette terre, pendant le ſéjour que vous y avez fait; j'en ai des preuves, d'une main dont tout le monde doit reſpecter ici le témoignage.

Il y a beaucoup d'apparence que ſir Thomas, dans ſes lettres, avoit repréſenté madame Oldham à ſon fils, comme une femme intelligente, à laquelle il con-

fioit le ſoin de ſes affaires ; & que c'étoit uniquement ſous ce jour qu'un fils ſi reſpectueux vouloit la conſidérer. Elle dit quelques mots des ſoins qu'elle avoit apportés.... de ce qu'elle auroit voulu faire... ſi la.... Il l'interrompit : n'en parlons plus, madame. M. Grandiſſon, qui eſt d'un excellent naturel, mais un peu trop ardent, m'a dit qu'il vous a marqué de la rigueur. Il reconnoît que vous l'avez ſoufferte patiemment ; la patience eſt une vertu qui ne marche jamais ſeule. Je ne penſe pas, comme lui, que vous ayiez eu tort de vouloir participer au ſcellé. Il ſe trompe, vous le deviez ; & je ſuis porté à croire qu'une femme auſſi prudente que vous, n'a pu s'oublier dans la forme. Pour bien juger de la conduite d'autrui, il faut être capable d'entrer dans ſa ſituation, & de ſe mettre comme à ſa place.

O mon frere ! s'écrierent en même tems les deux ſœurs, avec un mêlange d'embarras & d'admiration. Il les pria d'être tranquilles un moment. Tous, autant que nous ſommes, ajouta-t-il, n'avons-nous pas beſoin d'un peu d'indulgence ? Elles confeſſent aujourd'hui, que ne ſachant pas trop bien ſi les accuſations de leur pere n'avoient pas quelque part à cet avis, elles

en furent mortifiées. Cependant, quel moyen de s'en offenser, lorsqu'elles voyoient tant de patience & de douceur dans un frere beaucoup plus intéressé qu'elles à cette scene? Il prit occasion de l'éloignement du dîner, pour demander du chocolat: & s'adressant à madame Oldham, il lui dit civilement, qu'elle savoit, sans doute, où toutes ces provisions étoient placées. Elle répondit qu'elle avoit remis les clefs. Miss Caroline les offrit à son frere, qui donna ses ordres à une femme de chambre, en priant madame Oldham d'avoir la bonté de lui servir de guide.

Les deux sœurs comprirent aisément que c'étoit un prétexte, pour donner quelques momens de relâche à cette malheureuse femme, & pour se procurer le tems de leur faire goûter la conduite qu'il vouloit tenir avec elle. Aussitôt qu'elle fut sortie, il leur parla dans ces termes: permettez, mes cheres sœurs, que je vous prie de juger un peu favorablement de moi dans cette occasion. Je ne suis point capable de vous désobliger; mais ce n'est pas sur le mérite de cette pauvre femme, que nous devons régler notre conduite. La mémoire de notre pere y est intéressée. Nous devoir-

il compte de ses actions ? Nous le devoit-elle des siennes ? Ils étoient indépendans tous deux. C'est nous-mêmes qui devons à madame Oldham de la justice pour ses droits, de la générosité pour notre propre honneur, & de la bonté même, en faveur d'un pere à qui nous devons, avec la vie, tout ce qui passe pour des avantages distingués dans l'opinion des hommes. M. Grandisson l'accuse d'avoir vécu avec trop de faste. Est-ce elle qu'il faut en accuser ? Et nous, si nous n'oublions pas de qui nous tenons le jour, aurions-nous bonne grace d'en accuser personne ? Le goût de mon pere pour la magnificence n'étoit que trop connu. Il aimoit cette maison. Ses nobles inclinations le suivoient par-tout. J'ai plusieurs de ses lettres, dans lesquelles il me vante l'économie de madame Oldham. N'étoit-il pas libre de faire l'usage qu'il vouloit de sa fortune ? Elle n'est à nous que depuis sa mort. Il pouvoit la diminuer beaucoup plus. Cette économie de madame Oldham, est le seul côté sur lequel notre attention doive tomber ; & nous trouvons qu'il est en sa faveur. S'il a manqué quelque chose à la bonté de mon pere pour ses filles, elles peuvent se réjouir d'avoir mérité de lui ce qu'il auroit été plus heureux

qu'elles en euſſent obtenu ; & devant reconnoître que les peres ont une juſte autorité ſur leurs enfans, c'eſt une gloire pour elles d'y avoir été ſoumiſes. Il pouvoit donner à madame Oldham un titre qui nous auroit fait un devoir de la reſpecter. Mes ſœurs ont reçu de la nature une ame noble. Elles ſont filles de la plus généreuſe & la plus indulgente de toutes les meres. M. Grandiſſon a pouſſé trop loin la rigueur ; car je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt pas venue de vous ; mais il n'a pas eu, ſans doute, d'autre vue que celle de nous ſervir. D'un autre côté, ne pouvant me diſpenſer de voir cette malheureuſe femme, j'ai voulu juger de ſa conduite, avant que de la recommander à votre bonté. N'eſt-elle pas aſſez humiliée? Je la plains du fond du cœur. Elle aimoit mon pere. Je ne doute point qu'elle ne le pleure en ſecret, quoiqu'elle n'oſe avouer, ni faire valoir ſon amour. Qui nous empêche de la conſidérer ſeulement comme une gouvernante qu'il avoit établie dans cette terre? Il eſt digne de nous de faire penſer au public que nous ne la regardons point ſous un autre jour. A l'égard des preuves vivantes, malheureux innocens ! je regrette que ce qui fait les délices des autres meres, ne puiſſe être

ici qu'un ſujet de honte : mais gardons-nous de publier des fautes qui ſuppoſent deux coupables. Que dirai-je de plus ? Il ſeroit doulourenx pour moi d'avoir quelque choſe de plus à dire ; & peut-être n'en ai-je déjà dit que trop. Les circonſtances ſont d'une nature qui ne me permet point de leur donner toute leur force. Cheres ſœurs, je vous demande en grace de me laiſſer le ménagement de cette affaire. Loin la penſée de l'exiger comme un droit ! je me déteſterois moi-même, ſi j'étois capable d'exercer à la rigueur aucun de ceux dont la mort de mon pere m'a pu mettre en poſſeſſion : mais vous m'obligerez beaucoup, par la complaiſance que je vous demande.

Elles ne répondirent que par des larmes. Tant d'images touchantes les avoient attendries juſqu'à leur ôter l'uſage de la voix. Cependant, le retour de madame Oldham, qui vint leur offrir elle-même le chocolat, donna occaſion à quelques nouveaux traits de ſévérité. Elles le reçurent avec un ſimple mouvement de tête, & ſans une politeſſe ; tandis que ſir Charles, affligé de cette dureté, s'empreſſa de prendre lui-même une taſſe, qu'il offrit à madame Oldham, & qu'il la força de recevoir. Après le déjeû-

ner, il lui proposa de commencer la visite des appartemens. Montons, s'il vous plaît, lui dit-il, je vais faire ouvrir les portes, & mes sœurs prendront la peine de nous accompagner.

Les deux demoiselles se leverent pour le suivre. Vous jugez bien qu'en passant devant la pauvre Oldham, elles furent saluées d'une profonde révérence. Il me semble que je les vois marcher, tête levée, aussi majestueusement que nos duchesses dans une procession de couronnement. Miss Grandisson ne dissimule pas qu'elle trouva de l'excès dans les civilités de son frere. En montant avec sa sœur, qu'elle tenoit sous le bras, elle ne put s'empêcher de lui dire, que la politesse étoit une chose charmante; ni miss Caroline de répondre, qu'elle n'y comprenoit rien. Elles ne croyoient point que leur frere pût les entendre; mais, en marchant devant elles, il avoit prêté l'oreille; & tandis que madame Oldham étoit encore éloignée, il se tourna vers elles, pour leur dire à voix basse: ne faites pas trop peu, mes sœurs, & je vous promets de ne rien faire de trop. Elle est femme de condition. Elle sent son infortune. Souvenez-vous qu'elle n'a aucune dépendance

de vous, & qu'elle n'en a jamais eu. Les deux charmantes sœurs rougirent, & se regarderent mutuellement avec quelque confusion. Mon dessein n'est pas de vous chagriner, ajouta-t-il, d'un ton plus tendre; mais permettez-moi, lorsqu'il en est tems encore, de vous faire souvenir que vous avez l'occasion de montrer des sentimens dignes de vous.

Lorsqu'on fut à la porte de l'appartement où sir Thomas étoit mort, & qu'il habitoit ordinairement, madame Oldham pâlit tout-d'un-coup, & demanda d'être dispensée d'y entrer. Elle pleura fort amérement. Je me flatte, monsieur, dit-elle à sir Charles, que vous trouverez tout en bon ordre; il n'est point de questions auxquelles je ne sois prête à répondre: mais permettez-moi de vous attendre dans une chambre voisine: Il y consentit. Malheureuse femme! dit-il à ses sœurs. Quelle situation, de ne pouvoir faire éclater devant nous, une tendresse qui est la gloire de son sexe, & de toute l'espece humaine!

Dans un cabinet de la chambre de lit, il trouva une fort belle cassette avec une étiquette de la main de sir Thomas, qui portoit, *bijoux de ma femme.* La clef y

étoit attachée à l'une des anses, avec un cordon d'or. Il leur demanda si le partage des diamans de sa mere n'étoit pas déjà fait entr'elles ? Miss Caroline répondit que leur pere en avoit parlé plusieurs fois, mais que n'aimant point à les voir fort parées, il l'avoit toujours remis au tems de leur mariage. Prenez ce qui vous appartient, leur dit sir Charles, en mettant la cassette entre leurs mains. Il est inutile que j'assiste à l'ouverture. Je suis sûr qu'entre deux sœurs qui s'aiment si tendrement, il ne peut naître aucune dispute. La cassette est pesante, j'espere que vous y trouverez plus que des diamans.

Pendant qu'il faisoit l'inventaire de quantité de papiers, les demoiselles se retirerent pour faire celui des bijoux. Avec les diamans de leur mere, qui étoient renfermés dans un écrin fort précieux, elles trouverent trois bourses, dont l'une contenoit cinq cens guinées, avec cette inscription : *Epargnes de ma jeunesse*; & cent vingt autres pieces d'or dans deux papiers, qui portoient les noms de deux tantes, dont milady Grandisson avoit reçu ce présent. La seconde bourse contenoit la valeur de quatre cents guinées, en différentes monnoies d'or, qui lui étoient venues des libé-

ralités de ſa mere. La troiſieme portoit un aſſez long titre, qui la deſtinoit à ſon fils, avec un éloge fort tendre de ſes grandes qualités, & des vœux pour la confirmation des eſpérances qu'il avoit données dans ſon premier âge. Les deux ſœurs porterent auſſitôt cette bourſe à leur frere. Il la prit. Il lut l'inſcription, en détournant un peu le viſage : excellente mere ! leur dit-il, après l'avoir lue. Elle parle encore, toute morte qu'elle eſt. Puiſſe le ciel exaucer les vœux de ſa tendreſſe ! Enſuite, ouvrant la bourſe, il y trouva cinq grandes médailles du couronnement de différens princes, trois bagues de diamant, une riche tabatiere d'or ; &, ce qui fut plus précieux pour lui que tout le reſte, un portrait, qui étoit celui de ſa mere même, monté en or & garni de diamans. La reſſemblance en étoit admirable, & les deux ſœurs m'ont promis d'engager ſir Charles à me le montrer. Il le prit avidement : & l'ayant conſidéré quelque tems en ſilence, il le baiſa avec un ſentiment ſi tendre, qu'il fut accompagné de quelques larmes. Il ſortit un moment, pour ſe remettre d'une ſi vive émotion : mais étant rentré avec un viſage ouvert, ſes ſœurs lui rendirent compte de ce qu'elles avoient trouvé dans les deux

autres bourses, & lui offrirent l'or, en se contentant d'accepter les diamans & les bijoux. Il prit les trois bourses; & les vuidant sur une table, il mêla tout ce qu'elles contenoient. Elles peuvent être d'une valeur inégale, dit-il à ses sœurs; en les mêlant ainsi, le partage vous sera plus aisé. Ce portrait, ajouta-t-il, en le mettant dans son sein, est plus précieux pour moi que tout l'or & les diamans qui vous restent.

Je demande grace, chere Lucie, pour tous ces détails; mais quand je ne l'obtiendrois point, il me seroit impossible de faire autrement. Je trouve un délicieux plaisir à peindre les objets qui me plaisent. De grace, ne me l'ôtez point. Peut-être le payerai-je bien cher. J'ai plus d'admiration pour cet homme-là, que je ne puis l'exprimer.

Il est samedi soir, & point de sir Charles Grandisson. De tout mon cœur.

Lorsque sir Charles & ses sœurs eurent achevé de visiter l'appartement de leur pere, ils suivirent madame Oldham dans le sien. Charmante demeure assurément: telle fut la premiere observation de miss Charlotte. Comment put-elle.... Ne savoit-

elle pas quelle avoit été la ſituation de cette femme, & qu'elle avoit été maîtreſſe abſolue dans la maiſon ? Son frere la regarda d'un air ſérieux.

Madame Oldham commença par leur montrer les meubles & quelques bons tableaux, qui étoient les débris, leur ditelle, de l'ancienne fortune de ſon mari ; mais qu'elle avoit ſauvés par accommodement avec les créanciers. Ce lieu, continua-t-elle, en leur montrant un cabinet, renferme tout ce que je poſſede au monde. M. Grandiſſon a jugé à propos d'y mettre ſon ſceau. Je le priai de m'en laiſſer tirer cinquante guinées, parce que j'avois fort peu d'argent ſur moi. Il refuſa d'y conſentir. Son refus m'a jetée dans quelque embarras ; mais c'eſt à votre bonté, monſieur, que j'ai recours aujourd'hui.

Les deux ſœurs avouent de bonne foi, qu'elles s'endurciſſoient à la vue de tout ce qui s'offroit à leurs yeux ; & qu'elles ſe dirent l'une à l'autre qu'il ne devoit pas être queſtion d'indulgence pour une femme qui ne paroiſſoit pas s'y attendre elle-même. Qu'il y a de gloire dans la bonté, ma chere, ſoit qu'on la conſidere en elle-même, ou dans ſes influences ! Ces deux aimables ſœurs étoient bien éloignées,

avant le retour de leur frere, d'être ce qu'elles sont aujourd'hui; elles ne se lassent point elles-mêmes de le répéter.

Comptez, madame, lui répondit sir Charles, qu'on vous rendra justice. M. Grandisson s'est un peu livré à son ardeur naturelle, mais il s'y est cru obligé dans une affaire de confiance. Vous pouvez avoir dans ce cabinet des lettres, des papiers qui n'ont aucun rapport à nous : je leve le scellé, & je vous laisse le soin de nous montrer ce qui doit être mis dans l'inventaire. Je ne veux rien voir de plus : elle offrit de tout exposer à la vue des deux demoiselles. Oui, dit miss Caroline; & dans ce premier mouvement, elle s'avançoit avec sa sœur. Mais sir Charles les prit toutes deux par la main, & les fit sortir avec lui, répétant à madame Oldham qu'elle pouvoit tout arranger à son gré, & qu'ils alloient l'attendre dans l'appartement voisin. Vous êtes extrêmement généreux, lui dit miss Charlotte: je souhaiterois du moins de l'être, répondit-il. Les cabinets des femmes ne doivent-ils pas être sacrés? D'ailleurs, souvenez-vous de qui cette femme étoit la gouvernante.

Quelques momens après, madame Oldham vint, les larmes aux yeux, prier les

demoiselles & leur frere de retourner dans le cabinet. Ils y trouverent sur la table & sur les chaises quantité de papiers, de linge, de dentelles, qu'elle y avoit déployés. Ces papiers, monsieur, vous appartiennent, dit-elle à sir Charles. J'avois ordre de les garder soigneusement. Pauvre femme! elle n'osa nommer celui dont elle tenoit cet ordre. Sir Charles lui demanda si ce n'étoit pas un testament : je ne le crois pas, lui répondit-elle: on m'a dit qu'ils regardoient les terres d'Irlande. Hélas! ajouta-t-elle, en s'essuyant les yeux; je n'ai que trop de raisons de croire que le tems a manqué pour un testament.

Je suppose, madame Oldham, lui dit assez malignement miss Charlotte, que vous avez pressé pour en obtenir un.

Elle convint qu'elle en avoit parlé plusieurs fois, & miss Caroline dit qu'elle n'en doutoit point.

Sir Charles, interrompant ces ameres observations, déclara qu'un testament lui paroissoit une des plus prudentes actions de la vie, & que, dans cette idée, il ne marchoit jamais sans le sien.

C'est ici, monsieur, lui dit madame Oldham en ouvrant un tiroir, qu'est mon argent, mes billets, & tout ce que j'ai pu ramasser, par des voies, monsieur, le ciel

m'en eſt témoin, qui ne me laiſſent craindre aucun reproche.

Puis-je demander, interrompit miſs Caroline, à quelle ſomme cela monte? Sir Charles ſe hâta de répondre: Qu'importe, ma ſœur, madame Oldham vous aſſure que tout eſt honnêtement acquis. Les deux ſœurs ſe dirent l'une à l'autre, comme elles me l'ont confeſſé; oh! nous n'en doutons pas. N'êtes-vous pas ſurpriſe, Lucie, de l'obſtination de leur haine? Je crains que mon oncle ne croie ici ſon opinion bien juſtifiée, lorſqu'il aſſure qu'une des choſes les plus difficiles du monde, eſt de ramener à la raiſon une femme qui s'en écarte.

Je ſuppoſe, répondit madame Oldham, que le tout peut monter à douze cents livres ſterlings. Elle regarda auſſi-tôt les deux demoiſelles, comme ſi cet aveu lui eût fait craindre leur cenſure. Douze cents! dit miſs Charlotte. Hélas! ma ſœur, que nous aurions été contentes, ſi nous avions eu quelquefois autant de ſchellings à partager entre nous! Sir Charles, que toutes ces réflexions chagrinoient, répondit qu'à l'âge où elles avoient été juſqu'alors, & dans la maiſon de leur pere, elles n'avoient pas eu beſoin de groſſes ſommes; mais qu'étant arrivées au tems de l'indépendance, il

comptoit que leur fortune ne feroit pas bornée à douze cents livres fterlings. Elles le remercierent par une profonde révérence, mais fans être moins perfuadées que les épargnes de madame Oldham étoient exceffives. Devoient-elles oublier, chere Lucie, que cette pauvre femme avoit deux enfans, pour ne rien dire d'un troifieme?

Tremblante, comme les deux fœurs l'avouent, elle continua de montrer un autre tiroir, qui contenoit, leur dit-elle, quelques préfens. Mais elle ne les redemandoit pas, ajouta-t-elle : elle ne les avoit jamais defirés, elle ne les avoit portés qu'une fois ; & fon deffein n'étoit pas d'en faire jamais ufage. Elle vouloit ouvrir le tiroir. Non, madame, lui dit fir Charles, difpenfez-vous de cette peine : les préfens font à vous. Tout l'argent qui eft ici ne vous appartient pas moins. Je me garderai bien de retrancher quelque chofe aux libéralités de mon pere. N'étoit-il pas le maître de fes actions? S'il avoit fait un teftament, n'auroit-il pas confirmé tout ce qu'il a fait pour vous? Apprenez-moi, vous madame Oldham, & vous cheres fœurs, le moindre deffein, la plus légere intention qu'il ait eue en faveur de quelqu'un, & je l'exécuterai auffi ponctuellement que s'il m'en avoit fait une loi par

ſes dernieres diſpoſitions. Nous bornerons-nous aux devoirs de la juſtice ? La loi n'eſt pas faite pour l'homme de conſcience & d'honneur.

Bon Dieu ! cet homme, chere Lucie, me fera tourner la tête.

Vous imagineriez-vous ce qui m'a fait arrêter ici ? J'ai quitté ma plume ; je me ſuis miſe à rêver : j'ai pleuré de joie. Il me ſemble, Lucie, que c'eſt de la joie qu'il y ait au monde un jeune homme de ce caractere. D'où viendroit-elle d'ailleurs ? Et je vais reprendre maintenant, avec des yeux qui ne ſont pas encore trop ſecs.

Ses ſœurs avouent qu'elles furent confondues ; mais que le tems n'étoit pas encore arrivé, où elles devoient approuver du fond du cœur tout ce qu'elles lui voyoient faire.

Madame Oldham fut touchée de ſa bonté juſqu'aux larmes ; & le repentir, ſans doute, y avoit part auſſi. Elle offrit aux demoiſelles de leur montrer... des diamans, je ſuppoſe. Mais ſir Charles lui dit en l'interrompant, que ſes ſœurss étoient des Grandiſſon, & lui retint le bras qu'elle étendoit vers le tiroir. Elle en ouvrit un autre, d'où elle tira quarante guinées encore, & quelque argent. Cette ſomme,

lui dit-elle, appartient à vous : je l'ai reçue pendant la derniere maladie de ſir Thomas. Il me reſte quelque autre argent : mes comptes étoient preſque finis, lorſque j'ai reçu ordre de quitter cette maiſon. Je les acheverai, pour les remettre entre vos mains. Il refuſa de prendre alors ce qu'elle lui offroit. Vous aurez la bonté, lui dit-il, de faire entrer cet argent dans les comptes.

Elle lui montra divers papiers, qui pouvoient regarder les affaires de la famille ; & tandis qu'il s'occupoit à les viſiter, ſes ſœurs paſſerent avec elle dans une autre chambre, où elles trouverent deux grandes armoires d'ébene, qui contenoient ſes habits. Elles avouent qu'elles ne réſiſterent point à la curioſité de les voir. Madame Oldham, empreſſée à leur obéir, avoit ouvert une des armoires, d'où elle avoit déjà tiré une robe, lorſque ſir Charles entra. Il parut mécontent : & prenant ſes ſœurs à l'écart, il leur demanda ſi ce qu'il lui voyoit faire étoit venu de ſon propre mouvement ? Il ajouta qu'il les prioit de dire que la propoſition venoit d'elles-mêmes, pour ne pas lui donner occaſion de penſer qu'il y eût une femme au monde, qui pût prendre plaiſir, dans ces circonſtances, à faire admirer ſes habits. Miſs Charlotte, qui com-

prit le ſens de cette réflexion, confeſſa auſſitôt que madame Oldham ne faiſoit rien qu'à leur priere. Je me le perſuade, reprit-il, & je juge qu'il en coûte beaucoup à ſa complaiſance. Vous êtes vives, cheres ſœurs. Peut-être échappe-t-il quelque choſe à votre attention. Quel plaiſir pouvez-vous eſpérer de cette curioſité? Ne ſavez-vous pas ce que vous devez attendre ici de la magnificence & de la bonté d'une perſonne dont vous devez reſpecter la mémoire? Elles baiſſerent les yeux, en rougiſſant, & madame Oldham fut priée de fermer l'armoire. La ſatisfaction qu'elle en eut, fit aſſez voir combien elle avoit été mortifiée du premier ordre.

Ah! ma chere Lucie, il faut que vous me permettiez encore une fois de reprendre haleine.

Je n'ai qu'une crainte: c'eſt que ſir Charles Grandiſſon, avec toute la politeſſe qu'il a pour notre ſexe, ne regarde les femmes, en général, que comme des créatures fort mépriſables. S'il eſt dans cette idée, je voudrois en être ſûre; non-ſeulement pour le trouver blâmable ſur quelque point, mais pour me faire un plaiſir de penſer qu'il ſeroit convaincu de ſon erreur, s'il connoiſſoit ma grand'maman & ma tante. D'un autre côté, vous étonnez-vous que ſes deux

sœurs, dont les exemples d'un tel frere ont comme agrandi l'ame, ne parlent de lui qu'avec une espece de transport? Miss Charlotte n'a-t-elle pas raison de mépriser ses amans, lorsqu'elle les compare à lui?

Il est dimanche: nous apprenons que sir Charles est à Londres, & qu'il n'y est que d'hier au soir. Oh! là-dessus, ses sœurs sont plus fâchées que moi. Quel prétexte aurois-je pour l'être? Mais je dis de lui, comme milady D...; il est si bon, qu'on souhaite d'être de ses amis. Et puis vous savez qu'il est mon frere.



LETTRE XL.

Miss Byron à miss Selby.

APRÈS avoir achevé la visite du château, & mis l'ordre convenable à chaque partie, sir Charles fit transporter par ses gens, dans l'appartement de madame Oldham, tout ce qui appartenoit à cete femme. Ensuite, lui en ayant remis la clef, il ordonna qu'on lui prêtât toute l'assistance qu'elle pourroit desirer pour le transport de ses effets, avec autant d'égards & d'attentions que s'il n'étoit point arrivé de changement dans la famille. Telles furent ses

expressions. Imaginez-vous les remerciemens & les larmes de cette pauvre femme. Les cheres sœurs laisserent échapper apparemment quelques marques de jalousie, du moins si l'on en juge par le discours qu'elles prêtent à leur frere, vous devez regarder, leur dit-il, la justice que je rends à ceux qui ne peuvent rien me demander qu'à ce titre, comme un gage de ce que je veux faire pour deux sœurs auxquelles je dois avec la justice, tous les sentimens d'une tendre amitié. Vous en auriez déjà ressenti les effets, si je n'avois appréhendé que la prudence ne resserrât trop mes intentions. Aussitôt que je connoîtrai ce que je puis, je ne perdrai pas un moment; & je ne mets point de bornes à vos espérances. Comptez que je les surpasserai, si j'en ai le pouvoir.

Mes cheres sœurs, continua-t-il, en leur serrant à toutes deux la main, je suis fâché qu'avec tant d'élévation d'esprit, vous soyez demeurées sous ma conduite. La meilleure des meres l'avoit toujours appréhendé. Mais aussitôt qu'il dépendra de moi, je vous mettrai dans une indépendance absolue de votre frere; & vous n'aurez à répondre de vos actions, qu'à vous-mêmes.

Elles ne répondirent d'abord que par des pleurs. Ensuite miss Caroline protesta

qu'elles feroient toutes deux leur bonheur de vivre ſous la conduite d'un frere tel que lui. A l'égard de l'*élévation*... elle ne put achever. Mais Charlotte, continuant pour elle, aſſura ſon frere qu'elles n'avoient rien dans l'eſprit & dans le cœur, qu'elles ne fuſſent prêtes à faire dépendre de ſes lumieres & de ſon amitié. Ce qui regarde le cœur, repliqua-t-il en ſouriant, ſera traité dans d'autres circonſtances. Je prierai Caroline de me déclarer ſes inclinations, & Charlotte de m'apprendre les ſiennes. Faites fonds, toutes deux, ſur le deſir que j'ai de vous voir heureuſes. Elles ne m'ont pas dit qu'elles ſe jeterent toutes deux à ſon cou; mais je me figure qu'elles le firent avec une égale tendreſſe.

En quittant madame Oldham, pour ſe rendre avec ſes ſœurs au château de Grandiſſon, il lui demanda quelles étoient ſes vues pour elle-même. L'infortune, lui dit-il, donne droit aux bons offices de ceux qui ſont dans une ſituation plus douce. Lorſque vous vous ſerez fixée, apprenez-moi dans quel lieu : & ſi vous m'informez de l'état de vos affaires, & des meſures que vous voulez prendre en faveur de ceux à qui vous devez vos premiers ſoins, la confiance que vous aurez pour moi ne ſera point inutile.

Et de grace, n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici; quelle fut la réponse de madame Oldham? Comment reçut-elle ce discours.

Notre chere Henriette, a répondu miss Charlote, prend un étrange intérêt à l'histoire de madame Oldham. Il faut satisfaire son empressement. Mais.... elle pleura beaucoup, comme vous n'en doutez pas. Elle joignit les mains: elle se mit même à genoux, pour prier le ciel de le bénir, lui & tout ce qui lui appartenoit. Elle ne pouvoit faire autrement.

Voyez, Lucie! Mais je demande à tout le monde si je suis blâmable. La plus rigoureuse vertu défend-elle d'être attendrie d'une histoire de cette nature? N'inspire-t-elle pas elle-même de la pitié pour ceux qui ont eu le malheur d'oublier leur devoir? Oui, j'en suis sûre, & je ne le fais pas moins que sir Grandisson; & tous mes chers parens en jugent de même. Je me regardois, il n'y a pas long-tems, comme une fille fort médiocre, en comparaison de ces deux sœurs; mais je commence à croire que je les vaux sur plusieurs points. A la vérité, elles n'ont point une grand'maman, une tante, telles que j'ai le bonheur d'en avoir. Elles ont perdu dans leur enfance, une excellente mere &

leur

leur frere n'eſt pas ici depuis long-tems. Son mérite, qui eſt venu répandre tout d'un coup le plus vif éclat, produit l'effet du ſoleil, pour faire obſerver des taches & des imperfections qu'on auroit eu peine à découvrir avant ſon retour.

Sir Charles engagea madame Oldham à lui donner par écrit ce qu'elle ſe propoſoit de faire pour elle-même, & pour ceux qui demeuroient livrés à ſes ſoins. Elle ne différa pas long-tems à lui donner cette ſatisfaction. Son deſſein, lui écrivit-elle, étoit de ſe retirer à Londres, pour l'éducation de ſes fils, de changer en argent comptant ſes meubles, ſes diamans, ſes habits, & tout ce qui lui paroiſſoit déformais au-deſſus de ſa ſituation ; de mener une vie retirée, & de ne ſe lier qu'avec des gens de bien. Elle joignit à ce tableau, un mémoire de tout ce qu'elle poſſédoit. Les deux ſœurs ignorent encore à quoi ſon bien peut monter : mais elles ſavent que leur frere lui a fait une penſion annuelle, en faveur des deux enfans qu'elle a eus de ſir Thomas ; & vraiſemblablement ſes faveurs croîtront pour eux, lorſqu'ils ſeront en état d'entrer dans le monde.

Il trouva tout en fort bon ordre au château de Grandiſſon. Mais il y étoit attendu par les deux intendans de ſon pere, qui lui

causerent le plus d'embarras. Sa pénétration lui fit bientôt reconnoître que leurs comptes avoient été faits de concert, avec si peu d'attention de la part de sir Thomas, qu'il les avoit abandonnés tous deux à l'inspection l'un de l'autre. Il entreprit d'examiner lui-même tous leurs mémoires ; & quoiqu'il leur passât plusieurs articles douteux ou mal éclaircis, il les força de reconnoître que la balance étoit beaucoup plus grande en sa faveur, qu'ils ne l'avoient représentée. L'usage qu'il fit de cette découverte, fut de dire à ses sœurs, que leur pere avoit été moins prodigue qu'on ne se l'imaginoit.

Dans ses discussions avec Filmer, non seulement il découvrit le traité qui regardoit miss Orban, mais on trouva des prétextes pour faire paroître devant lui cette jeune personne. Elle s'y présenta peut-être avec des vues plus innocentes que ceux qui l'amenoient. Il admira sa beauté ; il en fit même l'éloge à ses sœurs ; mais lorsque la mere & les deux tantes eurent observé que son admiration n'alloit pas plus loin que celle qu'on a pour un beau tableau ; elles revinrent aux engagemens de sir Thomas, qu'elles voulurent faire passer pour une promesse formelle de mariage : & deux lettres, qui furent produites donnoient beaucoup de vraisemblance à

cette supposition. Sir Charles en fut vivement affligé, pour l'honneur de son pere; sur-tout en reconnoissant qu'il avoit la tête & le cœur pleins de ce systême dans le dernier voyage qu'il avoit fait à sa terre d'Essex. Filmer lui proposa une conférence chez les deux tantes. Il y consentit pour éviter l'éclat; mais avant toute explication, il demanda un quart d'heure d'entretien particulier avec miss Orban. Comme il avoit affecté de louer beaucoup ses agrémens naturels, les tantes se flatterent qu'ils commençoient à faire une forte impression sur son cœur, & donnerent à leur niece des leçons qui répondoient à cette espérance. Mais au lieu d'éprouver le pouvoir de ses charmes, il employa le tems à tirer d'elle plusieurs aveux, qui lui firent connoître toute la bassesse de cette famille. En reparoissant avec la jeune fille, qu'il conduisoit par la main, il fit à sa mere des reproches si vifs, du rôle qu'elle étoit venue jouer dans cette infame entreprise, qu'elle tomba évanouie à ses pieds. Les tantes furent épouvantées; leur niece pleura, & promit au ciel de s'assujettir aux loix de l'honneur.

Sir Charles leur proposa de lui rendre les deux lettres de son pere, & d'ensevelir cette affaire dans un éternel oubli, en

promettant, à ces conditions, de donner mille guinées à miſs Orban, lorſqu'elle trouveroit l'occaſion de s'établir par un mariage honnête. Filmer vouloit ſe purger de la part qu'il avoit eue aux plus noires circonſtances du complot; mais ſir Charles, qui ne cherchoit point à le déshonorer, lui déclara qu'il l'abandonnoit à ſa conſcience. Les objections qu'il avoit trouvées contre ſes comptes, ne pouvant être éclaircies qu'en Irlande, il en fit le voyage avec lui; & là, s'étant ſatisfait par ſes propres yeux, il le congédia de ſon ſervice, avec plus de nobleſſe & de bonté qu'il n'en devoit à tant de preuve d'injuſtice & de corruption.

A ſon retour, il apprit que miſs Orban étoit attaquée de la petite vérole; & loin de la plaindre, il jugea que cette diſgrace étoit pour elle une faveur du ciel. En effet, quoique ſon viſage ait trop ſouffert pour lui laiſſer des prétentions à la beauté, il lui eſt reſté aſſez d'agrémens pour plaire à un honnête marchand de Londres, qu'elle s'eſt crue fort heureuſe d'épouſer, & dont elle eſt adorée. Sir Charles lui a fait remettre la ſomme qu'il lui avoit promiſe, & cent guinées de plus pour ſes habits. Une partie de ſon bon-

heur, & de celui de ſon mari, conſiſte à ſe trouver délivrés des deux tantes, qui ont regardé cette alliance comme une diſgrace pour leur famille; & la mere même eſt retournée en Irlande, avec auſſi peu de ſatisfaction.

Pendant le cours de toutes ces affaires, ſir Charles n'oublia point les anciennes propoſitions de mariage que ſon pere avoit reçues pour lui, & qu'il l'avoit prié de ſuſpendre. Il vit les deux ſeigneurs qui lui avoient fait des offres. Ses ſœurs ſavent ſeulement que le traité fut entiérement rompu dans cette premiere viſite; cependant il ne ceſſe point de parler de cette famille avec la plus haute diſtinction; & perſonne n'ignore que la jeune perſonne qu'on lui propoſoit, conſerve pour lui des ſentimens fort tendres. Miſs Grandiſſon lui ayant dit un jour qu'elle ne déſeſpéroit pas de voir renouer cette affaire, ſa réponſe fut, qu'il ne pouvoit rien deſirer de plus honorable; mais que c'étoit une choſe impoſſible. Que ne donnerois-je pas pour ſavoir d'où vient cette impoſſibilité? Ah Lucie!... Mais je ne ſais ce que je voulois ajouter. C'eſt ce qui arrive à toutes les folles, & je commence à me croire du nombre.

Sir Charles ne manqua pas, en arrivant en Angleterre, de rendre ses devoirs à milord W... son oncle maternel, qui faisoit sa demeure dans une terre proche de Windsor. Je vous ai dit que milord avoit conçu de fâcheuses préventions contre lui, par la seule raison qu'il étoit aimé de son pere, pour lequel ce seigneur avoit toujours eu de l'aversion. Leur premiere entrevue fut non seulement d'une froideur extrême de la part de l'oncle; mais accompagnée d'explications si offensantes pour la mémoire du mort, que le jeune chevalier, dans le partage de ses sentimens, eut besoin de toute sa modération pour se contenir. Mais il sut allier avec tant de prudence & de grace la fermeté qu'il devoit à la défense de son pere, & son respect pour le frere de sa mere, que milord ne pouvant résister aux charmes de l'esprit & de la vertu, le serra dans ses bras, lui promit toute sa tendresse, & lui prédit qu'il seroit un grand homme.

Vous avez lu dans une de mes lettres, que sir Charles partant de Florence, pour venir attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre, avoit laissé miss Jervin sa pupille, en Italie, sous la garde du docteur Barlet. Il ne tarda point à les faire revenir tous deux. Miss Jervin

fut confiée aux ſoins d'une prudente & vertueuſe veuve, qui a trois filles bien élevées ; & quelquefois elle obtient la liberté de paſſer quelques jours à la campagne avec les ſœurs de ſir Charles, qui ont conçu pour elle une très-vive affection. Depuis quelques jours elle me ſollicite de lui procurer ce qu'elle nomme le bonheur de ſa vie, qui eſt de demeurer conſtamment avec miſs Charlotte Grandiſſon ; & j'entreprendrai volontiers de lui faire un plaiſir pour lequel je ne vois d'éloignement à perſonne. Outre l'eſpérance de ſe perfectionner dans une école ſi noble, elle a beſoin, dit-elle, d'une protection plus forte que celle de ſa gouvernante & de ſes filles, pour ſe défendre des entrepriſes d'une mere dangereuſe, qui cherche l'occaſion de la faire enlever. Il faut vous apprendre en peu de mots l'hiſtoire de miſs Jervin. Elle avoit le meilleur de tous les peres ; mais ſa mere eſt une des plus méchantes femmes du monde : on lui attribue tous les vices. Je vous ai dit que ſes excès d'ivrognerie & d'incontinence avoient forcé ſon mari de quitter l'Angleterre, pour s'en délivrer. Cependant elle veut que ſa fille ſoit commiſe à ſa garde ; c'eſt ce qui pourroit arriver de plus terrible pour une

jeune perſonne qui n'a rien que d'aimable dans la figure & les inclinations. Sir Charles a déjà eu quelques démêlés avec cette redoutable mere, & s'attend de ſa part à d'autres embarras. Miſs Emilie Jervin eſt une riche héritiere : on fait monter ſa fortune à cinquante mille livres ſterlings. Son pere faiſoit un grand commerce en Italie & dans les échelles du levant; & depuis ſa mort, ſir Charles a trouvé le moyen d'augmenter ce qu'il a laiſſé par le recouvrement de pluſieurs groſſes ſommes qu'elle auroit perdues avec un tuteur moins éclairé.

Quel nouveau monde s'eſt ouvert pour moi, chere Lucie, depuis les liaiſons dans leſquelles je ſuis entrée avec cette famille ! Faſſe le ciel que votre Henriette ne les paie pas trop cher ! C'eſt ce qu'elle doit craindre, lui répondrez-vous, ſi ſon malheur l'engageoit dans une paſſion ſans eſpoir.

Milord L.... revint d'Ecoſſe deux ou trois mois après le retour de ſir Charles en Angleterre. Sa premiere viſite fut au château de Grandiſſon, où le jeune chevalier, ayant reçu de lui-même la déclaration de ſes ſentimens, & ne pouvant douter de ceux de ſa ſœur, ſe fit un bonheur ſuprême de l'introduire auprès d'elle, & de joindre

leurs mains, en les tenant serrées dans les siennes. Faites-moi l'honneur, dit-il à milord, de me regarder dès ce moment comme un frere. Il est vrai, comme je l'ai reconnu, que mon pere étoit un peu embarrassé dans ses affaires. Ne doutez pas qu'il n'eût de la tendresse pour ses filles; mais peut-être craignoit-il qu'elles ne pensassent trop tôt à se procurer une autre protection que la sienne. S'il avoit assez vécu pour mettre de l'ordre dans son bien, je suis persuadé qu'il auroit cherché à les rendre heureuses. Il m'a laissé ce devoir à remplir, & j'en veux faire mon premier soin.

Miss Caroline ne put trouver d'expressions dans l'excès de sa joie, & les larmes de milord sembloient prêtes à se faire un passage. Mon pere, continua sir Charles, m'a communiqué dans une de ses lettres l'état des affaires de milord. Mon zele ne peut être mieux employé qu'à servir mon frere. Promettez, milord, engagez, faites des entreprises; le frere se charge d'aider à votre fortune, & la sœur de vous rendre heureux. Miss Charlotte fut si touchée de cette scene, que levant les mains & les yeux, elle pria le ciel de rendre le pouvoir de son frere égal à ses sentimens. Alors, dit-elle, le monde entier se ressentiroit de sa bonté ou de son exemple.

Vous étonnerez-vous, chere Lucie, que milord L.... & les deux sœurs ne puissent contenir les transports de leur reconnoissance lorsqu'on leur parle d'un frere dont ils ont reçu tant de bienfaits ?

Deux mois avant le mariage, sir Charles mit entre les mains de miss Caroline un papier cacheté de ses armes. Vous trouverez ici, lui dit-il, ce que vous auriez reçu, sans doute, de la bonté d'un pere, si l'état de ses affaires l'eût permis, & ce que milady Grandisson l'auroit engagé à faire pour vous, si le ciel nous eût conservé plus long-tems une si bonne mere. Lorsque vous vous donnerez d'une main à milord L.... faites-lui ce présent de l'autre; & que toute sa reconnoissance tombe sur vous. Je ne fais que mon devoir : je crois remplir un article du testament de mon pere, tel que je me figure qu'il l'auroit fait, si la mort lui en avoit laissé le tems.

Après avoir tendrement embrassé sa sœur, il sortit, avant qu'elle eût ouvert le papier. Elle y trouva la somme de dix mille livres sterlings en billets de banque. Dans le premier mouvement de son cœur, elle se jeta sur un fauteuil, où elle fut quelque tems sans avoir la force de se remuer. Ensuite, revevant à elle-même, elle se hâta

de chercher ſon frere. On lui dit qu'il étoit dans l'appartement de ſa ſœur. Elle ne l'y trouva point; mais elle fut ſurpriſe de trouver miſs Charlotte en pleurs: ſir Charles venoit de la quitter. Que vois-je? lui dit-elle; quels ſont les chagrins de ma chere Charlotte? O quel frere! lui répondit l'autre. Il eſt impoſſible de ſoutenir tant de bonté! voyez cet acte: liſez le papier qui eſt deſſus. Miſs Caroline prit un billet qui contenoit ce qui ſuit.

« Je viens de remettre à Caroline la » ſomme que je l'ai cru en droit d'attendre de la bonté de mon pere & de la » ſituation de notre famille, s'il eût » vécu aſſez long-tems pour nous faire » connoître ſes dernieres volontés. Comme je n'ai pas moins de confiance à la » diſcrétion de ma chere Charlotte, elle » trouvera dans l'acte que je lui laiſſe ici, » ſa fortune & ſon indépendance aſſurées » d'une maniere irrévocable, ſuivant les » droits dans leſquels je reconnois qu'elle » eſt entrée depuis la mort de mon pere. » La qualité d'exécuteur, qui eſt la ſeule » que je prétends dans cette occaſion, ne » me laiſſe point d'autre mérite que celui » d'avoir rempli les intentions des auteurs » de notre naiſſance, tels qu'on doit juſtement les ſuppoſer. Chériſſez donc leur

» mémoire : souvenez-vous, dans le choix
» d'un mari, que c'est le nom de Gran-
» disson que vous changerez pour un au-
» tre. Cependant, avec tout mon orgueil,
» qu'est-ce qu'un nom ? C'est l'homme
» qui doit être digne de vous. Quel que
» soit celui sur lequel vous ferez tomber
» votre choix, je l'embrasserai avec tous
» les sentimens d'un frere. »

CHARLES GRANDISSON.

L'acte étoit pour la même somme qu'il avoit donnée à miss Caroline, & portoit intérêt jusqu'au mariage de Charlotte, qui devoit alors la toucher comme sa sœur. Elles se féliciterent toutes deux avec des larmes de tendresse & de joie. Caroline trouva son frere ; mais, en approchant de lui, elle ne put prononcer un mot du remerciement qu'elle avoit médité. Elle prit sa main, qu'elle serra long-tems contre ses levres, en les bénissant de cœur, mais sans retrouver la force d'exprimer autrement sa reconnoissance. Dans le tems qu'il l'embrassoit & qu'il la prioit de s'asseoir, Charlotte entra pour se livrer aux transports des mêmes sentimens. Il la plaça près de sa sœur ; & tirant un fauteuil, sur lequel il s'assit vis-à-vis d'elles, il leur prit une main à chacune, & leur tint ce discours à voix

baſſe, comme s'il eût appréhendé d'être entendu par d'autres témoins de ſes bienfaits: « Vous êtes trop ſenſibles, mes che-
» res ſœurs, à ces juſtes témoignages de
» la tendreſſe d'un frere. Il a plu au ciel
» de nous enlever les reſpectables perſon-
» nes à qui nous devons le jour. Nous
» ſommes entre nous plus que des freres
» & des ſœurs, puiſque nous devons nous
» tenir lieu des chers parens qui nous
» manquent. Ne conſidérez d'ailleurs en
» moi que le miniſtre d'une volonté qui
» devoit s'expliquer par un teſtament, &
» qui l'auroit fait ſans doute, ſi le tems
» l'eût permis. Ma ſituation eſt plus aiſée
» que je ne m'y étois attendu; & plus,
» j'oſe le dire, par les arrangemens que
» j'ai pris depuis mon retour, que mon
» pere ne ſe l'imaginoit lui-même. Je ne
» pouvois faire moins pour vous, puiſque
» j'ai pu ce que j'ai fait. Vous ne ſavez pas
» combien vous m'obligerez, ſi vous ne
» me parlez jamais d'autre reconnoiſſance
» que de celle que je veux mériter par
» mon affection. Et permettez que je vous
» le repréſente; me faire trop connoître
» que vous ne regardez pas ce que j'ai fait
» comme un devoir, ce ne ſeroit point
» agir avec la dignité qui convient à mes
» ſœurs. »

Oh chere Lucie! priez ma tante de me faire préparer mon appartement au château de Selby. Il est impossible de vivre dans le torrent de gloire qui rayonne autour de cet admirable mortel! Mais, pour se soutenir, il semble qu'on peut lui trouver un défaut. Il l'avoue lui-même. Cependant son aveu ne le justifie-t-il pas? Oh non! car il ne paroît point qu'il pense à s'en corriger. Ce défaut est l'orgueil: ne remarquez-vous pas quelle idée il attache quelquefois à son nom, & de quel ton il parle de la dignité qui convient à ses sœurs? quelle fierté! O chere Lucie! il est trop plein de ce qu'il se doit, & de ce qu'il doit aussi à l'éclat de sa fortune. Que puis-je dire? Je sais néanmoins qui feroit son étude de le rendre heureux.... Grace, grace, mon cher oncle! ou plutôt Lucie, passez absolument sur cette ligne.

Sir Charles, huit mois après la mort de son pere, donna de sa propre main miss Caroline à milord L.... Elle partit avec son mari pour l'Ecosse, où elle a joui pendant quelque tems de l'admiration & des caresses de sa nouvelle famille. Quel bonheur pour moi, que la nouvelle de leur retour ait conduit sir Charles & mis Charlotte à Colnebroke, pour y disposer tout à leur réception!

Dans leur voyage d'Ecosse, sir Charles les accompagna jusqu'à Yorck, où il passa quelques jours chez sa tante Eléonore Grandisson, qui mene une vie privée dans le célibat. Ce qu'elle avoit appris de ses grandes qualités, par les lettres de ses sœurs, lui donnoit une vive impatience de voir un si cher neveu.

Combien d'autres récits n'ai-je pas à vous faire de cet homme *étrange*? car il faut que je lui donne des noms aussi étranges que lui. J'ai demandé l'histoire du docteur Barlet; les deux sœurs m'ont répondu que ne la sachant point entiérement, elles me renvoyoient au docteur même. Cependant elles croient en savoir assez, pour le respecter comme le plus sage & le plus vertueux des hommes. Elles sont persuadées qu'il connoît tous les secrets du cœur de sir Charles. N'est-il pas étonnant que les secrets de sir Charles soient si profonds? Il n'y a rien néanmoins de si rebutant dans sir Charles & dans le docteur, qu'on ne puisse leur faire quelques innocentes questions; il est vrai que je ne suis pas curieuse. Pourquoi le serois-je plus que ses sœurs? Mais je crois qu'il est difficile de se trouver dans une famille d'un mérite extraordinaire, sans desirer un peu d'éclaircissement sur tout ce qui lui appartient; & lorsque

cette curiosité n'a point d'autre motif que l'envie d'applaudir & d'imiter, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de reproches à craindre.

J'ai fini l'histoire que je vous avois promise, en la resserrant autant que je l'ai pu; & ne cessant point d'écrire nuit & jour, autant sur le récit des deux dames qui voyoient combien j'avois cette entreprise à cœur, qu'avec le secours des mémoires qu'elles ont gardés de la plupart des principales circonstances. Quelques mots à présent sur les situations actuelles. Sir Charles est encore absent, chere Lucie : il est néanmoins lundi. Fort bien. Sir Charles a fait faire ses excuses par son cousin Grandisson, qui vint hier nous voir avec M. Reves, & qui s'en retourna le soir. Je le crois fort occupé sans doute : il sera ici demain, si j'ai bien entendu. Ses excuses ont été pour ses sœurs & pour milord L.... Je suis bien aise qu'il n'ait pas pris avec moi l'air important de m'en faire sur son absence.

Miss Charlotte se plaint que je manque d'ouverture pour elle. Elle dit que son dessein est de s'ouvrir librement à moi ; mais qu'étant dans des embarras où je ne puis être, elle souhaite que je commence, parce qu'elle ne sait elle-même par où commen-

cer. Je n'entreprends point de deviner quels peuvent être ses embarras. Ce que je sais, c'est qu'il ne me convient point de dire à une sœur, dont je connois la faveur déclarée pour une autre femme, que j'ai des sentimens particuliers pour son frere; du moins avant que d'être bien sûre qu'il en eût aussi pour moi. D'ailleurs milady L.. qu'il faudroit mettre aussi dans ma confidence, ne cache rien à son mari. Il est vrai que de tous les hommes que je connois, sans en excepter mon oncle, il est celui auquel j'aurois moins de peine à confier mes secrets. Mais en ai-je réellement, ma chere Lucie? c'en est un pour moi-même, & qui ne doit jamais être révélé, que d'aimer un homme dont je n'ai jamais reçu la moindre déclaration d'amour.

LETTRE XLI.

Miss Byron *à miss* Selby.

Lundi 13 de Mars.

IL faut vous dire à présent en faveur de qui les deux sœurs donnent leur suffrage. C'est milady Anne S... fille unique du comte de S... Il paroît qu'elle jouit déjà d'une grosse fortune, indépendante de son pere,

dont elle attend encore plus. Elle a fait annoncer, pour aujourd'hui même, une visite aux deux sœurs. J'y consens. C'est sans doute une personne charmante. C'est un esprit supérieur. C'est tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Mais je doute, ma chere, si je souhaite sincérement de la trouver digne de ces éloges. Quoi! l'amour, s'il faut avouer qu'il ait quelque pouvoir sur moi, l'amour est-il capable de retrécir le cœur? Je ne sais si, lorqu'il est incertain & qu'il n'est que d'un côte, il n'a pas un peu d'affinité avec la jalousie, l'envie & la dissimulation. Mais je n en ferai pas moins fidelle à mon éducation, aux exemples que j'ai reçus, quels que puissent être les vœux de mon cœur, aussi long-tems que je serai dans l'incertitude. Je suis sûr que si je voyois prendre un engagement au chevalier Grandisson, je respecterois son heureuse femme, & je souhaiterois à l'un & à l'autre toutes les félicités qu'on peut espérer dans ce monde. Je le désavouerois ce cœur, si j'y trouvois d'autres sentimens.

Les deux dames se sont attachées à M. Grandisson, pour découvrir les affaires qui conduisent si souvent sir Charles à Cantorbery. Mais en avouant qu'on ne l'oblige point au secret, il ne laisse pas de les tenir

en ſuſpens par un badinage affecté, & par des aventures qui ſentent beaucoup le roman. Il eſt queſtion, s'il faut l'en croire, d'une très-belle femme dont ſir Charles eſt aimé, & pour laquelle il n'a pas moins d'amour, mais ſans aucun rapport au mariage. Ce M. de Grandiſſon ménage peu la vérité, & ne fait pas ſcrupule d'employer des termes ſolemnels, quoique prononcés d'un air badin, pour cauſer de l'embarras par des récits peu vraiſemblables; & le mauvais plaiſant rit alors ſans meſure, de l'incertitude où il jette ceux qui l'écoutent. Quelles frivoles créatures que les petits-maîtres! Quelle idée doivent-ils avoir des femmes? & qu'elles ſont folles en effet de ſe prêter à des extravagances, dont le ridicule retombe ordinairement ſur elles!

Cet homme important trouva hier au ſoir l'occaſion de m'entretenir ſeule, & me pria fort ſérieuſement d'agréer ſes ſoins. J'en ſus très-mauvais gré aux deux ſœurs, car je jugeai qu'elles ne m'avoient laiſſé ſeule avec lui que pour favoriſer ſon deſſein. Serois-je tombée ſi bas dans leur eſprit, dis-je en moi-même, qu'elles me cruſſent propre à devenir la femme du ſeul homme que je mépriſe dans leur famille, & cela parce que je n'ai pas la fortune

de milady Anne S...? Je ſaurai ce qu'elles penſent là-deſſus; & quoiqu'à leur priere j'aie déclaré à M. Reyes que je demeurerois ici plus long-tems que je ne me l'étois propoſé, je retournerai à la ville auſſitôt qu'il ſera poſſible. Quelques fieres qu'elles puiſſent être de leur nom, ajoutois-je dans mon reſſentiment, le nom ſeul n'en impoſe pas aux yeux d'Henriette Byron. Je ſuis auſſi fiere qu'elles.

Sans leur faire connoître ce qui ſe paſſoit dans mon eſprit, j'ai ſaiſi le premier moment pour leur parler de la déclaration de leur couſin. Elles m'ont paru fort choquées de ſa hardieſſe, & miſs Charlotte a juré de s'en expliquer avec lui. Elle s'étonne de cette préſomption. A la vérité, malgré toutes les folies de ſa jeuneſſe, il lui reſte de fort grands biens; mais c'eſt, dit-elle, une confiance inſupportable, dans un homme de ſi mauvaiſes mœurs, de ſe croire en droit d'aſpirer... à votre Henriette, chere Lucie. Ainſi penſent d'elle miſs Charlotte Grandiſſon & ſa ſœur, de quelque maniere que vous en penſiez vous-même, dans un tems qui eſt celui de ſon humiliation. C'eſt alors que je leur ai confeſſé le deſſein que j'avois de partir à cette occaſion. Elles ont fait chercher ſur le champ leur couſin; & l'explication qu'elles ont eue avec lui, doit

avoir été fort vive, puiſqu'il leur a promis de ne donner jamais ſujet aux mêmes plaintes. Il leur a dit qu'au fond il n'avoit pas une forte paſſion pour le mariage, & qu'il avoit long-tems balancé avant que de ſe déterminer à faire une déclaration ſi ſérieuſe ; mais que ſe croyant menacé, néanmoins, de courber un jour la tête ſous le joug, il avoit jugé qu'il ne trouveroit jamais de femme avec laquelle il pût eſpérer plus de bonheur qu'avec moi.

Vous conclurez, ma chere, de la démarche de M. Grandiſſon, qu'on n'a dans cette famille aucune penſée d'une autre nature. Ce qui me cauſe peut-être un peu plus de regret que je n'en aurois autrement, c'eſt que je vous vois à tous tant d'eſtime & d'affection pour le plus grand... oui, le plus grand des hommes, parce qu'il eſt le meilleur. Il eſt fort heureux pour une jeune fille, que le goût de tous ſes parens ſe rencontre avec le ſien ; mais il ne faut pas eſpérer l'impoſſible. Je verrai bientôt quel eſt donc le mérite de cette milady Anne. Si ma fortune.... Réellement, ma chere, quand je ſerois la premiere princeſſe de la terre, je ne deſirerois pas d'autre homme, ſi je pouvois l'obtenir ; malheureuſement, je ne ſuis que la pauvre Henriette Byron ! Depuis ſamedi, la comteſſe

de D... a pris sans doute des mesures qui n'apporteront plus de trouble à ma résolution. C'en est fait, chere Lucie, je ne penserai jamais autrement. Je ne puis, je ne dois, & par conséquent je ne veux pas donner ma main à qui que ce soit au monde, tandis que je me sens dans le cœur une préférence déclarée pour un autre. Reconnoissance, justice, vertu, décence, tout m'en fait une loi qne je ne violerai jamais.

Cependant, comme je ne vois pas une ombre d'espérance, j'ai commencé à tenter la conquête, dirai-je de mon inutile passion? Hé bien, qu'on donne ce nom à mes sentimens, si c'est celui qui leur convient. *Un enfant en amour* ne s'y tromperoit pas; vous savez que c'est le reproche qu'on m'a fait. Quoiqu'inutile, parce qu'elle est sans espérance, je ne rougirai pas de l'avouer. N'ai-je pas pour moi la raison, la vertu, la délicatesse? Est-ce la figure que j'aime, si ce que je sens est de l'amour? Non, c'est la bonté, la générosité, la véritable politesse, qui ont triomphé de mon cœur. Qu'aurois-je donc à rougir? Cependant je ne puis me défendre quelquefois d'un peu de honte.

Les deux sœurs me pressent toujours de leur lire plusieurs endroits de mes lettres, avant que je les fasse partir pour le château

de Selby ; mais elles ont la générosité de ne pas se plaindre, lorsque je passe sur quelques lignes, & même sur des pages entieres ; c'est leur faire juger néanmoins que je dissimule quelque chose. D'accord. Elles ne me trouveront jamais de bassesse, ma chere Lucie.

Fort bien. Milady Anne S... a fait ici sa visite, & vient de partir. C'est une personne fort agréable. Je ne puis lui refuser cette justice ; & si elle étoit actuellement milady Grandisson, je crois que je pourrois la respecter. Je le crois sans doute. Mais, chere Lucie ! que j'étois heureuse avant mon voyage de Londres !

On s'est long-tems entretenu de sir Charles. Milady Anne n'a pas fait de difficulté d'avouer qu'elle le regarde comme le plus bel homme qu'elle ait vu de sa vie. Elle est amoureuse, dit-elle, de son excellent caractere. Elle ne va nulle part où elle n'entende son éloge. L'affaire de sir Hargrave, dont elle avoit entendu parler, lui a donné occasion de me faire mille complimens. Elle a même ajouté, qu'ayant appris que j'étois à Colnebroke, l'espérance de me voir avoit eu beaucoup de part à sa visite. Je crois lui avoir entendu dire à l'oreille de miss Grandisson, que j'étois la plus jolie *créature* qu'elle eût jamais vue. C'est le

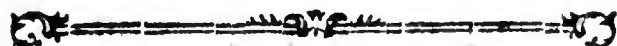
terme dont elle s'est servie. Nous sommes toutes des créatures, je n'en disconviens pas : mais je vous avoue que ce mot ne m'a jamais paru si choquant que dans la bouche de milady Anne.

On m'apporte à ce moment la lettre de ma tante, sur ce qui s'est passé entr'elle & la comtesse de D.. Ainsi, chere & bonne comtesse, vous êtes partie fort chagrine ! j'en suis affligée. Mais ma tante m'assure que vous êtes d'ailleurs contente de moi, & que vous louez du moins ma franchise : c'est un éloge que je crois mériter. Je suis charmée que cette aimable dame désespere de vaincre ma prévention en faveur d'un autre ; ce sentiment est digne d'elle & de son fils. Je ne cesserai jamais de la respecter. Graces au ciel, cette affaire me paroît terminée.

Ma tante regrette l'incertitude où je suis. Mais ne m'a-t-elle pas dit elle-même que sir Charles Grandisson étoit trop riche, possédoit trop d'avantages, & que sur ce point, il étoit, par rapport à nous, ce que le public est pour les personnes privées ? Je ne vois donc rien à regretter. Pourquoi le terme d'incertitude ? Soyons certains, & tout est fini. Ses sœurs en peuvent badiner, me parler de quelque heureux homme en Northampton-Shire, comme si elles me disoient,

disoient, vous ne devez point penser à mon frere; me répéter que milady Anne S... est une très-riche héritiere, ce qui est me dire en d'autres termes : quelle peut être votre espérance, Henriette Byron ? Rien ne me touche si peu. Ce monde n'est qu'un passage, un passage fort court, qui conduit à une meilleure vie. Je ne m'en efforcerai pas moins de continuer ma course, & peut-être avec plus d'empressement pour arriver au terme.

En un mot, dans les dispositions où je suis, il n'y a qu'un homme au monde à qui je puisse desirer honnêtement d'appartenir. Je n'y vois aucune apparence. Il ne me reste donc nécessairement que le parti d'un éternel célibat. J'en fais le vœu. Où est le mal, ma chere ? N'en aurai-je pas moins d'inquiétude & de soins ? La grace que je demande à tous mes chers parens, est de ne me jamais parler de mariage.



LETTRE XLII.

Miss Byron à miss Selby.

Mardi 14 Mars.

Enfin, sir Charles est de retour. Il est venu avec le docteur Barlet. Ma philoso-

phie retombe dans un grand danger, du moins jusqu'à ce qu'elle ait le tems de se fortifier par mes réflexions. Je prévois qu'à la fin, il faudra prendre le parti de chercher un asyle au château de Selby.

Je n'entends pas un mot à présent, qui ne me semble mériter d'être répété. N'espérez pas néanmoins que je puisse vous représenter combien sa présence anime une compagnie. Mais prenez-en quelques traits, que je recueillerai par lambeaux.

Nous comptions, lui a dit milord L.... à son arrivée, sur le plaisir de vous voir plutôt. J'étois de cœur avec vous; milord, lui a-t-il répondu; & prenant ma main, pour s'asseoir près de moi, mon impatience augmentoit, a-t-il ajouté, par le desir de partager promptement avec vous l'honneur de voir miss Byron.

Pourquoi me prendre la main? Mais le nom de frere pouvoit autoriser cette liberté.

Il a continué. Je me suis trouvé engagé, pendant la plus grande partie de la semaine, dans un fort triste office, comme M. Grandisson a pu vous le raconter. Je ne suis revenu à Londres que samedi, & j'y ai trouvé un billet de sir Hargrave Pollexfen, qui s'invitoit à dîner chez moi, le lendemain, avec MM. Merceda, Bagenhall &

Jordan. Mais quelques affaires m'ayant obligé de remettre la partie au jour suivant, vous ne devineriez pas, miss Byron, à quoi elle nous a conduits : à faire ensemble le petit voyage de Padington, pour y rendre une visite à madame Aubery.

J'ai tressailli ; j'ai tremblé même, en me rappellant ce que j'avois souffert dans ce lieu.

Sir Charles a continué de nous apprendre qu'il avoit engagé sir Hargrave, avec quelque difficulté néanmoins, à lui donner un ordre pour le paiement des cent livres sterlings qu'il a promises à Wilson, & qu'ayant été fort satisfait du témoignage que madame Aubery avoit rendu des intentions de ce jeune homme pour sa fille, il s'étoit engagé à leur remettre cette somme, le jour de leur mariage, avec les cinquante guinées qu'il y veut joindre. Il s'est fait montrer la scene de ma triste aventure ; & dans un entretien particulier qu'il s'est procuré avec la mere, il s'en est fait raconter les principales circonstances. Sa bonté lui a fait ajouter, que ce récit l'avoit touché si vivement, qu'en rejoignant sir Hargrave, il n'avoit pas eu peu de peine à prendre l'air civil qu'il avoit eu jusqu'alors avec lui. Les trois amis lui ont demandé en grace, & comme un motif pour se rendre à toutes ses

volontés, d'être d'un dîner que sir Hargrave donne, vers la fin du mois, dans sa belle maison de la forêt de Windsford. Ils ont fort insisté sur cette condition : & sir Charles y a consenti d'autant plus volontiers, que devant partir incessamment tous trois pour le voyage qu'ils se proposent, c'est la derniere occasion qu'il aura de les voir.

Ses sœurs & milord L.... ont marqué alors beaucoup de curiosité pour les raisons qu'il avoit appellé tristes, & qui l'ont arrêté si long-tems à Cantorbery. Ce nom, leur a-t-il dit, convient aux soins qui m'occupent; & vous ne devez pas être surpris de me voir pendant quelques jours en habit de deuil. Ses deux sœurs l'ont regardé avec une vive inquiétude ; & moi, qui suis, comme vous savez, la troisieme, je n'ai pu manquer d'en ressentir aussi. On lui a demandé impatiemment si ce deuil regardoit toute la famille? Non, a-t-il répondu. Il est question d'un ami fort cher, qui étoit malade à Cantorbery, & que je viens d'y voir expirer. M. Danby, c'étoit son nom, après un long séjour en France, où le commerce l'avoit enrichi, se voyant une santé fort languissante, avoit souhaité de venir mourir dans sa patrie. Il passa de Calais à Douvres, il y a deux mois. Mais sa maladie augmenta si dangereusement,

qu'ayant été forcé de s'arrêter à Cantorbery, dans sa route vers Londres, il y a payé le dernier tribut de la nature. Son corps doit avoir été transporté cette nuit à la ville, & j'ai donné des ordres pour les préparatifs de sa sépulture, qui va m'occuper pendant deux ou trois jours. La fortune de M. Danby étoit considérable; mais, en me chargeant de toutes ses affaires, il m'a dit qu'elles sont en ordre. Son testament ne doit être ouvert qu'après l'enterrement. Il laisse deux neveux & une niece, que je lui ai proposé de joindre à moi, pour l'exécution de ses dernieres volontés. Il s'est obstiné à le refuser. Sa vie fut un jour attaquée par des assassins, qui n'étoient que les émissaires de son frere. J'eus le bonheur de la lui sauver, avec assez peu de mérite, puisque j'avois à défendre la mienne, qui étoit exposée au même danger: mais quoique ses neveux & sa niece n'aient point eu de part à cette noire entreprise, j'appréhende qu'il n'ait porté trop loin son ressentiment contre leur pere, & sa reconnoissance pour moi.

Mais ne convenez-vous pas, lui a dit miss Charlotte, que nous avons un peu de réserve à vous reprocher dans cette occasion? Vous avez fait dix fois le voyage de Cantorbery, sans nous dire un mot des

raisons qui vous y conduisoient. Je ne vous dissimule pas que je vous ai soupçonné de quelque intrigue galante. Il a répondu que sa réserve n'avoit rien eu d'affecté ; mais qu'il croyoit devoir épargner à ses amis des communications chagrinantes, sur-tout lorsqu'elles n'étoient pour eux d'aucune utilité ; & que chaque jour il étoit occupé de mille choses, dont cette seule raison l'empêchoit de fatiguer ses sœurs. Je crois néanmoins, a-t-il ajouté en souriant, que Charlotte est assez curieuse, & qu'elle trouve quelquefois des secrets où l'on n'a pas dessein d'en mettre.

Miss Charlotte a rougi. Votre servante, monsieur ; c'est toute sa réponse.

Vous avez donc jugé, a-t-il repris, que c'étoit quelque dame qui m'attiroit. Que vous connoissez peu votre frere ! Comptez, milord, & vous cheres sœurs, que je ne vous cacherai jamais un secret de cette nature, lorsque je me sentirai porté par mon penchant à faire une seconde visite. C'est à votre sexe, Charlotte, qu'il est pardonnable de faire mystere de ses inclinations ; & je ne crois pas qu'on doive l'en blâmer, s'il doute qu'elles soient bien placées, ou qu'elles soient payées de retour. En prononçant ces derniers mots, il l'a regardée d'un œil fixe. Elle en a paru si

embarrassée, que, rougissant encore plus, elle l'a prié, fort sérieusement, de s'expliquer sur deux ou trois des mêmes traits qu'il lui avoit lancés avant son dernier voyage de Cantorbery. On s'imagineroit, lui a-t-elle dit, que je vous déguise quelque chose que vous devriez savoir.

Puisque vous êtes si pressante, a-t-il répliqué, permettez que je vous demande, s'il y a quelque chose en effet que vous me déguisiez.

Mais vous-même, a-t-elle demandé à son tour, croyez-vous que je vous déguise quelque chose?

Votre embarras, chere sœur, l'alarme que vous avez paru prendre quelquefois sur des termes & des expressions fort simples, pourroient faire juger....

Faire juger.... quoi? mon frere. Ayez la bonté de vous expliquer clairement.

Ah! Charlotte. Il la regardoit en souriant, d'un air un peu malicieux.

Je ne soutiens point cet *Ah! Charlotte*, & cette maniere de me regarder. Vous vous expliquerez, monsieur.

Et seriez-vous bien aise, ma sœur, que cette affaire fût éclaircie?

Oui, monsieur; & je le demande.

Ici, j'avoue, chere Lucie, que, ne doutant point de l'innocence de miss Char-

lotte, j'ai triomphé pour elle, & j'ai dit en moi-même, nous allons donc trouver quelque foible, quelque sujet de reproche, dans ce frere qui possède tant de perfections réunies! On a parlé de former un tribunal, dont M. Grandisson fut d'abord exclu tout d'une voix. Miss Emilie s'est recusée d'elle-même; & la modestie du docteur Barlet lui faisoit souhaiter aussi de se retirer; mais sir Charles l'a pressé au contraire de demeurer, pour servir d'avocat à sa sœur. Miss Byron, a-t-il dit, sera l'office de juge.

J'ai demandé fortement d'en être dispensée. L'affaire sembloit commencer à devenir trop sérieuse.

Miss Charlotte m'a dit à l'oreille: que je regrette de ne vous avoir pas ouvert entiérement mon cœur! c'est votre perfide écriture qui en est cause. On ne vous trouve jamais que la plume à la main. Je lui ai répondu; chere miss Grandisson, ce n'étoit point à moi de vous presser là-dessus.... chere miss Grandisson, ma plume n'auroit rien empêché, si vous m'aviez marqué le moindre dessein.... Il y a des secrets, a-t-elle interrompu, qu'on ne révele point sans être un peu pressée. On a de l'embarras à commencer, quoiqu'on y soit porté par le mouvement

du cœur. Mais, chere miſs Byron, ne me mépriſez point. Vous voyez quel eſt mon accuſateur. Il eſt ſi généreux, que le plus court ſeroit de paſſer condamnation tout d'un coup.

Je l'ai exhortée à ne rien craindre, en effet, lorſqu'elle avoit pour partie le meilleur de tous les freres.

Elle a pris alors aſſez de courage pour ſe tourner vers lui, & pour lui demander quelles étoient donc ces accuſations. Mais ne diſiez-vous pas, a-t-elle ajouté avec un ſourire forcé, que vous ne pouvez être tout à la fois accuſateur & juge? Qui ſera donc mon juge, puiſque miſs Byron refuſe de l'être?

Votre propre cœur, a répondu ſir Charles. Tous les ſpectateurs ſeront vos avocats, ſi leur jugement eſt pour vous; & s'il vous eſt contraire, je leur demande en votre faveur une compaſſion muette.

J'avoue, chere Lucie, que ces préliminaires m'ont effrayée pour miſs Charlotte.

De la compaſſion! s'eſt-elle écriée. Mais n'importe, monſieur. Venez au fait. Quelle eſt votre accuſation?

Quoiqu'elle s'efforçât de prendre une contenance ferme, il étoit aiſé de voir ſon embarras. Sa reſpiration étoit agitée.

Elle baiſſoit les yeux. Elle ôtoit ſon diamant, elle le remettoit; & ſe trouvant aſſiſe près d'une conſole, elle y traçoit des figures, du bout du doigt, avec une ſorte d'attention qui ne pouvoit venir que d'un mouvement de crainte ou de dépit. Encore une fois, je ſouffrois pour elle.

Sir Charles, affectant de ne pas remarquer ſa confuſion, a commencé alors à rappeller d'un ton fort tendre tout ce qu'il avoit fait depuis ſon arrivée pour l'engager à s'ouvrir à lui ſur ſes inclinations, dans la ſeule vue de les favoriſer par toutes ſortes de ſervices, & de ſe préparer à lui payer la dot qu'il lui avoit deſtinée. Mais, a-t-il continué, l'exemple de ſa ſœur, qui avoit pris tout-d'un-coup le parti de la confiance, & tous les efforts qu'il avoit faits pour découvrir entre milord G.... & le chevalier Watkins, qui étoient ſes deux amans déclarés, lequel avoit la préférence dans ſon cœur, n'ayant pu lui procurer les lumieres qu'il deſiroit, il avoit d'abord conclu qu'elle n'avoit encore aucun penchant. Enſuite, d'autres obſervations lui avoient fait connoître qu'il s'étoit trompé. Il étoit revenu à la preſſer ſur le choix de l'un des concurrens; & jugeant par ſes réponſes, que milord G.... ne lui

déplaifoit point, il s'étoit déterminé à preffentir le pere de ce jeune feigneur fur une alliance qui ne pouvoit fouffrir d'objection. Cependant, lorfqu'après avoir engagé cette affaire affez loin, il avoit cru la combler de joie, en lui apprenant le fuccès de fon zele, il avoit été furpris de lui trouver autant d'embarras que de froideur. Il ne vouloit pas diffimuler que dans l'incertitude où il feroit peut-être refté plus long-tems, quelques informations, qu'il ne devoit qu'au hafard, avoient jeté du jour....

Un profond foupir & quelques larmes qui font échappés ici à mifs Charlotte, ont arrêté fir Charles au milieu de fon récit, milord & milady L.... qui l'avoient écouté jufqu'alors en fouriant, ont pris un air grave. Le docteur Barlet a baiffé les yeux ; & moi, je fuis demeurée tremblante, fans ofer me remuer fur ma chaife.

J'appréhende, a repris fir Charles, après un moment de filence, que l'effet n'ait répondu bien mal à mes intentions. Si je vais trop loin, chere fœur, c'eft à vous de me le faire connoître. Me préferve le ciel de faire valoir mon caractere aux dépens du vôtre ! Parlez de bonne foi ; fuis-je un imprudent ? Oui, Charlotte, je veux le fuppofer : & je vous demande feulement

en quoi je puis contribuer à votre bonheur.

Miſs Grand. (En pleurant amérement.) Pardon, mon frere ! Ajoutez cette grace à tant d'obligations que je vous ai déjà. Il eſt vrai que j'ai quelque choſe à me reprocher.

Sir Ch. Si je vous pardonne ! Oh ! c'eſt du fond du cœur.

Miſs Grand. (En s'eſſuyant les yeux.) Ne continuez-vous pas votre récit ?

Sir Ch. Nous prendrons un autre tems, mademoiſelle.

Miſs Grand. Mademoiſelle ! Ah ! je vois trop que vous êtes irrité contre moi. De grace, continuez.

Sir Ch. Irrité ? Je vous aſſure que je ne le ſuis point. Mais vous aurez la bonté, quand vous le ſouhaiterez, de m'accorder une heure d'entretien dans votre cabinet.

Miſs Grand. Non, non. Continuez, je vous prie. Il n'y a perſonne ici qui ne me ſoit très-cher. Il faut que tout le monde entende ma juſtification ou ma ſentence. De grace, monſieur, reprenez votre récit. Pourquoi s'eſt-on levé ? Miſs Byron, faites-moi le plaiſir de vous aſſeoir.... Je crois que j'ai tort. Mon frere vous a priés tous de prendre pitié de moi en ſilence. ſi vous me trouvez coupable. Peut-être au-

rois-je besoin en effet de votre pitié. Je vous supplie, monsieur, de m'apprendre ouvertement ce que vous savez de mes fautes.

Sir Ch. Très-chere Charlotte, j'en ai dit assez pour les faire sentir à votre cœur. Je me garderai bien d'aller plus loin. Ne vous imaginez pas, ma chere sœur, que je veuille prendre un ton de censeur avec vous. Mais....

Miss Grand. (L'interrompant avec une agitation extrême.) Mais quoi, monsieur ?

Sir Ch. Mais vous auriez fait mieux.... Cependant je souhaite d'avoir été trompé sur ce point, & de ne pas trouver que ma sœur ait tort.

Miss Grand. Hé bien, monsieur, on ne vous a point trompé, si l'on vous a dit... (en paroissant chercher ses expressions.)

Sir Ch. Qu'il existe un homme pour lequel vous avez du goût, malgré....

Miss Grand. (L'interrompant.) Malgré tout ce que j'ai pu dire de contraire, n'est-ce pas ? si cela est, monsieur, c'est une grande faute de l'avoir désavoué.

Sir Ch. Et c'est ce que je pense uniquement, chere sœur; car ce n'est point une faute de donner la préférence à quelqu'un dans votre estime. Ce n'en est point une, de la donner sans avoir consulté votre frere.

Ne me suis-je pas proposé de vous laisser entiérement maîtresse de votre conduite & de vos actions ? Il ne seroit pas généreux de m'attribuer d'autres droits, lorsque je n'ai rien fait pour vous que je ne regarde comme un devoir. Ne m'en croyez pas capable. Non. Mais je m'étois assez expliqué avec vous, pour devoir compter que vous ne me laisseriez pas dire à milord G.... & même au comte son pere, que vos affections n'étoient point engagées, lorsqu'elles l'étoient effectivement.

Miss Grand. Etes-vous sûr, monsieur, qu'elles le soient ?

Sir Ch. Oh ma sœur ! qu'il m'en coûte, pour vous pousser comme je fais ! Demeurons-en là. Par considération pour vous-même, n'allons pas plus loin.

Miss Grand. Nommez votre homme, monsieur.

Sir Ch. Le mien ? oh non, Charlotte ; le capitaine Anderson n'est pas mon homme.

Aussitôt sir Charles s'est levé, il a pris la main de sa sœur, qui sembloit immobile, il l'a pressée de ses levres.

Ne vous troublez point à ces excès, lui a-t-il dit, votre chagrin m'afflige plus que votre erreur ; & lui faisant une profonde

révérence, il eſt ſorti ſur le champ. C'étoit par pitié pour ſa confuſion, qu'il vouloit lui laiſſer le tems de ſe remettre. Elle eſt demeurée toute interdite. Milady L.... s'eſt hâtée de lui préſenter des ſels: peut-être n'en avoit-elle jamais eu beſoin que dans cette occaſion.

Que je ſuis mépriſable! s'eſt-elle écriée, même à mes propres yeux! Je vous demande grace, miſs Byron! docteur Barlet! L'accorderez-vous à ma folle perſévérance? Pardon, milord! & vous, milady, n'aurez-vous pas un peu d'indulgence pour une ſœur? Mais ſir Charles ne ceſſera jamais de me voir ſous un jour ſi humiliant. Il doit lui en coûter en effet! Qu'il eſt vrai qu'une erreur ne manque point d'en attirer d'autres!

Son frere, entendant ſa voix, & celle de toute l'aſſemblée, qui s'efforçoit de la conſoler, eſt rentré ſans affectation. Elle a voulu ſe lever; & dans la diſpoſition où elle paroiſſoit, peut-être alloit elle ſe jeter à ſes pieds. Mais il a pris ſes deux mains jointes dans une des ſiennes, & de l'autre tirant un fauteuil, il s'eſt aſſis près d'elle. Une douce majeſté reluiſoit ſur ſon viſage avec la compaſſion; il n'a paru terrible qu'aux yeux de miſs Charlotte. Pardon, monſieur, ont été ſes premiers mots.

Oui, chere sœur, lui a-t-il répondu affectueusement. Chacun de nous n'a-t-il pas besoin de la même grace ? Notre compassion n'est jamais plus sincere pour autrui, que lorsque nous en avons à demander pour nous-mêmes. Souvenez-vous seulement d'adoucir la sévérité de votre vertu pour les autres.

Sa réflexion tomboit apparemment sur madame Oldham.

On ne prévoit pas toujours, a-t-il continué, où peut conduire le moindre oubli des principes. Jetons un peu les yeux devant nous. Mais n'aimeriez-vous pas mieux passer dans votre cabinet ?

Miss Grand. Je ne veux rien cacher à l'assemblée. Ma confiance pour ceux qui la composent est égale à mon amitié. Mais je demande la permission de sortir un moment.

Elle est sortie, après m'avoir fait signe de la suivre ; & cherchant à partager sa faute, elle m'a fait un nouveau reproche de ma passion d'écrire, qui l'avoit empêchée, m'a-t-elle dit, de me faire sa confession. Je lui ai demandé à quoi cette confidence auroit servi, & si son frere en auroit moins.... Non, a-t-elle interrompu ; mais vous m'auriez donné votre avis. J'aurois eu cet avantage, & peut-être m'auriez-vous

conseillé de prévenir l'accusation. Mais pardon, a-t-elle ajouté.

O Charlotte! ai-je pensé en moi-même; si vous pouviez prendre un peu plus d'empire sur votre charmante vivacité, vous n'auriez pas deux pardons à demander au lieu d'un.

Elle m'a priée de rentrer avant elle: mais elle m'a suivie presqu'aussitôt. Elle a repris sa place; & trouvant le moyen d'allier avec son embarras un air de véritable dignité; elle a préparé notre attention par cet exorde.

S'il n'est pas trop tard, après une longue persévérance dans l'erreur, pour me rétablir dans l'esprit d'un frere dont l'estime & l'amitié me sont plus précieuses que tous les trésors du monde, mon ingénuité va plaider pour moi.

Sir Ch. Chere sœur! je voudrois vous épargner la peine....

Miss Grand. Je ne demande aucun ménagement, monsieur, & je vous supplie de m'écouter. Mon dessein n'est pas de relever les fautes d'autrui, pour diminuer les miennes, & bien moins de jeter la moindre ombre sur une mémoire qui me sera toujours chere & respectable. Mais votre piété, monsieur, ne sera point blessée, si je rappelle quelques circonstances que je crois

néceſſaires à mes explications. Mon pere ſe trouvant offenſé, ou jugeant à propos de le paroître à l'occaſion de quelques ouvertures qui regardoient le mariage de ma ſœur....

Sir Ch. (L'interrompant.) Deux mots, très-chere ſœur. Peut-être ne fut-il pas ſatisfait qu'un traité de mariage, quelques honorables que fuſſent le parti & les offres, eût été commencé ſans ſa participation.

Miſs Grand. Perſonne n'ignore que mon pere avoit des qualités ſupérieures, qui étoient accompagnées d'une extrême vivacité d'eſprit. Il entreprit à cette occaſion d'humilier ſes deux filles; & voulant leur faire perdre toute idée de mariage, il joignit à l'autorité paternelle, que nous pouvons nous glorifier d'avoir fidelement reſpectée, cette veine de raillerie que tout le monde lui a connue; nous en fûmes confondues, juſqu'à ne pouvoir lever la tête. Ma ſœur en particulier, ſe vit forcée de rougir d'une inclination que le mérite de l'objet ne pouvoit rendre honteuſe pour aucune femme. Il plut auſſi à mon pere, & ſans doute par de ſages raiſons, de nous déclarer que nous ne devions nous attendre qu'à des fortunes fort bornées. L'effet de cette conduite fut de m'avilir à mes propres yeux. Ma ſœur eut l'eſprit plus

fort, & se trouva soutenue par de meilleures espérances; mais ce qu'elle avoit souffert me fit appréhender le même traitement à mon tour. Je me sentis dans la disposition d'entreprendre tout ce qui pouvoit s'accorder avec la vertu, plutôt que de m'exposer à des railleries & des invectives auxquelles mon devoir ne me permettoit pas de repliquer.

Pendant que ces impressions m'occupoient dans toute leur force, M. Anderson qui étoit en quartier dans le voisinage, eut l'occasion de me voir. C'est un homme de fort bonne mine, vif, enjoué, qui étoit reçu agréablement de tout le monde, & distingué sur-tout par trois jeunes dames, que cette raison mettoit fort mal ensemble. J'avoue que la préférence qu'il parut me donner sur toutes les autres, lui fit d'abord un mérite à mes yeux. D'ailleurs, étant le principal officier du canton, il y étoit considéré comme un général. Tout le monde jugea, comme lui, qu'une fille de sir Thomas Grandisson étoit un objet digne de son ambition: tandis que cette pauvre fille, redoutant les difficultés qui arrêtoient sa sœur; & concluant de la déclaration de son pere, que deux à trois mille livres sterlings étoient tout le bien qu'elle pouvoit prétendre,

croyoit devoir appréhender qu'un capitaine de cavalerie, qui cherchoit peut-être à relever sa fortune par un mariage avantageux, ne fût trompé dans ses espérances, en supposant même qu'elle obtînt le pardon de son pere, si elle s'engageoit avec lui, comme elle en étoit sollicitée par les lettres qu'il trouvoit le moyen de lui écrire secrétement. J'espere, monsieur, j'espere, milord, & vous, mes deux sœurs, que tous ces aveux vous feront reprendre une meilleure opinion de ma sincérité, quoiqu'ils ne puissent justifier mon indiscrétion.

Cependant mon orgueil étoit quelquefois blessé; je ne me le dissimulois pas toujours; mais le plus souvent je me laissois aveugler par les artifices où les hommes excellent. Par degrés, je fus entraînée si loin, qu'il me devint également difficile d'avancer ou de retourner sur mes pas. M. Anderson étoit d'une famille honorable; mais il y avoit tant à dire en faveur des inclinations de ma sœur; la naissance, le rang, les titres étoient si différens, si fortifiés d'ailleurs par les liaisons de milord avec mon frere, qu'un engagement téméraire me paroissoit un opprobre. Il me sembloit que la femme du capitaine Anderson ne devoit s'attendre qu'à la pitié,

ou peut-être au mépris. Et puis, quels ſont mes droits, me dis-je à moi-même, lorſque je me permettois de faire une réflexion ſérieuſe, pour donner à mon pere un fils, à mon frere, à ma ſœur, à milord L.... ſi ma ſœur l'épouſe, un frere qu'ils n'auroient jamais choiſi, & qu'ils prendront peut-être le parti de déſavouer? Les condamnera-t-on de rejeter cette alliance? Et Carlotte Grandiſſon, fille de la plus prudente des meres, fera-t-elle une démarche qui va la faire paſſer pour la honte de ſa famille? Se mettra-t-elle dans l'obligation de ſuivre la fortune d'un ſoldat de quartiers en quartiers, & peut-être dans des régions éloignées? Ces raiſonnemens, dont je ſentois la force, ont été la ſeule cauſe qui m'a toujours empêchée de m'ouvrir à ma ſœur. Je voyois trop l'extrême avantage que ſon choix avoit ſur le mien. Depuis ces dernieres ſemaines, j'ai penſé pluſieurs fois à décharger mon cœur dans le ſein de notre chere miſs Byron; & c'eſt un des motifs qui m'ont fait accepter votre invitation, Milord, lorſque vous m'avez aſſurée qu'elle conſentoit à nous accompagner ici; mais je la trouve éternellement occupée de ſes écritures, & je n'ai pas voulu mendier une occaſion qui ne s'offroit pas d'elle-même.

Sir Ch. Je ne voudrois pas vous interrompre, Charlotte ; mais puis-je vous demander si toute l'affaire s'est traitée par lettres ? Ne vous êtes-vous pas vus quelquefois ?

Miss Grand. Nous nous sommes vus ; mais nos rencontres n'ont point été fréquentes, parce qu'il étoit tantôt en Ecosse, tantôt en Irlande, ou dans d'autres provinces du royaume, & qu'il y passoit six ou sept mois avec sa troupe.

Sir Ch. Dans quel lieu est-il à présent ?

Miss Grand. Sir Charles badine. Ceux qui vous ont informé de l'affaire, monsieur, n'ont pas manqué d'y joindre cette circonstance.

Sir Ch. (Souriant.) Il est vrai, mademoiselle, qu'on ne me l'a point cachée. Il est à Londres.

Miss Grand. Je me flatte qu'après une confession si naïve, mon frere est trop généreux pour me tendre des pieges, comme je le mériterois si j'étois moins sincere.

Sir Ch. Ce reproche est juste, Charlotte, & je vous demande pardon. N'ai-je pas dit que chacun de nous en a quelquefois besoin ? Cependant, mon intention n'étoit pas de vous embarrasser ; je ne pense, en vérité, qu'à vous tendre la main.

Miſs Grand. Avec un frere tel que vous, que n'avons-nous eu la liberté de lui écrire & de recevoir ſes lettres? Je ſerai trop heureuſe, ſi je puis réparer....

Sir Ch. (L'interrompant.) Continuez votre récit, ma chere Charlotte. La réparation l'emporte déjà beaucoup ſur la faute.

Miſs Grand. M. Anderſon eſt à Londres. Je l'ai vu deux fois depuis ſon retour. Je devois le voir à la comédie, ſi je n'étois pas venue à Colnebroke. Comptez, monſieur, que je ne vous cacherai rien. A préſent que je ſuis rentrée dans le bon chemin, il ne m'arrivera plus de m'en écarter. Mes faux pas m'ont aſſez fait ſouffrir; quoique jaie fait bien des efforts, & ſouvent avec un courage affecté, pour réſiſter au poids qui me tenoit la poitrine oppreſſée.

Sir Charles s'eſt levé ici avec tranſport, il a pris une des mains de miſs Charlotte; & la ſerrant entre les ſiennes: chere ſœur, fille digne de ma mere! après une franchiſe ſi noble, nous ne devons plus vous permettre de vous accuſer vous-même. Une erreur reconnue avec tant de graces, eſt une glorieuſe victoire. Si le capitaine Anderſon vous paroît digne de votre cœur, je lui promets une place

dans le mien ; & j'emploierai tout mon crédit auprès de milord & de milady L.... pour leur faire agréer ſon alliance. Miſs Byron & le docteur Barlet lui accorderont leur amitié.

Il a repris ſa chaiſe, en faiſant éclater dans tous ſes traits un mêlange de joie & d'affection fraternelle.

Miſs Grand. O monſieur ! que puis-je répondre ? Votre bonté redouble mon embarras. Je vous ai dit comment je m'étois laiſſée comme enchaîner. Les ſoins de M. Anderſon ont commencé avec l'eſpoir d'une grande fortune, qu'il croyoit tôt ou tard infaillible pour une fille de ſir Thomas Grandiſſon. J'ai reconnu, dans mille occaſions, que c'étoit ſon principal motif. Le mien au contraire, a toujours été la crainte de ne me voir jamais aſſez de bien pour arrêter un homme plus généreux. Je parle d'un tems où l'on nous faiſoit mener une vie fort contrainte, & je ne reſpirois alors que la liberté. Mariage & liberté, ſont des termes ſynonymes dans l'eſprit des jeunes filles. Je me figurai d'abord que j'aurois toujours le pouvoir de rompre avec lui, ſi je le jugeois à propos ; mais il me tient ſérieuſement, ſur-tout depuis qu'il a ſu toutes vos bontés pour moi,

&

& qu'il bâtit des espérances d'avancement sur l'honneur de votre alliance.

Sir. Ch. Mais, chere sœur, n'aimez-vous pas le capitaine Anderson ?

Miss Grand. Je crois l'aimer autant que j'en suis aimée. Il n'a pas dissimulé que sa principale vue étoit ma fortune. Si je regle mes sentimens sur les siens, la raison du goût qu'il a pour moi ne doit pas m'en donner beaucoup pour lui.

Sir. Ch. Je ne suis pas surpris que M. Anderson pense à vous tenir sérieusement, pour me servir de vos termes. Mais, chere Charlotte, répondez-moi. Avez-vous moins de goût pour lui, depuis que votre fortune est sûre & dépend absolument de vous, que vous ne vous en êtes senti jusqu'alors ?

Miss Grand. Si Je connois bien mon cœur, cette raison n'y change rien. Mais j'ai remarqué plus d'empressement dans ses soins depuis qu'on est informé de ce que vous avez fait pour moi. Lorsque le bruit public me faisoit dépendre entiérement de mon frere, & représentoit le bien de la famille en fort mauvais ordre ; en un mot, lorsque nous étions, ma sœur & moi, dans le doute de notre sort, je n'ai pas entendu parler souvent de M. Anderson ; & sa prudence m'expliquoit sa froideur, car

je n'ai pas été long-tems à le pénétrer.

Ici, ma chere, milord & milady L...... l'ont traité, assez vivement, d'indigne personnage. J'en ai pris la même idée, & les regards du docteur Barlet ont marqué qu'il en jugeoit comme nous.

Sir. Ch. Je le plains. Il a trop de prudence apparemment pour se fier à la Providence. Mais, chere sœur, quels sont à présent vos embarras?

Miss Grand. Ils viennent de ma folie. M. Anderson me parut d'abord aussi sensé, que tout le monde le trouvoit agréable. Il parle avec beaucoup de feu & de facilité. Son air décisif, ne me laissa point douter de son jugement; & l'homme qui fait dire à une femme des choses agréables d'un ton qui le soit aussi, a toujours pour lui la vanité de celle qui l'écoute, parce qu'elle ne peut douter de la bonne foi du flatteur, sans déroger à l'idée qu'elle a de son propre mérite. Lorsque le capitaine eut commencé à m'écrire, ses lettres augmenterent encore plus ma prévention. Mais aussitôt qu'il se crut sûr de moi, je vis changer la beauté de son style, & jusqu'à son orthographe: j'ai honte de le dire, & j'en eus beaucoup alors de le voir.

Sir. Ch. Tous les hommes se ressemblent. Il leur est naturel à tous, lorsqu'ils dé-

couvrent en eux quelque imperfection, d'apporter tous leurs soins à la déguiser, sur-tout aux yeux de ceux dont ils veulent obtenir l'estime; mais j'en ai connu qui n'étoient pas aussi disposés que M. Anderson à reconnoître leurs défauts. Au reste, peut-être avoit-il perdu son écrivain dans les changemens de quartier. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un homme d'une naissance honnête, ait eu si peu d'éducation.

Miss Grand. Une jeunesse déréglée, comme je l'ai su depuis, l'a fait courir d'un college à l'autre, avant que d'avoir acquis les principes communs du savoir. Ensuite ses parens lui acheterent un Enseigne, & c'est tout ce qu'ils ont voulu faire pour lui. Un second mariage, qui donna d'autres enfans à son pere, le fit regarder comme un étranger dans sa famille. Quelques informations m'ont fait découvrir cette partie de son histoire; mais il m'avoit fait d'abord une autre peinture de sa situation. Une fort belle terre, m'avoit-il dit, bien bâtie & bien plantée, quoique d'un revenu médiocre, faisoit le fonds de son bien; & ses espérances étoient considérables. On souffre d'autant plus impatiemment d'être trompé, qu'on est moins capable de tromper les autres. Je n'ai pu me défendre d'un souverain mépris pour M. Anderson, en

reconnoiſſant qu'il m'en avoit ſi groſſièrement impoſé par des fables autant que par des lettres qu'il faiſoit écrire pour lui ; & qu'il n'étoit ni le ſeigneur d'une terre, ni l'homme de ſens & de ſavoir pour lequel il s'étoit fait paſſer.

Sir Ch. Mais comment ſe crut-il sûr de vous ?

Miſs Grand. Ah monſieur ! pendant qu'il ſoutenoit ces trompeuſes apparences, il avoit arraché une promeſſe de ma main ; & dès qu'il ſe vit ſur moi cet avantage, ce fut alors, ou bientôt après, qu'il m'écrivit de la ſienne. Je fus ainſi convaincu qu'il avoit employé celle d'autrui, quoique nous fuſſions convenus d'un inviolable ſecret. Je tremblai de me voir expoſée à l'indiſcrétion de ſon écrivain, qui m'étoit abſolument inconnu, & qui devoit partager ſon mépris, entre l'amant qui avoit beſoin de ſon ſecours, & l'objet de cette indigne ruſe. Cependant, je me dois ce témoignage, que mes lettres étoient à l'épreuve de toute cenſure ; mais j'avoue que c'étoit l'encourager aſſez, que de lui répondre par écrit, & que ſa préſomption s'eſt fondée là-deſſus pour ſolliciter une promeſſe quatre mois avant qu'il ait pu l'obtenir.

Sir Ch. Et dans quels termes, je vous prie, cette promesse est-elle conçue ?

Miss Grand. O folie que je me reprocherai toujours ! J'ai déclaré que tant qu'il seroit à marier, je n'en épouserois jamais d'autre sans son consentement. C'est ainsi, qu'à mon extrême confusion, je l'ai constitué mon pere, mon tuteur, mon frere ; ou du moins, que j'ai rendu comme inutile dans la plus importante affaire de ma vie, tous les conseils, toutes les influences de mes plus chers & mes plus fideles amis. Bientôt après, comme je l'ai dit, il me fit connoître, par des billets de sa propre main, avec qui j'avois le malheur d'être en traité ; & depuis ce tems-là, je n'ai pas cessé de faire des efforts, de bouche & par écrit, pour retirer une promesse téméraire. C'étoit ma vue & l'objet de tous mes soins, avant que votre bonté, monsieur, m'eût donné des droits à l'indépendance. Je me suis flattée, à la fin, qu'il céderoit à mes instances, & qu'il chercheroit une autre femme ; mais vous ne m'avez pas tenue assez long-tems dans l'incertitude de vos bienfaits, pour me laisser le tems d'achever avant qu'il en fût informé. Malgré cette disposition, j'ai gardé mon secret. Je n'avois point assez de hardiesse, ou plutôt

assez d'humilité, pour faire l'ouverture de ma situation à personne au monde. Cependant miss Byron sait que, dès le premier tems de notre connoissance, je lui ai fait quelques plaintes de mes embarras ; car je ne pouvois, avec justice, leur donner le nom d'amour.

Sir Ch. Charmante franchise ! Que je vois briller de vertu au travers de vos erreurs !

Miss Grand. J'admire la bonté de mon frere. Il me semble que mon plus grand malheur est d'avoir redouté trop long-tems les communications, qui étoient le seul moyen de sortir de l'abyme où je m'étois plongée. Si je vous avois mieux connu, monsieur, pendant les cinq ou six dernieres années de ma vie ; s'il m'avoit été permis d'entretenir avec vous une correspondance de lettres, je n'aurois pas fait un pas sans votre approbation.

Vous savez à présent tous les secrets de mon cœur. Je n'ai point exagéré les torts de M. Anderson ; & je n'en ai pas eu le dessein. Il me suffit d'avoir eu quelques vues sérieuses en sa faveur, pour me croire obligée de lui souhaiter toutes sortes de biens, quoiqu'il n'ait pas soutenu l'opinion que je m'étois formée de lui. Je dois ajouter, néanmoins, que son humeur est em-

portée, violente, & que dans les derniers tems, je ne l'ai jamais vu qu'avec répugnance. J'avois promis, à la vérité, de le voir, si je n'étois pas venue à Colnebroke; mais c'étoit dans la disposition de lui répéter, comme je le faisois depuis longtems, que je ne pouvois jamais être à lui, & que s'il ne vouloit pas me dégager de ma folle promesse, j'étois déterminée au célibat pour toute ma vie. Je demande à présent le conseil de tous ceux qui m'ont fait la grace de m'écouter.

Milord L.... Je pense, ma sœur, que cet homme est absolument indigne de vous.

J'approuve la résolution où vous êtes de ne jamais l'épouser.

Milady L.... Sans attendre l'opinion de mon frere, la mienne est que M. Anderson en use indignement, lorsqu'il prétend vous lier par une promesse inégale; c'est-à-dire, une promesse qu'il n'a point accompagnée de la sienne. Je ne puis croire, Charlotte, qu'elle soit un lien pour vous. Et que penser du vil artifice, qui lui a fait employer la main d'autrui pour vous écrire, au risque de vous perdre de réputation, & contre un engagement formel au secret? Que je haïrois cet homme-là! Qu'en dites-vous, miss Byron?

M. Byron. Je répondrois mal à la confiance de cette chere assemblée, si je ne hasardois pas mon sentiment, lorsqu'on me fait l'honneur de le demander. Il me semble, miss Grandisson, qu'il n'y a jamais eu entre vous & le capitaine Anderson aucune affection vive, aucune sympathie de caractere? si je puis employer cette expression.

Sir Ch. Excellente question.

Miss Grand. Non; je crois que d'un côté comme de l'autre, il n'y a jamais rien eu de cette nature. Je vous ai fait entendre ses motifs & les miens. Chaque lettre, que j'ai reçue de lui, m'a confirmé ce que je vous ai dit de ses vues, aujourd'hui son principal motif, pour me tenir liée par une promesse, est toujours celui de l'intérêt. Je ne veux pas faire valoir le mien, & je ne l'ai jamais fait, quoique son exemple pût me servir d'excuse.

Milord L.... Votre promesse, ma sœur, est-elle par écrit?

Miss Grand. (En baissant les yeux.) Sans doute, milord.

Miss Byr. Permettez une autre question, mademoiselle. Votre promesse porte, qu'aussi long-tems qu'il demeurera sans se marier, vous n'accepterez point la

main d'un autre, ſans ſon conſentement. Avez-vous promis que ſi vous vous mariez jamais, ce ne ſera qu'à lui ?

Miſs Grand. Non. Il m'a preſſée de lui faire cette promeſſe dans ces termes ; mais je l'ai refuſé. Quel eſt donc votre avis, chere Miſs Byron ?

Miſs Byr. Je ſerois bien aiſe d'entendre auparavant celui de ſir Charles & du docteur Barlet.

(Sir Charles a regardé le docteur ; & le docteur a prié ſir Charles de commencer.)

Sir Ch. J'y conſens, docteur. Vous rectifierez mon ſentiment, s'il n'eſt pas juſte. Vous êtes habile caſuiſte.

Je penſe, comme milord, que le capitaine Anderſon, dans toute ſa conduite, ne paroît pas digne de miſs Grandiſſon ; & réellement je connois peu d'hommes qui ſoient dignes d'elle. Si c'eſt partialité, elle eſt pardonnable dans un frere.

Miſs Charlotte l'a remercié par une profonde inclination, & nous avons applaudi tous à un compliment qui lui rendoit le courage de lever la tête.

Sir Ch. Je crois de même que ſi ma ſœur eſt ſans eſtime pour lui, elle eſt en droit de lui refuſer pour jamais ſa main. Mais que dire de ſa promeſſe ? Je conçois qu'elle

s'y est laissée engager pendant la vie de mon pere, qui avoit assurément le pouvoir de l'en dispenser. Cependant les efforts même qu'elle a faits depuis, pour obtenir la dispense de M. Anderson, montrent qu'elle se croit liée dans le fond du cœur.

(Il nous a regardés tous ; & chacun demeurant en silence, il a continué.)

Milady juge que c'est en user indignement, que de vouloir la tenir liée par une promesse inégale. Mais où est l'homme, si vous ne le supposez extrêmement généreux, qui, se voyant en possession de quelque avantage sur une fille telle que Charlotte, (elle a rougi) ne tente point de le faire valoir ? Pourroit-il faire autrement, sans porter condamnation contre lui-même ? En un mot, peut-on penser que celui qui engage une femme à quelque promesse, n'ait pas dessein d'en exiger l'exécution ? Je dois connoître mon sexe ; & j'aurois peu profité des occasions, si je ne connoissois un peu le monde. Nous avons appris de ma sœur les raisons qui l'ont empêchée de lier le capitaine par le même engagement : elle ne l'estimoit pas assez pour lui imposer cette loi. N'est-ce pas précisément le malheur de M. Anderson ?

Charlotte appréhende quelque blâme sur ce point ; mais considérons quelle étoit

sa situation. Je n'en répéterai pas les circonstances ; il est douloureux pour moi que mes sœurs aient pu s'y trouver. A l'égard de l'artifice du capitaine, pour se faire valoir par la main d'un autre, je conviens que c'est un sujet de mépris aux yeux d'une femme qui se fait honneur elle-même de bien écrire ; mais de quoi n'est-on pas capable, pour arriver au point où le cœur se fixe ? Cette méthode n'est pas nouvelle. On rapporte qu'une dame célebre s'en servit heureusement pour obtenir la faveur d'un grand monarque, aux dépens d'une autre dame, qui employoit ses services. Concluons seulement que les femmes doivent être bien sûres de leur choix, avant que d'accorder leur confiance aux hommes. Milady le *haïroit*, pour avoir exposé sa réputation..... Elle me permettra de répondre, qu'une femme qui ne veut pas être exposée, ne doit jamais se livrer à la discrétion d'autrui. O miss Byron! (en se tournant vers moi, qui n'étois que trop disposée à me faire l'application d'une partie de son conseil) ayez la bonté d'avertir quelquefois ma pupille, qu'elle ne doit jamais aimer un homme, sans être bien sûre d'en être aimée ; qu'elle ne doit jamais lui faire connoître l'ascendant qu'il a sur elle, sans être sûre qu'il est reconnois-

ſant, juſte, généreux; & qu'elle doit le mépriſer comme une ame vile & intéreſſée, au premier moment qu'il cherche à l'engager par une promeſſe. Pardon, chere Charlotte. Vous vous blâmez ſi généreuſement vous-même; que vous ne devez pas faire difficulté de donner votre expérience en exemple à une jeune perſonne, qui peut tomber dans la même ſituation, ſans être capable de s'y conduire avec autant de nobleſſe & d'élévation que vous.

C'eſt fort à propos pour moi, chere Lucie, que ſir Charles a ceſſé de m'adreſſer ſes dernieres réflexions. La confuſion de ſa ſœur a ſervi de voile à la mienne, & je n'oſe répondre qu'elle lui en ait ſervi parfaitement. Je ſens, ma chere, qu'il ne faut pas que je demeure éloignée plus long-tems de ma famille, du moins pour vivre dans le lieu où je ſuis. Miſs Ancillon, miſs Barnevelt & tant d'autres, dont je me ſouviens d'avoir fait le portrait, où êtes-vous? où puis-je vous retrouver? Mon cœur, lorſque j'ai commencé à vous connoître, étoit paiſible & ſans crainte. Je pouvois rire alors de tout ce qui paroiſſoit autour de moi. Je n'appréhendois pas que la raillerie pût retomber ſur moi-même.

Mais quel parti prendrons-nous donc pour notre chere ſœur? a demandé mi-

lady L....... Les regards de miſs Charlotte, nous ont fait la même queſtion. Tout le monde s'en eſt rapporté à ſir Charles.

Je commence, chere Charlotte, a-t-il repris, par vous aſſurer que ſi votre cœur donne la moindre préférence à M. Anderſon, & ſi vous croyez que la juſtice ou d'autres raiſons vous obligent d'être à lui, je le verrai d'un air d'amitié, pour lui faire mes propoſitions & recevoir les ſiennes. Si nous ne trouvons point une ame généreuſe ou reconnoiſſante, nous lui inſpirerons ces ſentimens par notre exemple, & je promets de commencer.

Ce diſcours nous a remué le cœur à tous. Le docteur Barlet n'y a pas été le moins ſenſible. Miſs Charlotte pouvoit à peine ſe tenir ſur ſa chaiſe; tandis que ſon frere, de l'air d'un homme accoutumé aux grandes actions, qui ne ſuppoſe pas qu'il ait rien dit d'extraordinaire, ne s'eſt pas même apperçu de notre émotion.

Miſs Grand. (Après avoir héſité quelques momens.) En vérité, monſieur, le capitaine Anderſon ne mérite pas le nom de votre frere. Je n'entre là-deſſus dans aucun détail, parce que je ſuis déterminée à ne recevoir jamais ſa main. Il fait ma réſolution. D'ailleurs ma promeſſe ne m'oblige pas d'être à lui. Si je lui connoiſſois

de la vertu, de la générosité ; mais il n'a point assez de l'une & de l'autre pour m'inspirer le respect qu'une femme doit à son mari.

Sir Ch. Alors, chere sœur, je vous conseille de ne le pas voir, si vous lui en avez donné l'espérance. Vous lui ferez faire des excuses. Vous lui ferez dire que vous m'avez communiqué tout ce qui s'est passé entre vous & lui, & que vous vous rapportez de tout à moi, avec une ferme résolution, si vous l'avez en effet, de ne jamais être sa femme.

Miss grand. Je crains la violence de son naturel.

Sir Ch. N'appréhendez rien. Ceux qui sont capables de violence à l'égard d'une femme, n'en ont pas toujours avec les hommes ; mais je lui parlerai civilement. S'il a jamais espéré de vous voir à lui, il est assez malheureux de vous perdre. Vous pouvez lui faire dire que je le verrai dans le lieu qu'il voudra nommer. En attendant, il seroit à propos, si vous n'y avez aucune répugnance, de me faire voir quelques unes de vos lettres & des siennes, particuliérement celles où vous l'avez pressé de renoncer à vous, & les plus anciennes, si vous en avez, qui prouvent depuis longtems votre résolution.

Miss Grand. Je vous remettrai, si vous le desirez, toutes ses lettres & les copies de toutes les miennes. Elles vous persuaderont, monsieur, que c'est le malheureux sort auquel je me suis crue condamnée, après le rigoureux traitement que j'ai vu recevoir à ma sœur, & le chagrin de ne pouvoir espérer une fortune dont j'eusse quelque avantage à me promettre, qui m'ont fait prêter l'oreille au capitaine Anderson.

Sir Ch. Triste souvenir ! Mais jetons les yeux sur un avenir plus heureux. Je verrai M. Anderson. Si dans quelques-unes de ses lettres il a pris un ton trop dur avec ma sœur, vous ne devez pas me les montrer. Ce n'est pas curiosité, c'est le seul desir de vous servir, qui me fait souhaiter de les voir. Cependant il faut me communiquer tout ce qui est essentiel à votre situation, afin qu'il ne puisse rien me dire que je ne sache point de vous-même, & dont il puisse tirer des inductions en sa faveur. Je vous assure que je lui accorderai tout ce que je croirai devoir à la justice ; & vous verrez, chere sœur, que si vos lettres étoient celles de deux amans passionnés, vous n'auriez rien à craindre de ma censure. Je n'ai point de sévérité pour les foiblesses du cœur. Nos passions produisent quelquefois d'ex-

cellens fruits. Comptez, mesdames, (en nous regardant toutes trois) que la philosophie de votre frere n'est pas le *stoïcisme.*

Oui, sir Charles, ai-je dit en moi-même ; vraiment...... auriez-vous été amoureux ? Je ne sais, chere Lucie, si je devrois en être bien aise ou fâchée ; mais, après tout, n'est-il pas bien étrange que ses aventures dans les pays étrangers soient si peu connues ? On lui entend dire néanmoins, qu'il n'est pas fâché que sa sœur ait marqué de la curiosité là-dessus. Si j'étois à la place de ses sœurs, il y a long-tems que j'aurois mis sa franchise à l'épreuve.

Mais voilà de nouveaux embarras pour lui, & je suis impatiente de voir la fin de cette affaire.

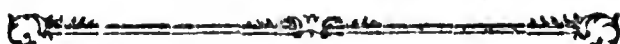
Miss Charlotte m'a fait voir quelques lettres du capitaine Anderson. Qu'elle auroit dû le mépriser, si son malheur l'avoit forcée d'être à lui ! & que ce mépris auroit augmenté en le voyant figurer à côté de son frere ! C'est ainsi que sir Thomas, avec tout son esprit & son orgueil, s'est exposé à voir une fille du plus noble caractere, tomber au pouvoir d'un homme sans fortune, sans éducation, sans jugement même, & sans aucune apparence de générosité.

On me permet de transcrire pour vous ce que miss Charlotte vient d'écrire au capitaine.

M.

« Avec un homme généreux, je n'aurois » pas eu besoin de m'exposer à la censure » d'un frere dont la vertu doit me faire » craindre un juste refroidissement pour » une sœur qui peut dans cette occasion » lui paroître indigne de sa tendresse ; mais » il est le plus noble des hommes. Sa pitié » l'emporte en ma faveur. Il se charge de » vous entretenir amicalement, dans le » lieu que vous choisirez vous-même, sur » une affaire qui cause depuis long-tems » mon chagrin. Vous connoissez mes sen- » timens. J'évite les récriminations ; mais » je vous répete, comme je l'ai fait cent » fois, que je ne puis, & ne veux jamais » être à vous, sous un autre titre que celui » de votre très-humble servante,

CHARLOTTE GRANDISSON. »



LETTRE XLIV.

Miss BYRON *à miss* SELBY.

Jeudi 16 Mars.

SIR Charles nous a déjà quittés : il eſt retourné ce matin à la ville, pour l'exécution du teſtament de ſon ami.

Le docteur Barlet, dont je me flatte de m'être fait un ami, & qui paroît connoître le fond de ſon cœur, me dit qu'il eſt ſans ceſſe accablé d'occupation. C'eſt ce que j'avois déjà remarqué : & je ne m'étonne donc point que dans une vie ſi ſérieuſe, il n'ait pas touvé de loiſir pour l'amour, qui eſt une paſſion oiſive, ou du moins le fruit ordinaire de l'oiſiveté. Vous conviendrez que dans les petits exercices qui m'occupoient au château de Selby, je n'y connoiſſois rien ; mais il ne s'y trouvoit point de ſir Charles, pour engager d'abord ma reconnoiſſance, &, bientôt après, toute la tendreſſe de mon cœur. C'eſt la vérité, ma chere. Il me ſemble que je ne dois plus le déſavouer. « Si je voulois feindre, un en» fant, en amour, me découvriroit tout » d'un coup. »

O chere Lucie ! les deux ſœurs m'ont traitée ſans ménagement. Elles ont déchiré le voile, ou plûtôt elles m'ont fait connoître qu'elles l'avoient percé depuis longtems. Il faut vous rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé.

J'avois écris ſi tard dans la nuit, que malgré mon ancienne habitude d'être toujours vêtue la premiere, j'étois encore en déshabillé; moins occupée de ma parure, que d'une lettre que je commençois pour vous. Elles ſont entrées toutes deux dans mon cabinet, le bras de l'une ſous celui de l'autre; & je me ſuis rappellée depuis, qu'elles avoient l'air de méditer une méchanceté, ſur-tout miſs Charlotte ; elle m'avoit menacée de me jouer quelque tour.

J'ai marqué un peu de confuſion, d'avoir été ſi pareſſeuſe, & de leur voir tant d'avance ſur moi. Miſs Charlotte a voulu me coëffer de ſes propres mains. Elle a fait ſortir ma femme de chambre, qui commençoit ſon office.

Ses premiers diſcours ont été des complimens flatteurs. En s'occupant, avec bonté, autour de ma tête, elle m'a dit deux fois que j'étois une fille charmante ; & la ſeconde fois, s'adreſſant à ſa ſœur, ne trouvez-vous pas, milady, a-t-elle continué, que ce que mon frere penſe d'elle eſt

fort juste ? Un excès de vivacité m'a fait ouvrir aussitôt la bouche. Que...... que...... j'allois dire, que pense-t-il donc de moi ? mais je me suis retenue assez heureusement pour changer d'idée, & j'ai dit, pour finir ma phrase : *que* d'honneur vous me faites, mademoiselle, de prendre tant de peines pour moi ! Elle m'a regardée d'un air malicieux, & se tournant vers sa sœur : comptez, lui a-t-elle dit, que cette chere Henriette est plus qu'une demi-fripponne. Punissez-là donc, Charlotte, a répondu milady. Il vous en a tant coûté pour vous ouvrir à nous, que vous avez acquis une espece de droit de punir ceux qui affectent des déguisemens avec leurs meilleurs amis.

Juste ciel ! me suis-je écriée. Que....... que....... Je voulois dire, que signifie ce reproche ? mais je n'ai pu achever, & j'ai senti la rougeur qui me montoit au visage. Que..... que..... a répété miss Grandisson. Que, que va devenir le ramage de cette chere folle ? J'avois à la main mon mouchoir de cou, & j'ai voulu le mettre ; mes bras sont demeurés immobiles. J'ai tremblé. La parole m'a manqué.

Miss Grand. Confirmation, milady ! confirmation !

Milady L.... J'en juge de même, mais

foyez sûre que je n'en avois pas befoin.

Mifs Byr. En vérité, mefdames, vous me jetez dans une extrême furprife. Que peut fignifier cette attaque foudaine?

Mifs Grand. Et que fignifient, chere Henriette, tous vos *que*, *que*, & cette foudaine émotion? Donnez-moi ce mouchoir. Votre embarras me fait pitié.

Elle m'a pris brufquement mon mouchoir. Elle me l'a mis autour du cou. Mes mains trembloient.

Mifs Grand. Pourquoi cette palpitation? Me répondrez-vous? Ah! ah! chere mifs, vous ne voulez donc pas vous fier à vos deux fœurs! Eh! croyez-vous, s'il vous plaît, que nous ne vous euffions pas déjà pénétrée?

Mifs Byr. Pénétrée! Que voulez-vous dire? En vérité, chere mifs Grandiffon, je ne connois perfonne qui ait le fecret d'alarmer comme vous.

Mifs Grand. Oui? Vous me connoiffez fi bien? Mais pour aller vîte au fait..... Remettez-vous donc, chere Henriette; vous paroiffez tout émue........ Eft-il fi déshonorant, pour une belle perfonne, d'être vaincue par l'amour?

Mifs Byr. De qui parlez-vous? Moi, de l'amour?

Mifs Grand. (Eclatant de rire.) Vous

voyez, milady, que miſs Byron ſe reconnoît dans la belle perſonne dont je parle. Déſavouez à préſent, ma chere. Qui vous empêche ? Dites-nous des fables. Donnez dans l'affectation. Aſſurez-nous que vous n'êtes pas une belle perſonne, & d'autres propos de cette force.

Miſs Byr. Chere miſs Grandiſſon, c'étoit hier votre tour. Comment pouvez-vous oublier...

Miſs Grand. Le dépit s'en mêle auſſi ? Je vous réponds, Henriette, que vous me le payerez cher. Mais, mon enfant, je n'étois pas amoureuſe. Ah ! miſs Byron ! Cet homme de Northampton-Shire ! Avez-vous pu croire que nous ne le découvririons pas ?

(J'ai repris ici un peu de courage.)

Miſs Byr. Eſt-ce par cette voie que vous eſpérez de réuſſir ? Je devois être plus en garde contre le talent que miſs Charlotte a pour alarmer.

Miſs Grand. Autre offenſe, que vous me payerez auſſi. Ne ſommes-nous pas convenues, milady, que je prendrois les rênes ? Je veux mener ſans pitié une ſœur cadette, pour la guérir de cette abominable affectation.

Miſs Byr. Ainſi, meſdames, vous croyez, je le vois, que M. Orme.....

Milady L..... (Interrompant.) Prenez les rênes, Charlotte. Je vous déclare, Henriette, que je suis à préſent contre vous. Je veux mettre à l'épreuve cette franchiſe qu'on m'a tant vantée dans votre caractere. Aſſurément, ſi vous avez dû la montrer à quelqu'un, c'eſt à vos deux ſœurs.

Miſs Grand. C'eſt aſſez, milady, c'eſt aſſez. Ne me l'avez-vous pas abandonnée? Je ſuis réſolue de la punir. Votre douceur nous trahiroit. Répondez-moi, Henriette. N'aimez-vous pas plus M. Orme qu'aucun des hommes que vous avez vus?

Miſs Byr. Je n'en conviens point.

Miſs Grand. Qui aimez-vous plus que lui?

Miſs Byr. De grace, miſs Charlotte.....

Miſs Grand. Et de grace, miſs Henriette....

Miſs Byr. Reprenez les rênes, milady, je vous le demande inſtamment. Miſs Grandiſſon eſt ſans pitié. Cependant elle en trouva beaucoup.

Miſs Grand. Hier, n'eſt-ce pas? Fort bien. Mais vous ne me reprocherez pas d'avoir manqué d'ingénuité.

Miſs Byr. Et croyez-vous que j'en manque? Dites, milady.

Milady L..... Oui, je le crois.

(Elle m'a paru jouir un peu trop cruellement de mon embarras.)

Miſs Grand. Et miſs Byron prétend qu'il n'y a point un homme dans Northampton-Shire....

Miſs Byr. Je ne comprends pas, meſdames, quelles peuvent être vos vues, mais je vous aſſure qu'il n'y en a pas un.....

Miſs Grand. Voyez, milady. Il y a des queſtions auxquelles elle ne ſe fait pas preſſer pour répondre.

(Je crois que j'ai dû paroître ſérieuſe. Je gardois le ſilence. J'étois piquée juſqu'au fond de l'ame.)

Miſs Grand. Courage, Henriette. J'aime à vous voir cette humeur. Ne répondez point du tout. C'eſt le ſeul moyen à préſent......... & nous n'irons pas plus loin, vous ſavez. Mais dites-moi : ne vous repentez-vous pas du refus que vous avez fait à milady D.....

Miſs Byr. Je n'ai point d'humeur, meſdames ; mais il n'eſt pas agréable de ſe voir pouſſée....

Miſs Grand. Convenez donc que vous êtes femme, Henriette, & que ſur certains points vous êtes capable d'affectation & de réſerve. Je vois, ma chere, qu'il y a des cas où les vertus contraires ſurpaſſent

ſurpaſſent le pouvoit d'une femme.

Miſs Byr. Suppoſez donc que j'en ſuis une : je ne me ſuis jamais donnée pour ſupérieure aux défauts que vous attribuez à mon ſexe. Je ſuis foible, très-foible... & vous voyez que je le ſuis.

(J'ai tiré mon mouchoir, ſans pouvoir m'empêcher de le porter à mes yeux.)

Miſs Grand. Bon, pleurez, mon amour. Ma ſœur ſe ſouviendra de m'avoir entendu dire que je n'ai rien vu de ſi aimable que miſs Byron en pleurs.

Miſs Byr. Qu'ai-je fait pour mériter....

Miſs Grand. Un compliment de cette nature. Fort bien ; mais je ne veux pas non plus que vous pleuriez. Quoi donc ? le ſujet, Henriette, vous paroît-il ſi touchant ?

Miſs Byr. Vous me ſurprenez, meſdames. Nous nous ſommes quittées ſans aucune ombre de reproches ; & tout d'un coup, vous m'accablez toutes deux.

Miſs Grand. De reproches, Henriette ?

Miſs Byr. C'eſt ce qui me ſemble. Je ne vois pas quel autre nom je puis leur donner.

Miſs Grand. Quoi ! Eſt-ce un reproche de vous attribuer de l'amour ?

Miſs Byr. Mais la maniere, mademoiſelle....

Miss Grand. Ho ! c'est donc la maniere qui cause vos plaintes ? Hé bien (prenant un air grave & un ton plus doux), il n'en sera pas moins vrai que votre cœur est touché ; mais par qui ? C'est la question. A nous, qui sommes vos sœurs, n'apprendrez-vous point par qui ?

(Assurément, mesdames, ai-je pensé, vous avez vous mêmes quelque chose à m'apprendre, qui vous paroît un dédommagement pour cette insupportable persécution ; & ma fierté néanmoins ne me faisoit pas trouver bon qu'elles attachassent tant d'importance à ce qui m'auroit paru du plus haut prix, si je n'avois traité qu'avec mon propre cœur.)

Milady L...... (Venant à moi, & me prenant par la main.) Je vous dirai, chere Henriette, que vous êtes la plus insensible de toutes les filles, si vous êtes sans amour.... A présent que me répondrez-vous ?

Miss Byr. Que peut-être je ne connois pas assez cette passion, pour devoir être si peu ménagée.

(Ici, s'étant assises toutes deux à côté de moi, chacune a pris une de mes mains tremblantes.)

Milady L.... Je suis tentée, Charlotte, de reprendre les rênes. Nous som-

mes cruelles. Mais dites-nous, ma charmante sœur, dites en un mot à votre Caroline, dites à votre Charlotte, s'il n'existe pas dans le monde un homme que vous aimez plus que tous les autres? Vous devez cette confidence à notre amitié, sans laquelle assurément nous ne vous ferions pas une guerre si vive.

(Je demeurois en silence. Je tenois la vue baissée. J'étois dans un accès de fievre qui me faisoit passer alternativement du froid au chaud. Elles ont poussé toutes deux leurs caresses, jusqu'à presser mes mains de leurs levres; & je ne pensois point à les retirer.)

Miss Grand. Ouvrez la bouche. Ne craignez point. Faites fonds sur notre parfaite amitié. Je m'étois proposé de vous ouvrir le chemin, en vous apprenant tous les secrets de mon cœur, avant que mon frere les eût pénétrés.... Mais on ne peut rien dérober à sa pénétration....

Miss Byr. (D'un air fort alarmé.) Miss Charlotte! mesdames! Votre frere n'aura pas.... Il est impossible qu'il ait... Je mourrois plutot....

Miss Grand. Charmante délicatesse! Non, il n'a pas... mais pourquoi seroit-il impossible qu'il eût.... Chere Henriette, si nos persécutions vous fatiguent, met-

tez la réserve à part. Croyez-vous que dans mille occasions nous n'ayions pas vu votre cœur dans vos yeux; que nous n'entendions pas ce que signifient ces soupirs qui vous échappent; (j'ai soupiré) oui, cela précisément. Je suis demeurée confondue; mais, pour nous expliquer sérieusement, nous vous protestons, chere Henriette, que si nous n'avions pas eu quelque petit engagement avec milady Anne S..... nous n'aurions pas attendu si tard à vous mettre sur cette matiere. Tous ses parens nous ont sollicitées; & vous avez pu remarquer vous-même, qu'elle ne fait pas mystere de ses sentimens.

Miss Byr. (Retirant une de ses mains pour prendre son mouchoir.) Mes cheres dames! vous m'assurez de votre amitié, ne fera-t-elle pas place au mépris? J'avoue....

(La voix ma manqué. J'ai continué d'essuyer mes yeux.)

Milady L..... Qu'avoue-t-elle, cette chere fille?

Miss Byr. Ah, madame! si j'avois de moi l'opinion que je n'ai pas sujet d'en avoir; car je n'en ai jamais eu moins que depuis que je vous connois toutes deux, je consentirois à vous ouvrir mon cœur

ſans réſerve ; mais j'ai une grace à vous demander, & je compte de n'être pas refuſée.

Milady & miſs Grand. Quelle grace ? Parlez.

Miſs Byr. C'eſt de me prêter un carroſſe pour retourner ce ſoir à Londres. Et je vous aſſure que la ville ne me retiendra pas long-tems. En vérité, meſdames, je ne pourrai plus regarder votre frere en face. Vous me mépriſerez auſſi toutes deux. Je ſuis sûre que vous me mépriſerez.

(Elles m'ont donné mille aſſurances de la continuation de leur amitié ; & ce ſecours étoit de ſaiſon : car je me ſentois fort émue.)

Miſs Grand. Nous avons eu ce matin un long entretien avec ſir Charles.

Miſs Byr. Sur moi? ciel ! j'eſpere qu'il n'a pas la moindre notion.....

Milady L.... On a parlé de vous ; mais pour ne pas vous alarmer davantage, nous vous rendrons compte de ce qui s'eſt paſſé. Milady Anne a fait le ſujet de l'entretien.

Miſs Grand. Nous avons demandé à mon frere s'il penſoit au mariage? Cette queſtion venoit à propos. Il n'a point fait de réponſe ? mais il lui eſt échappé

un soupir, & son air est devenu fort grave. (Un soupir! chere Lucie. Quelle raison sir Charles a-t-il de soupirer?) Nous lui avons répété notre demande. Vous nous avez assurées, lui ai-je dit, que vous n'aviez aucune intention de reprendre le traité de mon pere. Que pensez-vous de milady Anne S... Il est inutile de vous représenter son immense fortune & sa naissance. Sa figure est fort éloignée d'être désagréable, & tout le monde sait qu'elle a beaucoup d'estime pour vous. Je rends justice, m'a-t-il répondu, au mérite de milady Anne; mais je regretterois beaucoup qu'elle eût des sentimens particuliers pour moi, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre. Quoi donc, mon frere? lui ai-je dit en le regardant. Non, a-t-il répété avec un soupir, il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre.

O chere Lucie! Qu'il s'est élevé ici de mouvemens dans mon cœur! La fievre est revenue avec ses chaleurs & ses frissons. Elles m'ont promis de ne me plus tourmenter; mais il y a des sujets auxquels on ne peut toucher, sans causer une vive émotion à ceux qui sont partagés entre l'espérance & la crainte. Que l'incertitude est un tourment cruel! Chaque instant de cette triste situation me tue.

Miſs Grand. Mon frere a continué : vous m'avez ſondé plus d'une fois ſur le même ſujet. Je ne veux pas vous répondre, comme je le pourrois, que mon premier deſir eſt de vous voir heureuſement mariée, avant que de prendre aucun engagement pour moi-même. Mais, dans quelque tems, je ſerai peut-être en état de vous donner les explications que vous pouvez attendre d'un frere. Ce qui nous cauſe de l'embarras, ma chere Henriette, c'eſt le terme de pouvoir, qu'il nous a répété ; & comme il nous a fait entendre qu'il ne peut répondre que dans quelque tems à notre queſtion, nous craignons qu'il n'ait des vues ſur quelque dame étrangere....

Elles avoient excité mes eſpérances ; & leur crainte faiſant naître la mienne, elles ont été obligées, pour leur peine, de me ſoutenir leurs ſels ſous le nez. Mon cœur avoit été ſi affoibli par leurs perſécutions précédentes, qu'il n'a point eu la force de réſiſter, & j'ai laiſſé tomber ma tête ſur l'épaule de miſs Grandiſſon. Cependant quelques larmes m'ayant ſoulagée, je leur ai demandé leur pitié. Elles m'ont promis toute leur tendreſſe, & milady m'a preſſée, au nom de leur amitié,

de leur ouvrir entiérement mon cœur.

J'ai pensé. J'ai réfléchi. J'ai hésité. Les expressions sembloient se refuser à ma langue. Enfin, elle s'est déliée. Si j'avois trouvé, mesdames, quelque raison qui m'eût paru capable de m'excuser à vos yeux, le nom de sœur, que vous m'avez fait la grace de me donner dès le premier moment, m'auroit fait bannir toute réserve avec mes sœurs. Mais à présent, néanmoins... (Je me suis arrêtée ici, & ma tête s'est penchée malgré moi.)

Milady L.... Parlez donc, ma chere. Eh bien, à présent....

Miss Grand. Eh bien, à présent néanmoins....

(Ces instances m'ont encouragée. J'ai levé la tête aussi hardiment que je l'ai pu; mais pas trop hardiment, je m'imagine.)

Miss Byr. J'avouerai que celui dont le courage & la bonté on engagé ma reconnoissance par le plus important des services, est en possession de tout mon cœur.

Et là, chere Lucie, sans savoir en vérité, ce que je faisois, j'ai jeté un de mes bras autour du cou de milady, l'autre autour de celui de miss Grandisson, &

mon visage, que je sentois brûlant, a cherché à se cacher dans le sein de l'aînée des deux sœurs. Elles m'ont embrassée toutes deux. Elles m'ont promis de s'unir en ma faveur. Elles m'ont dit que le docteur Barlet n'avoit pas moins d'estime & d'amitié pour moi; mais qu'elles avoient fait des efforts inutiles pour tirer de lui le secret de leur frere, & qu'il les renvoyoit toujours à sir Charles même. Enfin, elles m'ont assuré que j'avois aussi pour moi toute l'affection & tous les vœux de milord L....

C'est une consolation, ma chere, diraije que c'est même un soulagement pour mon orgueil, de voir l'opinion qu'on a de moi dans la famille? Mais que cet orgueil est blessé, de me voir réduite à former une espece de ligue, pour me fortifier dans le cœur d'un homme, dont personne de nous ne connoît les dispositions ni les engagemens! Cependant, s'il se trouve à la fin, que le plus digne de tous les cœurs soit libre, & si je parviens à m'y établir, qu'il ne soit plus question d'orgueil. Cet homme, comme ma tante me l'écrivoit, n'est-il pas sir Charles Grandisson?

J'ai eu beaucoup d'empressement à demander aux deux sœurs, puisque mes yeux leur en avoient tant appris, si leur frere

n'avoit pas eu quelque ſoupçon de mes ſentimens. Elles n'en ont rien apperçu, m'ont-elles dit, dans ſes diſcours ni dans ſa conduite. Il ne m'a pas vue ſi ſouvent qu'elles. Milady ſouhaiteroit qu'il ne ſe défiât de rien. Elle prétend que les meilleurs & les plus ſages des hommes ſe plaiſent à trouver des difficultés; & tout généreux qu'eſt leur frere, il eſt homme. Cependant, on ſe ſouvient de lui avoir entendu dire, qu'il ne voudroit pas de la premiere princeſſe du monde, s'il n'étoit sûr d'en être aimé. Je m'imagine, ma chere, que les femmes qui aiment, & qui doutent du retour, ont beaucoup à ſouffrir du partage de leurs ſentimens, entre la crainte de dégoûter l'objet de leur affection par un amour trop empreſſé, & celle de le déſobliger par un excès de réſerve. Ne le penſez-vous pas auſſi ?

Les dames avouent qu'elles ſouhaitent ardemment de voir leur frere marié. Elles ne deſirent pas moins que ce ſoit avec moi, & ſi j'en dois croire leur flatteuſe amitié, j'avois tous les ſuffrages de leur cœur dans le tems même que, par d'autres engagemens, elles étoient obligées de prendre les intérêts de milady Anne. Elles m'ont raconté ce que ſir Charles avoit dit de moi, & dont elles m'avoient fait

entrevoir quelque chose en commençant notre conversation.

Lorsqu'il nous eut assurées, m'a dit miss Grandisson, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de répondre à l'estime de milady Anne, j'eus la malice de lui faire cette question : « Mais, si milady Anne ressem-» bloit à miss Byron, croyez-vous que » vous puissiez prendre du goût pour elle? » Il me répondit que miss Byron étoit une personne charmante. Ma sœur ajouta négligemment, à cet éloge, que miss Byron étoit la plus aimable fille qu'elle eût jamais connue ; & que jamais elle n'avoit vu la beauté, les graces, la douceur, la dignité dans un assemblage si parfait.

Vous jugez bien, Lucie, que je ne donne rien ici à la vanité, & que je ne pense qu'à vous répéter fidelement jusqu'au moindre mot.

Mon frere, a continué miss Grandisson, prit occasion de ce portrait pour en faire un beaucoup plus vif & plus étendu; & j'en fus si frappée, que je lui demandai librement si cette chaleur ressembloit à l'amour.

Mes yeux, chere Lucie, ont eu la hardiesse de demander aussi quelle réponse

on avoit fait à cette queſtion. Miſs Grandiſſon les a fort bien entendus.

Ah! chere Henriette, m'a-t-elle dit, je comprends ce regard, malgré l'embarras dont il eſt accompagné. Voici la réponſe de mon frere: « Il eſt impoſſible de voir » miſs Byron ſans l'aimer. Vous ſavez, » Charlotte, que je vous l'ai préſentée » comme une troiſieme ſœur; & qui eût » jamais plus d'affection que moi pour » les ſiennes? » Milady & moi, chere Henriette, nous baiſsâmes les yeux; mais moins ſurpriſes encore & moins trompées dans notre attente, que vous ne l'êtes actuellement vous-même.

Miſs Byr. Chere miſs Grandiſſon!

Miſs Grand. Apprenez une autrefois à ne pas faire parler vos yeux, au lieu de vos levres.

(Une troiſieme ſœur! O Lucie! Je crois qu'en effet je parus fort ſotte : & j'avoue que mon attente fut trompée.)

Miſs Byr. Eſt-ce tout, chere miſs? Vous voyez par cette queſtion, que je ſuis réſolue de laiſſer faire leur office à mes lèvres.

Miſs Grand. C'eſt tout; car il ſe retira dans ſon cabinet après cette réponſe.

Miſs Byr. Comment ſe retira-t-il? Remarquâtes-vous un peu d'émo.... Vous

riez de ma folie, de ma présomption, peut-être ?

Miss Grand. (En souriant.) Non, je ne vis pas de changement dans son visage ni dans ses manieres. Je ne remarquai pas beaucoup d'émo.....

Miss Byr. Hé bien, mesdames, ce que j'ai à dire, c'est qu'il ne me reste point d'autre parti que d'emprunter un carosse & six chevaux, pour retourner promptement à Northampton-Shire.

Miss Grand. Pourquoi donc, chere Henriette ?

Miss Byr. Parce qu'il est impossible que chaque fois que je paroîtrai devant votre frere, je ne perde pas quelque chose à son estime, soit que j'aie la bouche ouverte, ou fermée.

Elles m'ont fait des complimens très-flatteurs, qui l'auroient été bien plus réellement, s'ils étoient venus de la part de leur frere.

Qu'en dites-vous, chere Lucie ? Croyez-vous que si sir Charles avoit quelque vue, il eût fait de moi un éloge si magnifique à ses sœurs, avant que de m'avoir fait la moindre ouverture de ses sentimens ? J'en juge par moi-même. Il y a tant de ressemblance entre les hommes & les femmes, qu'en mettant à part la tyrannie de l'u-

ſage, on peut généralement deviner les diſpoſitions d'un ſexe par celles de l'autre, dans les affaires où le cœur eſt intéreſſé. Avec quelle politeſſe n'ai-je pas parlé vingt fois de M. Orme & de M. Fouler? N'ai-je pas loué la bonté de leurs caracteres, & déclaré que mes ſentimens pour eux alloient juſqu'à la pitié? Pourquoi, ma chere? Parce qu'il n'y entroit qu'une eſpece de civilité plus vive, que je croyois due à leur mérite, & dont je ne craignois pas de ſuivre le mouvement. Je m'imagine que j'entends mieux aujourd'hui, que je ne le faiſois alors, quelles étoient les vues de M. Greville, lorſqu'il me preſſoit inſtamment de lui déclarer que je le haïſſois. Le tartuffe! Il ſait que les rebuts d'une femme, en amour, donnent plus d'importance qu'elle ne veut à l'homme pour lequel elle a cette ſorte d'attention.

Mais quel plaiſir puis-je prendre à me tourmenter? Ce qui eſt réglé par la Providence arrivera tôt ou tard. Qui ſait ce qu'elle a réſolu pour ſir Charles? Puiſſe-t-il être heureux dans toutes les ſuppoſitions! Mais, en vérité, chere Lucie, c'eſt un avantage que votre Henriette ne connoît guere à préſent.



LETTRE XLV.

SIR CHARLES GRANDISSON, à miss GRANDISSON.

Vendredi 17 de Mars.

VOUS apprendrez avec plaisir, ma chere Charlotte, que j'ai déja vu M. Anderson. Je lui avois fait rendre votre lettre en arrivant à Londres; & sa chaleur, à cette lecture, s'étoit déclarée par quelques termes indiscrets: mais comme j'étois résolu d'avoir une conférence paisible avec lui, je ne me fis pas rendre un compte exact de ses expressions.

Nous nous vîmes hier à quatre heures après midi, dans un café du *Pall-Mall*. Il étoit accompagné de messieurs Mackenzie & Dillon, deux de ses amis, l'un lieutenant colonel, & l'autre major du même régiment. Je n'avois pas l'honneur de les connoître; mais lorsque je passai avec M. Anderson dans une chambre particuliere, ils y entrerent avec nous.

Vous me demanderez sans doute un peu de détail. Convenez, chere sœur, que je n'avois pas une bonne cause à ména-

ger. Je ne pouvois faire valoir ſans offenſe les raiſons qui vous ont déterminée contre M. Anderſon, lorſque vous êtes parvenue à le connoître. D'ailleurs il n'en ſeroit pas tombé d'accord aiſément; & par conſéquent je n'en pouvois tirer aucun avantage.

Ses deux amis étant entrés, ſans m'avoir prévenu par un mot d'explication, je lui demandai s'ils étoient informés de l'affaire qui nous amenoit. Il me répondit qu'ils étoient ſes amis inſéparables, & qu'ils connoiſſoient tous les ſecrets de ſon cœur. Peut-être, monſieur, repliquai-je, ſeroit-il mieux dans cette occaſion qu'ils les euſſent ignorés. Nous ſommes gens d'honneur, monſieur le chevalier, interrompit aſſez vivement le major. Je n'en fais aucun doute, monſieur, lui répondis-je : mais dans une affaire où la délicateſſe d'une femme eſt intéreſſée, les deux parties devroient être le monde entier, l'une pour l'autre; mais c'eſt un mal ſans remede. Je ſuis prêt, M. Anderſon, à vous écouter devant vos amis, ſi vous le jugez à propos. Comptez, ſir Charles, me dit fort civilement le lieutenant colonel, que vous nous trouverez gens d'honneur.

Alors le capitaine commença ſon hiſ-

toire avec quelque chaleur, mais de fort bonne grace; & j'en eus de la joie pour ma fœur. Pardonnez-moi cette réflexion, Charlotte. Je ne l'ai pas trouvé méprisable, du côté de l'esprit ni de la figure. Il peut être peu lettré; mais on ne sauroit dire qu'il soit ignorant ni grossier, quoique les amis de Charlotte Grandisson puissent ne le pas trouver digne de tenir la premiere place dans son cœur.

Après avoir achevé son récit, qu'il est inutile de vous répéter, il insista sur votre promesse; & ses deux amis se déclarerent en sa faveur, d'un air qui me parut un peu trop décisif. Je ne fis pas difficulté de leur en expliquer mon opinion, & de leur dire qu'ils me devoient la justice de me croire instruit, comme eux, des loix de l'honneur. J'apporte ici, messieurs, ajoutai-je, des intentions droites & paisibles. L'exemple de la vivacité ne m'en inspire jamais au-delà des bornes; mais si vous espérez de l'emporter avec moi sur quelque point, ce ne sera, ni par le ton ni par des apparences de chaleur. Leurs yeux s'adoucirent tout-d'un-coup; & M. Dillon m'assura qu'ils n'avoient aucun dessein dont je pusse m'offenser.

Je dis au capitaine que le mien n'étoit

pas d'entrer dans un long détail pour la défenſe de ma ſœur. J'avouai qu'elle avoit marqué un peu de précipitation dans ſa conduite. Quelques chagrins, continuai-je, qu'elle avoit eſſuyés dans ſa famille, & qui lui en faiſoient redouter d'autres, ſa jeuneſſe, l'ignorance du monde, y ont beaucoup contribué. D'ailleurs les jeunes perſonnes ſe laiſſent prendre aiſément par les apparences. Vous avez, monſieur, dans la figure & dans les manieres, des avantages qui peuvent s'attirer l'attention d'une jeune fille; & dans les circonſtances où ſe trouvoit ma ſœur, je ne ſuis pas ſurpris qu'elle ait prêté l'oreille aux offres d'un galant homme, qui commandoit dans le voiſinage, & dont la conduite ajoutoit ſansdoute un nouveau luſtre à ſa commiſſion. Cependant je ſuis perſuadé, monſieur, que vous avez trouvé des obſtacles dans ſon eſprit, lorſqu'elle a fait réflexion ſur le tort que ſe fait une perſonne de ſon âge, par un commerce ignoré de ſon pere. Il n'eſt queſtion, d'un côté ni de l'autre, de ces violentes paſſions qui font oublier la raiſon & le devoir. On ne ſera donc pas ſurpris que ma ſœur, avec le bon ſens qu'on lui connoît, ait été capable de quelque retour ſur elle-même; & peut-être le ſera-t-on moins encore,

qu'ayant remarqué ſes variations, vous ayiez penſé à l'engager par une promeſſe; mais quelle eſt cette promeſſe? Ce n'eſt point celle qu'il paroît que vous deſiriez, & qui vous auroit donné un pouvoir abſolu ſur elle; c'eſt uniquement celle de ne pas diſpoſer de ſa main, ſans votre conſentement, auſſi long-tems que vous n'aurez pas diſpoſé de la vôtre: engagement, permettez-moi cette obſervation, qu'il n'étoit pas plus raiſonnable de propoſer, qu'à elle de l'avoir accepté.

Monſieur! interrompit le capitaine, en levant la tête d'un air guerrier.

Je répétai l'obſervation qu'il venoit d'entendre.

Monſieur, me dit-il encore. Et ſes yeux ſe tournerent vers ſes deux amis, qui pencherent ſucceſſivement la tête l'un vers l'autre & vers lui, comme pour faire connoître qu'ils trouvoient mon langage fort libre.

En effet, monſieur, repris-je tranquillement, n'étoit-ce pas donner lieu de croire que vous doutiez de votre mérite, ou de l'inclination & de la conſtance de ma ſœur? Et dans l'un ou l'autre cas, un engagement de cette nature devoit-il être propoſé? Devoit-il être accepté? Pour moi je dédaignerois la main d'une femme qui me donneroit occaſion de penſer qu'elle

eût pu balancer un moment entre un autre homme & moi.

C'eſt un ſentiment que je ne puis blâmer, interrompit le major. Il eſt vrai, ſir Charles, que je penſerois comme vous, ajouta M. Mackenzie. Le capitaine s'agita ſur ſa chaiſe & ne jugea point à propos d'expliquer ſon avis.

Je repris encore : Votre motif, monſieur, nous n'en doutons pas, étoit une ſincere tendreſſe. Miſs Grandiſſon eſt une jeune perſonne pour qui tout le monde peut prendre de l'amour. Vous me permettrez d'obſerver en paſſant, qu'il n'eſt pas beſoin de promeſſe pour un homme qui ſe croit sûr d'un parfait retour ; mais on a fait une promeſſe. Ma ſœur eſt une fille qui penſe noblement. Elle ſe croit engagée, & ſa réſolution eſt de paſſer toute ſa vie dans le célibat, ſi vous ne lui rendez pas la liberté de diſpoſer d'elle-même. Cependant, elle vous laiſſe la vôtre, & jamais elle n'a penſé à vous l'ôter. Ayez la juſtice de convenir qu'il y a dans cette conduite une généroſité à laquelle vous n'avez point encore répondu, puiſqu'une promeſſe ſuppoſe de l'égalité dans les termes. Voudriez-vous qu'elle fût engagée, ſans l'être vous-même ? Elle ne s'attribue aucun droit ſur vous. Je vous avoue, mon-

ſieur, que dans votre ſituation, ſi j'avois été capable d'employer tous mes efforts à tirer une promeſſe de cette nature, il me reſteroit le chagrin de penſer que je ne ſerois pas fort aimé, puiſqu'on n'auroit pas cherché à me retenir par la même chaîne. Quoi! dirois-je, cette femme m'eſt-elle donc plus chere que toutes les femmes du monde? Quoi! tandis que je cherche à me l'attacher par une promeſſe ſolemnelle, qui me rendra maître de ſa liberté, ſon eſtime eſt ſi foible pour moi, qu'elle me laiſſe libre de lui préférer toute autre femme?

Les deux amis ſe regarderent mutuellement, mais ſans prononcer un ſeul mot. Je continuai.

Conſidérons cette affaire dans ſon véritable jour. Je vois une jeune perſonne qui s'eſt laiſſée engager dans un traité auquel elle aſſure que ſon cœur n'a jamais eu de part. C'eſt ſa faute; mais ne ſavons-nous pas quels ſont les pieges de l'amour pour toutes les femmes qui entrent une fois en correſpondance avec les hommes? Notre ſexe a des occaſions de connoître le monde, que l'autre n'a point. L'expérience, meſſieurs, qui engage le combat avec l'inexpérience, & malgré la différence peut-être de deux fois le nombre des années (mon-

ſieur ! interrompit le capitaine), la partie eſt trop inégale. Quel ſecours les hommes ne tirent-ils pas de l'art, pour gagner le cœur d'une femme qu'ils croient digne de leurs ſoins ? Mais en eſt-il un de nous qui voulût être le mari de celle qui déclare qu'on l'a fait inſenſiblement avancer au-delà de ſes intentions, qui, en refuſant de s'engager par une promeſſe à ſe donner à lui, a fait voir qu'elle n'a pas pour lui une préférence d'amour; qui, lorſqu'elle a conſenti à recevoir des chaînes, n'a pas fait aſſez de cas de lui, pour ſouhaiter de l'enchaîner auſſi; enfin, qui lui a déclaré depuis long-tems, & qui ne ceſſe point de lui déclarer, qu'elle ne veut jamais lui appartenir ? Vous paroiſſez gens d'honneur, meſſieurs. Voudriez-vous de la premiere femme du monde, à ces conditions ? & le cas néanmoins eſt bien différent, puiſque la promeſſe de ma ſœur ne va pas juſqu'à s'être obligée d'épouſer M. Anderſon.

Le capitaine témoigna ici qu'il ne goûtoit point une partie de mes raiſons; qu'il approuvoit encore moins quelques-uns de mes termes; & l'air de ſon viſage ſembloit marquer de la diſpoſition à s'expliquer avec plus de fierté qu'il ne convenoit au ſujet de notre entrevue. Je lui dis : mon deſſein,

capitaine, n'est pas d'entrer en dicussion sur les termes. Lorsque je vous ai protesté que j'apportois ici des intentions paisibles, vous avez dû m'en croire. Je ne pense point à vous offenser. Mais parlons en gens sensés. Quoique je sois le plus jeune ici, j'ai vu le monde autant que personne de mon âge; je sais ce qui est dû au caractere d'un homme d'honneur, & je ne m'attends point à des interprétations qui blessent mes sentimens.

Mon intention, monsieur, répondit le capitaine, n'est que de vous faire connoître que je ne veux pas être traité avec mépris. Non; pas même par le frere de miss Grandisson.

Le frere de miss Grandisson, repliquai-je, n'est point accoutumé à prendre un ton méprisant. Commencez par vous respecter vous-même, & vous n'aurez point à vous plaindre que je mette aucun devoir en oubli. Chacun est le maître d'établir avec moi le caractere qu'il lui plaira. Ma charité a beaucoup d'étendue, quoiqu'elle n'aille point jusqu'à la crédulité, & je ne refuse jamais de m'en rapporter à la décision d'un tiers sur la justice de ma conduite & de mes intentions.

Le capitaine me dit qu'il attribuoit une grande partie de l'obstination de ma sœur,

(c'eſt ſon expreſſion) aux nouvelles idées qu'elle avoit conçues depuis mon retour en Angletere ; qu'il ne doutoit pas que je n'euſſe appuyé les propoſitions, ſoit du chevalier Watkins, ſoit de milord G. . . . . en faveur de leur rang & de leur fortune ; & que delà venoient les difficultés. Là-deſſus il ſe leva ; il frappa du poing ſur la table ; il porta la main à ſon épée ; & lâchant pour exorde une imprécation contre lui-même, il ſembloit prêt à s'expliquer avec peu de ménagement. Je l'interrompis : Poſſédez-vous, capitaine ; écoutez-moi de ſang froid, s'il eſt poſſible. Je veux vous expoſer la vérité nue. Lorſque j'aurai fini, vous reprendrez, ſi vous le jugez à propos, l'air chagrin avec lequel vous vous êtes levé, & vous verrez l'uſage que vous en voulez faire. Ses amis l'exhorterent à ſe calmer. Il s'aſſit, comme hors d'haleine, d'agitation & de colere ; mais l'enflure de ſes traits ſe diſſipa par degrés.

« Voici la vérité pure. Tous les em-
» barras de miſs Grandiſſon, dans leſquels
» il entroit peut-être moins de raiſon que
» de crainte finirent avec la vie de mon
» pere. Mon premier ſoin en arrivant, fut
» d'aſſurer la fortune de mes ſœurs. Milord
» L..... épouſa l'aînée. Milord G..... & M.
Watkins

» Watkins se présenterent pour la seconde.
» On ne parla point de vous, Capitaine.
» Miss Grandisson s'étoit réservé son secret.
» Elle ne s'étoit pas même ouverte à sa
» sœur. La raison qu'elle en apporte, & que
» vous en pouvez ignorer, est la résolution
» qu'elle avoit formée de n'être jamais à
» vous. Je m'explique sans détour, Mon-
» sieur, & le sujet m'y oblige. Elle se flattoit
» de vous engager à lui rendre sa liberté,
» aussi généreusement qu'elle vous avoit
» laissé la vôtre. Je vous assure, en homme
» d'honneur, qu'elle ne favorise aucun des
» deux prétendans, & que j'ignore si elle
» favorise quelqu'un. C'est moi, moi son
» frere, qui souhaite de la voir mariée, sans
» qu'elle paroisse elle même y penser. Son
» indifférence pour un changement d'état,
» malgré des offres qui ne pouvoient souf-
» frir d'objection, m'a fait supposer qu'elle
» avoit le cœur prévenu ; & j'ai su ensuite
» d'une personne qui le tenoit d'un de vos
» amis, que vous étiez en commerce de
» lettres avec elle. La présence des deux
» Messieurs qui nous écoutent, semble
» confirmer que vous n'avez pas apporté
» autant d'attention qu'elle au secret.

Ils se regarderent tous deux avec un air d'étonnement.

» J'ai reproché à ma sœur, après cette

» découverte, de me faire un mystere de
» ses sentimens; mais je lui ai offert tous
» les services qui dépendoient de moi, en
» l'assurant que si son cœur étoit engagé,
» la qualité, le titre, la fortune ne seroient
» d'aucune considération pour moi, & que
» j'accepterois pour frere celui qu'elle choisiroit pour mari.

Les deux amis applaudirent sans mesure à une conduite qui ne mérite qu'une approbation commune.

» Elle m'a protesté solemnellement, ai-
» je continué, qu'en se reconnoissant liée
» par une promesse, que l'imprudence de
» son âge, ses peines domestiques, & de
» pressantes sollicitations avoient tirée de
» sa main, elle étoit résolue, si l'on insis-
» toit sur l'exécution, de la remplir par
» un célibat perpétuel. Ainsi vous voyez,
» Monsieur, qu'il dépend de vous de con-
» damner Charlotte Grandisson à vivre
» fille, jusqu'à ce qu'il vous prenne en-
» vie d'épouser une autre femme; pouvoir,
» souffrez cette réflexion, qu'il ne seroit
» pas glorieux d'exercer; ou de lui ren-
» dre généreusement la même liberté
» qu'elle vous a laissée. Vous, Messieurs,
» si c'est la qualité de juges que vous souhai-
» tez de prendre entre nous, plutôt que
» celle de partis, j'abandonne cette affaire

» à vos considérations, & je vais me re-
» tirer pour quelques momens.

Je les quittai, lorsqu'ils se disposoient tous à parler, & je passai dans la salle publique du café. J'y trouvai le Colonel *Marter*, que j'ai connu dans mes voyages, & qui cherchoit le Major Dillon. Ma surprise fut extrême de recevoir un compliment de lui sur l'affaire qui m'avoit amené. Jugez, ma sœur, de quelle importance vous étiez pour le Capitaine Anderson; il n'a pu renfermer dans son sein l'honneur de plaire à la fille de Sir Thomas Grandisson, & les espérances d'avancement qu'il établissoit sur vous. Chere sœur! il est bien malheureux pour lui, qu'une juste fierté vous ait fait croire votre bonheur intéressé à cacher une liaison qu'il se faisoit au contraire une gloire de publier; car il paroît, dirai-je à son avantage? qu'il a quantité d'*amis inséparables*, *qui connoissoient tous les secrets de son cœur*.

M. Mackenzie ne tarda point à me suivre, & nous nous retirâmes ensemble dans un coin de la salle. Il me parla beaucoup de la violente passion du Capitaine, & des idées de fortune qu'il avoit fondées sur le crédit d'une famille à laquelle il attribuoit de la considération. Il me fit des complimens recherchés. Il

releva le dommage extrême, qu'une affaire si long-temps suspendue, n'avoit pu manquer de causer à son ami. Il ajouta d'un air grave, que le Capitaine étoit plus vieux d'autant d'années, qu'il en avoit employées au succès de ses prétentions, & qu'il mettoit à fort haut prix la perte de sa jeunesse. En un mot, il attribua au Capitaine les sentimens & le chagrin d'un militaire qui voit manquer un établissement sur lequel il a compté.

Après l'avoir entendu, je le priai de m'apprendre quel étoit le but de ce discours, & dans quelle résolution il avoit laissé le Capitaine? Il s'étendit encore sur les mêmes sujets, pour me demander, à la fin, s'il n'y avoit aucune espérance que Miss Gandisson.... Non, Monsieur, interrompis-je, ma sœur est une fille sensée, qui joint à cet avantage d'autres qualités distinguées. Elle a des objections insurmontables, qui sont fondées sur une plus parfaite connoissance de M. Anderson & de son propre cœur, qu'elle n'a pu l'avoir dans un âge moins avancé. Je ne suis pas capable, Monsieur, de vous faire un portrait désavantageux de votre ami; mais que je sache, s'il vous plaît, quelles sont ses prétentions. Il paroît d'une humeur vive. Peut-être ne suis-je pas plus disposé à souf-

frir. Evitons les démêlés contentieux ; & qu'on ne dise jamais que M. Anderson, qui espéroit quelque avantage de ses liaisons avec ma sœur, ait reçu de moi la moindre offense.

Le Colonel Marter, qui n'étoit pas assez éloigné pour n'avoir pas entendu quelques-uns de nos discours, pria M. Mackenzie de lui accorder un moment d'entretien, & j'étois trop près d'eux aussi, pour me défendre de prêter l'oreille. J'entendis M. Marter, qui donnoit carriere à son amitié sur la réputation qu'il m'attribuoit dans les pays étrangers. Il vanta ma bravoure, qui est un article de grand poids dans le militaire, & pour votre sexe. Enfin il s'étendit avec si peu de modération sur mes louanges, que j'étois prêt à lui en faire des plaintes, lorsque M. Mackenzie le fit passer avec lui dans le cabinet, où le Major étoit encore avec M. Anderson. Je suppose qu'on l'informa de tout ce qui s'y étoit passé. Un quart-d'heure après, il vint me prier, au nom des autres, de retourner au cabinet ; & me laissant partir seul, il demeura lui-même dans la salle publique.

Je fus reçu avec de grandes marques de considération. Quelques nouvelles difficultés me donnerent occasion de répéter une partie de ce que j'avois dit en votre

faveur. Enfin, l'on me fit deux propositions, en m'assurant que si je consentois à l'une ou à l'autre, le Capitaine feroit profession toute sa vie d'un extrême attachement pour moi. Un mouvement de compassion m'en fit accepter une, sans m'expliquer sur les raisons qui me donnoient de l'éloignement pour l'autre. Au fond, je ne crus pas devoir engager mon crédit, quand j'en aurois beaucoup plus, en faveur d'un homme dont je ne connoissois pas mieux le mérite. Peut-être ne m'auroit-il pas été difficile de le servir, par Milord W....., qui est lié fort étroitement avec les Ministres. Mais je ne regarde point une vive recommandation comme une démarche indifférente, sur-tout pour les emplois où le public est intéressé ; & ma parole engagée, ne me permettoit pas de m'employer foiblement. Je me déterminai, par conséquent, pour le service dont je n'étois responsable qu'à moi-même. J'espere, à présent, que ma sœur ne fera point là-dessus d'autre question.

A la priere du Capitaine, je donnai un modele, pour la forme que je souhaitois dans le nouvel écrit. On pria M. Marten de rentrer, & chacun promit d'ensevelir dans le silence tout ce qu'il savoit de cette étrange aventure.

Il ne faut pas, ma chere sœur, que ces précautions vous offensent. Combien de jeunes personnes, auxquelles il ne manquoit rien du côté de la naissance & de l'esprit, se sont laissées entraîner beaucoup plus loin ? Avec de grandes qualités, car j'ai une fort haute opinion de ma Charlotte, on ne tombe pas ordinairement dans de petites fautes. La plupart des femmes, qui commencent à se lier avec notre sexe, se flattent de pouvoir s'arrêter, lorsqu'elles en auront la volonté. Elles s'abusent. Nous, & l'esprit noir qui nous met en action, auquel souvent on donne mal-à-propos le nom d'amour, nous réussirons presque toujours à vous empêcher. Les deux sexes sont l'office de démons l'un pour l'autre. Ils n'ont pas besoin d'autres tentateurs.

Tout doit être terminé avant la fin du jour, & votre promesse sera remise entre mes mains. J'en félicite ma sœur. Elle est à présent maîtresse d'elle-même, & libre dans son choix. Après avoir heureusement servi à la délivrer d'un joug, je ne me pardonnerois pas de l'engager sous un autre. Ne pensez ni à Milord G..... ni au Chevalier Watkins, si votre cœur ne vous dit rien pour l'un ni pour l'autre. Vous m'avez quelquefois cru sérieusement dé-

claré pour Milord G. . . . . mais je n'ai jamais parlé en sa faveur, que pour répondre à des objections dont je n'ai pas bien senti la force ; & dans le fond, chere sœur, elles m'ont toujours paru si légeres, que je vous ai soupçonnée de les faire, pour vous donner le plaisir de les voir détruire. Charlotte Grandisson ne manquera point d'admirateurs dans quelque lieu qu'elle paroisse ; & je répete, que celui qui aura le bonheur de lui plaire, peut compter sur l'approbation & les bons offices du plus affectionné de tous les freres.

CH. GRAND.

Fin du troisieme Volume.